Lafcadio HEARN

un écrivain irlandais qui prit ensuite la nationalité japonaise
sous le nom de Yakumo Koizumi

(1926)

Contes des Tropiques

Traduction de Marc LOGÉ

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Lafcadio HEARN

Contes des tropiques.

Traduit de l'Anglais par Marc Logé. Paris : Éditions Mercure de France, 5^e édition, 1926, 249 pp. Collection d'auteurs étrangers.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11'')

Édition numérique réalisée le 23 janvier 2009 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Du même auteur

KWAIDAN, *ou* HISTOIRES ET ÉTUDES DE CHOSES ÉTRANGES, traduit par Marc Logé

FEUILLES ÉPARSES DE LITTÉRATURES ÉTRANGES, traduit par Marc Logé

CHITA. UN SOUVENIR DE L'ILE DERNIÈRE, traduit par Marc Logé

LA LUMIÈRE VIENT DE L'ORIENT. ESSAI DE PSYCHOLOGIE JAPONAISE, traduit par Marc Logé

FANTOMES DE CHINE SIX LÉGENDES, traduit par Marc Logé

LE JAPON, traduit par Marc Logé

LE ROMAN DE LA VOIE LACTÉE, traduit par Marc Logé.

YOUUMA, roman martiniquais, traduit par Marc Logé

[ESQUISSES MARTINIQUAISES](#), traduit par Marc Logé

EN GLANANT DANS LES CHAMPS DE BOUDDHA, traduit par Marc Logé

KOTTO, traduit par Joseph de SiricL

En préparation :

LAVIE ET LES LETTRES DE LAFCADIO HEARN, traduit par Marc Logé.

LETTRES JAPONAISES DE LAFCADIO HEARN, traduit par Marc Logé.

AU JAPON SPECTRAL, traduit par Marc Logé.

INTERPRÉTATIONS LITTÉRAIRES, traduit par Marc Logé.

Lafcadio HEARN

un écrivain irlandais qui prit ensuite la nationalité japonaise
sous le nom de Yakumo Koizumi

Contes des Tropiques

Traduit de l'Anglais par Marc Logé. Paris : Éditions Mercure de France, 5^e édition, 1926, 249 pp. Collection d'auteurs étrangers.

Table des matières

- I. [La Pelée](#)
- II. [Ti Canotié](#)
- III. [La Fille de Couleur](#)
- IV. [« Bête-ni-pié »](#)
- V. [Ma Bonne](#)
- VI. [Pa Combiné, Chéi !](#)
- VII. [Yé](#)
- VIII. [Lys](#)

Contes des Tropiques (1926)

Chapitre I

La Pelée

I

[Retour à la table des matières](#)

Le premier essai de coloniser la Martinique fut abandonné presque aussitôt entrepris ; les chefs de l'expédition trouvèrent le pays « trop rugueux et trop montagneux », et ils furent « terrifiés par le nombre considérable de serpents qui couvraient le sol ». Débarquant le 25 juin 1635, Olive et Duplessis quittèrent l'île après quelques heures d'exploration ou plutôt d'observation, et firent voile vers la Guadeloupe, d'après l'histoire amusante et très exacte du Père Dutertre, de l'ordre des Pères Prêcheurs.

Un seul coup d'œil sur la carte topographique de, la Martinique suffit à confirmer l'affirmation du bon Père, qui dit que le pays était « trop haché et trop montueux ». Mais tout « montueux » que doit être un pays qui, n'ayant qu'environ quarante-neuf kilomètres de long et vingt de large, demeure encore en partie inconnu à ses habitants après bientôt trois siècles de civilisation (car il n'existe pas une demi-douzaine de créoles qui aient parcouru l'île en entier), la Martinique ne possède cependant que deux éminences. Ce sont au nord le Mont Pelé, et au sud la Montagne du Vauclin. Le terme *morne* employé dans toutes les Antilles françaises pour désigner certaines altitudes d'origine volcanique et qui, suivant quelques dictionnaires, signifie une petite montagne, s'applique très justement à la plupart des collines de la Martinique. Mais parfois on l'applique aussi, moins exactement, à la cime la plus élevée, - on dit Morne Pelé ou simplement encore

La Montagne, selon les divers degrés de respect que cette élévation inspire chez différentes personnes. Pourtant, même dans la nomenclature populaire, l'orographie de la Martinique, comme celle des autres îles des Antilles, est classée en *pitons*, *mornes*, *monts* et *montagnes*. Les *mornes* ont, en général, des formes belles et curieuses qui trahissent, même à un observateur ordinaire, leur origine volcanique. Ils se dressent en forme de pyramide ou de cône jusqu'à une certaine hauteur, mais leurs sommets sont ou arrondis ou tronqués. Leurs flancs verdissants sous une riche végétation s'élèvent à pic des vallées et des côtes, et sont parfois curieusement striés ou ridés. Les *pitons*, moins nombreux, ont des formes beaucoup plus fantastiques ; ce sont des cônes volcaniques ou des amoncellements volcaniques de strate déchiquetée presque à angles droits, souvent de lignes aussi définies que des flèches d'église, et en général beaucoup trop escarpés pour être habités. Parfois ils sont mammiformes et d'une symétrie telle qu'on les croirait volontiers artificiels, surtout lorsqu'on les considère par paires. Seule une élévation très importante se voit gratifiée du nom de montagne, et ainsi que je l'ai déjà dit, il n'y en a que deux désignées ainsi dans toute la Martinique : la Pelée, la cime la plus élevée de l'île, et la montagne Vauclin au sud-est. Cette dernière est bien moins haute et moins importante que plusieurs mornes et pitons du nord et du nord-ouest ; elle doit sa distinction à ce qu'elle forme le centre d'un système de montagnes. Mais par son altitude et sa masse, la Pelée dépasse de beaucoup toutes les autres cimes du pays et mérite bien d'être spécialement appelée *La Montagne*.

Afin de se faire une idée précise de la configuration de la Martinique, il faut savoir ceci : dans cette petite île qui a moins de cinquante kilomètres de long, et à peine une vingtaine de large, se dressent plus de quatre cents montagnes ou élévations, qui ailleurs seraient ainsi désignées. Celles-ci se subdivisent encore et portent des collines sur leurs flancs ; la plus petite colline de la Martinique a cinquante mètres de haut. Certaines des cimes sont absolument inaccessibles, ainsi que plusieurs mornes sur deux ou trois de leurs côtés. On n'a donné de nom qu'à quatre-vingt onze des montagnes principales, et parmi celles-ci beaucoup portent la même appellation. Par exemple, il y a deux Mornes Rouges, l'un au nord et l'autre au sud de l'île ; et il y a quatre ou cinq Gros Mornes. Toutes ces élévations appartiennent à six groupes principaux, qui se massent autour ou s'irradient des six anciens centres volcaniques : 1° La Pelée ; 2° Les Pitons du Carbet ; 3° Les Roches Carrées ; 4° Vauclin ; 5° Le Marin ; 6° Le Morne de la Plaine. Quarante-deux

masses de montagnes distinctes appartiennent au système du Carbet (celui de la Pelée n'en compte que treize) et la superficie du Carbet comprend environ 120.000 mètres, ce qui est beaucoup plus considérable que l'étendue de la Montagne Pelée. Mais le centre du Carbet n'est pas une énorme masse en forme de pyramide ; il n'est marqué que par un groupe de cinq cônes porphyriques remarquables, appelés les Pitons du Carbet. La Pelée par contre domine tout cela, et son aspect et sa superficie sont à peine inférieurs à ceux de l'Etna.

Parfois, en regardant la Pelée, je me suis demandé si le grand peintre japonais qui peignit les cent vues de Fujiyama ne pourrait être imité par un artiste créole également orgueilleux de ses collines natales et qui ne craindrait ni la chaleur des plaines, ni les serpents des pentes. Il serait certainement possible de faire cent vues de la Pelée ; l'énorme masse est omniprésente pour les habitants du nord de l'île, et on peut la distinguer du haut des mornes les plus méridionaux. Elle est visible de presque tous les quartiers de Saint-Picre, qui se pelotonne dans un pli de ses jupes rocheuses. Elle domine toutes les rangées de l'île, et dépasse de mille pieds les puissants pitons du Carbet. On ne la perd de vue qu'en pénétrant dans certains ravins, ou en voyageant vers les vallées du Sud. Mais le caractère montagneux, et le climat chaud et humide du pays s'opposent à toute entreprise artistique de ce genre ; les photographes eux-mêmes ne songent jamais à prendre des vues de l'intérieur de l'île. De plus, voyager est aussi coûteux que difficile : on ne trouve ni auberge ni lieux de repos. Il tombe presque tous les jours des averses soudaines et violentes, très redoutées, car lorsqu'on est trempé ainsi, les pores étant encore tous distendus par la chaleur, on contracte facilement la pleurésie ; et puis il y a aussi les serpents ! Et l'artiste qui désirerait néanmoins consacrer quelques semaines à étudier la Pelée, malgré tous ces ennuis et tous ces risques, n'a pas encore fait son apparition à la Martinique ¹.

¹ Thibault de Chanvallon, parlant de la Martinique, écrit en 1751 : « Ici tout s'oppose à l'étude ; si les créoles ne s'adonnent pas aux recherches, il ne faut pas attribuer cela uniquement à l'indolence ou à l'indifférence. D'un côté il y a la chaleur accablante et continuelle, la succession perpétuelle des mornes et des déclivités, la difficulté de pénétrer dans les forêts, rendues à peu près inaccessibles grâce aux lianes et aux ronces qui opposent une barrière au naturaliste, et la crainte qu'inspirent les serpents, d'un autre côté la nécessité déprimante de devoir travailler seul, le découragement de ne pouvoir communiquer ses idées ou ses découvertes à des personnes ayant les mêmes goûts, Et

Tout énorme que la montagne paraisse de Saint-Picrre, on n'apprécie pas cependant son volume. Et quand on gravit les mornes qui entourent la ville, les mornes Labelle, d'Orange ou le Parnasse, on est surpris de voir combien la Pelée paraît plus vaste, vue de ces sommets. Les collines volcaniques semblent souvent plus élevées qu'elles ne le sont vraiment, à cause de leurs pentes escarpées, mais la Pelée vous trompe d'une autre façon. Des vallées environnantes elle paraît plus basse, et des mornes voisins plus haute qu'elle ne l'est réellement. Dans le premier cas, l'illusion est due à la pente singulière de ses contours et à la largeur remarquable de sa base, qui coupe presque toute l'extrémité nord de l'île. Dans le deuxième cas, l'illusion provient de, ce qu'on se trompe au sujet de la hauteur comparative de l'éminence qu'on a atteinte, et qui déçoit par la déclivité abrupte de ses flancs. Cependant l'altitude de la Pelée n'est pas particulièrement remarquable. Moreau de Jonnés l'estime à 1.600 mètres. Le total des différentes estimations recueillies justifie l'opinion du docteur Cornilliac : c'est-à-dire que le sommet extrême atteint 5.000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et peut-être même 5.200 pieds ². Les nuages qui entourent la cime n'offrent aucune indication à ceux qui sont habitués aux paysages montagnards des pays du Nord ; dans ces latitudes chaudes et humides, les nuages demeurent très bas, même par le beau temps. Mais par sa masse la Pelée est grandiose ; elle s'étend à travers toute l'île, de la mer des Caraïbes jusqu'à l'Atlantique. Les grandes chaînes de mornes qui l'environnent sont simplement des contreforts. Le Piton Picrreux, le Piton Pain-à-Sucre et d'autres élévations, variant de 800 à 2.100 pieds de hauteur, sont ses rejetons volcaniques. Près de trente rivières prennent naissance dans ses flancs, ainsi que plusieurs sources thermales diversement minéralisées. Point culminant de l'île, la Pelée est également la souveraine de sa vie météorologique, bergère de nuages, forgeronne de foudres et faiseuse de pluie. Par le beau temps, on la voit qui attire vers elle

finalement, il faut se rappeler que ces découragements et que ces dangers ne sont jamais mitigés par le moindre espoir de dériver quelque considération personnelle, ou par le plaisir de l'émulation, puisque de telles études ne sont nécessairement suivies ni par l'un ni par l'autre dans un pays où personne ne s'y intéresse ». (*Voyage à la Martinique ...*). Les conditions ont à peine changé depuis le Dr Chanvallon, malgré la création de routes départementales et le déboisement des grandes forêts.

² Humboldt estimait la hauteur à pas moins de 800 toises ou environ, 5115 pieds .

toutes les vapeurs blanches du pays, dérobaient aux cimes moins élevées leurs écharpes et leurs foulards.

Cependant les Pitons du Carbet parviennent toujours à retenir, vers leur centre, un nœud de nuages, - un *lantchô*. Vous remarquerez aussi que les nuages courent en cercle autour de la Pelée, augmentant de volume en tournant, en s'amalgamant sans cesse à d'autres nuages venus d'autres points. Si le matin le cratère est absolument nu, et si ses bords déchiquetés se dessinent très nettement contre le ciel bleu, c'est signe de mauvais temps ³.

Il est possible que même par sa dimension la Pelée ne fasse pas beaucoup d'impression sur ceux qui ont vu le spectacle stupéfiant des grandes rangées de montagnes d'Amérique. Cependant nul ne saurait nier ses attraits particuliers, qui s'adressent aux sens de la forme et de la couleur. Sa configuration présente une fantaisie imposante qui vaut qu'on l'étudie pendant des mois au point de vue artistique ; on ne se lasse pas facilement de regarder ses pentes ondulant contre le ciel du nord, l'étrange déchiquèment de ses crêtes, la succession de ses terrasses s'écroulant sur d'autres terrasses qui se brisent encore en ravins, traversés ça et là par d'énormes arcs-boutants de basalte : une extravagance de formes en lave qui se surplombent, et dévalent en cascades vers la mer et la plaine. Toutes les surfaces exposées au soleil sont recouvertes de verdure ; on ne comprend ce que la charpente est vraiment qu'en examinant les lourds et sombres rochers des torrents. Et les cent teintes différentes de cette verdure ne forment pas les seuls charmes du coloris du paysage. Malgré la beauté des longues pentes de cannes à sucre, des bandes plus élevées des forêts, et des masses d'une couleur encore plus tendre qui se rident et se replient jusqu'aux nuages d'un blanc de givre de la cime, on est encore plus enchanté par les couleurs des ombres opulentes, et diaphanes. Les om-

³ Il existait une étrange croyance populaire qui voulait que, bien que la montagne fût voilée par des nuages épais avant une secousse sismique, ceux-ci disparaissent toujours dès le premier choc. Mais Thibault de Chanvallon prit la peine d'examiner la vérité de ce soi-disant phénomène ; et il remarqua que, pendant une série de secousses sismiques, les nuages demeuraient suspendus comme d'habitude au-dessus du cratère. Il y avait plus de fondement cependant pour une autre croyance populaire qui existe encore. Cette croyance dit que la pureté absolue de l'atmosphère autour de la Pelée, et une visibilité absolue de son sommet pendant un temps considérable, est le présage d'un ouragan.

brages qui doublent les rides, qui s'amassent dans les creux, biaisant en saillies soudaines, se pareront peut-être à vos yeux d'une beauté presque aussi irréelle que les couleurs du paysage ornant un éventail japonais. Elles passent en une seule journée d'un bleu indigo, par des violets et des bleus plus pâles, aux lilas et aux pourpres ; et même les ombres des nuages fugitifs bleuissent légèrement en passant au-dessus de la Montagne Pelée.

Le grand volcan est-il mort ? Nul ne le sait ⁴. Il y a à peine quarante ans, il fit pleuvoir des cendres sur tous les toits de Saint-Picrre ; depuis vingt ans, il gronde tout bas. Pour l'instant, il semble dormir et les nuages sont tombés dans la coupe de son cratère le plus élevé, et y ont formé un lac qui a plusieurs centaines de mètres de circonférence. Le cratère qu'occupe ce lac, l'Étang, n'a jamais été actif de mémoire d'homme. Il y en a d'autres, difficiles et dangereux à visiter, parce qu'ils s'ouvrent sur le flanc d'un immense ravin ; un de ceux-ci, qui a toujours été appelé La Soufrière, fit pleuvoir des cendres sur la ville en 1851.

L'explosion fut accompagnée d'une série de secousses sismiques qui commencèrent au milieu du mois de mai et s'arrêtèrent durant la première semaine d'août ; toutes les secousses furent beaucoup plus sévères à la Guadeloupe qu'à la Martinique.

Au village du Prêcheur, couché au pied de la pente ouest de la Pelée, les habitants se plaignaient depuis un certain temps d'une oppressante odeur de soufre, ou, comme l'affirmaient les chimistes, d'hydrogène sulfuré. Le 4 août, un long bruit effrayant provenant de la montagne causa beaucoup d'émoi. C'était un bruit que les planteurs des collines avoisinantes comparèrent au vrombissement d'un navire laissant échapper sa vapeur, seulement beaucoup plus fort. Ces bruits se répétèrent à des intervalles pendant toute la nuit suivante ; ils s'approfondissaient parfois comme un roulement de tonnerre. Les guides montagnards déclarèrent : « *C'est la Soufrière qui bout !* » Une panique saisit les nègres des plantations environnantes. A onze heures, le bruit était assez violent pour remplir tout Saint-Picrre d'alarme, et le matin du 6 août, la ville présenta un aspect peu ordinaire que les créoles qui avaient vécu à l'étranger comparèrent aux effets du givre. Tous les toits, les arbres, les balcons, les auvents, les pavés, étaient recouverts d'une blanche couche de cendres. La même averse avait blanchi les toits de Morne Rouge et de tous les

⁴ Nous rappelons au lecteur que Lafcadio Hearn publia cette étude en 1889.

villages avoisinant la ville principale, - Carbet, Fond-Carré, et Au Prêcheur, ainsi que la campagne environnante. La montagne rejetait des colonnes de fumée ou de vapeur ; et on remarqua que la Rivière Blanche, habituellement d'une couleur glauque, coulait vers la mer noire comme de l'encre, et teignait l'azur de l'océan pendant plus d'un mille au large. La commission d'observations nommée pour préparer un rapport officiel, remarqua que plusieurs crevasses s'étaient ouvertes récemment ou étaient devenues actives sur le flanc de la montagne ; ces crevasses étaient toutes situées dans un immense ravin qui descendait à l'ouest du point que l'on appelle aujourd'hui le Morne de la Croix. On examina plusieurs de ces déchirures après beaucoup de difficultés, car les membres de la commission durent descendre le long d'une succession de précipices à l'aide de cordes de lianes, et il faut noter qu'ils continuèrent leurs recherches malgré la panique momentanée que créa une nouvelle éruption. On put ainsi déterminer que la plus grande force de l'explosion s'était produite dans un périmètre de mille mètres : plusieurs sources d'eau chaude avaient jailli du sol, la moins chaude ayant une température de 37° Réaumur. La configuration de la montagne ne présentait aucun changement et les bruits terrifiants avaient été produits par le violent jaillissement de vapeur et de cendres qui s'échappaient par certaines crevasses. Dans l'espoir de calmer l'alarme générale, un prêtre créole grimpa jusqu'au sommet du volcan et y planta la grande croix qui a valu son nom à cette élévation, et qui y demeure toujours pour commémorer cet événement.

Il y eut alors un exode extraordinaire de serpents qui venaient des hauts bois, et qui quittaient les plantations situées sur les hauteurs pour gagner d'autres moins élevées, où on les tua par milliers. Pendant longtemps encore la Pelée continua à rejeter une immense colonne de vapeur blanche, mais il n'y eut plus de pluie de cendres, et la montagne reprit peu à peu son état actuel de quiétude.

II

Plusieurs routes mènent de Saint-Pierre à la Pelée ; la plus fréquentée est celle qui passe par Morne Rouge et la Calebasse. Mais on parvient beaucoup plus vite au sommet de la montagne en entreprenant l'ascension à différents points de la route côtière qui mène au Prêcheur, - comme par exemple au Morne Saint Martin,

ou en suivant un sentier bien connu passant près des célèbres sources chaudes (*Fontaines Chaudes*). On se dirige en voiture vers Au Prêcheur et on commence l'ascension à pied à travers des plantations de canne à sucre. La route qui suit la côte du nord-ouest autour des flancs de la Pelée est extrêmement pittoresque : on franchit la Roxelane, la Rivière des Pères, la Rivière Sèche (dont le lit n'est aujourd'hui rempli que par un torrent immobile de rochers) ; on passe d'abord par le faubourg de Fond-Carré, avec ses bosquets de cacaotiers et sa large plage de sable gris fer ; ensuite par Pointe-Prince et le Fond de Canonville, villages somnolents qui se pelotonnent dans les plis de l'ourlet de la robe de lave de la Pelée. La route s'élève et s'abaisse au-dessus des ondulations de la côte, et pendant la plus grande partie du trajet, elle est bien ombragée. On admire les immenses *fromagers* ou cotonniers soyeux, les longues lignes lourdes des tamarins ` les groupes de *flamboyants* au feuillage sombre, épais et léger, les cassis dont les longues gousses noires pendent de chaque branche, les haies de *campêche*, les calebassiers et d'innombrables arbustes plus petits portant un fruit appelé en créole *raisins-bo-lanmè* (raisins du bord de la mer). On arrive ensuite à Au Prêcheur, très vieux village qui se targue de son église en picrre et de sa petite place ornée d'une fontaine. Si on a le temps de traverser la Rivière du Prêcheur, à quelques mètres de là, on y découvre une très belle vue de la côte qui, s'élevant tout à coup à une grande altitude, s'étend en un demi-cercle au-dessus du village des Abymes, dont le nom vient sans doute de l'immense profondeur de la mer à cet endroit.

Ce fut à l'ombre de ces falaises que le cuirassé des Etats Confédérés, *l'Alabama*, se cacha pendant la Guerre de Sécession, et échappa ainsi à la poursuite de *l'Iroquois*. Il avait été longtemps bloqué dans le port de Saint-Pierre par le navire de guerre des États du Nord, qui attendait ardemment l'occasion de se jeter sur sa proie, dès que celle-ci quitterait les eaux françaises. Il était convenu que divers navires Yankees dans le port devaient lancer des fusées dès que *l'Alabama* tenterait de s'échapper sous couvert de la nuit. Mais un soir le capitaine prit à bord un pilote créole, et *l'Alabama* sortit, se dirigeant vers le sud, tous feux éteints et ses cheminées camouflées afin que ni la fumée ni les étincelles ne pussent le trahir à l'ennemi qui le guettait au large. Cependant certains vaisseaux Yankees, assez proches pour se rendre compte de sa manoeuvre, lancèrent immédiatement des fusées, et *l'Iroquois* se mit aussitôt à sa poursuite. *L'Alabama* rasa la côte jusqu'à Carbet, étant tout à fait invisible dans l'ombre des hautes falaises, puis tout à coup

il vira et traversa le port de nouveau. Les fusées Yankees trahirent sa manœuvre à *l'Iroquois*. Mais *l'Alabama* gagna les Abymes, se tapit sous l'immense falaise noire, et y demeura invisible. *L'Iroquois* le dépassa sans l'apercevoir, filant vers le Nord. Lorsque le cuirassé perdit son ennemi de vue, le pilote débarqua et le navire s'échappa dans le chenal de la Dominique. Et le pilote n'était qu'un pauvre mulâtre qui s'estima amplement récompensé en recevant cinq cents francs !

La route la plus fréquentée mène à la Pelée en passant par Morne Rouge et elle est autrement intéressante... Si on ne redoute pas le soleil tropical, on éprouvera un vif plaisir à suivre les sentiers de montagne de la ville à l'intérieur du pays, car tous les mornes qu'ils traversent commandent des vues d'une beauté extraordinaire. Suivant les sinuosités du chemin, la vue se déroule comme dans un panorama. A un moment, on contemple des vallées à mille mètres au-dessous de soi ; ensuite, par-dessus des lieues lumineuses de prairies de canne à sucre, on aperçoit un groupement lointain de cônes et de cratères aigus comme les dents d'une scie, d'un bleu de saphir, avec des éminences plus éloignées encore, qui se prolongent dans une teinte perlée jusqu'à des pics indistincts d'or vaporeux. En suivant les sinuosités de la route du Morne Labelle ou du Morne d'Orange, la ville apparaît et disparaît plusieurs fois diminuant toujours pour ne paraître, enfin, guère plus grande qu'un échiquier. Simultanément, différentes formes montagneuses se déplacent et s'allongent ; et toujours, la mer se hausse avec l'élévation du terrain. Vue d'abord du boulevard qui commande les toits de la ville, la ligne de l'horizon semble droite et définie comme le tranchant d'une lame. Mais à mesure que l'on monte, elle s'allonge et s'arrondit comme un disque. De certains sommets très élevés, plus à l'intérieur du pays, l'immense cercle bleu semble toucher le ciel tout autour de soi, sauf là où une montagne encore plus élevée, comme la Pelée ou les Pitons, rompt cet anneau. Et cette haute vision de la mer est d'un effet fantastique difficile à décrire ; elle est due aux conditions vaporeuses de l'atmosphère. Il y a de claires journées sans nuages où l'orée de l'océan est indistinct comme un spectre. Mais quel que soit le jour ou la saison où l'on grimpe jusqu'à un point dominant la mer de mille pieds d'altitude, le rebord du monde visible s'entoure d'une irréalité qui effraie parce que la lumière prodigieuse prête à toutes les formes rapprochées une netteté intense de contours et un grand éclat de couleur.

Cependant, toutes surprenantes que soient les beautés des éperons que l'on entrevoit sur les routes de montagne d'où l'on domine longtemps Saint-Pierre, la

route conduisant au Morne Rouge les surpasse encore, bien qu'elle s'éloigne presque immédiatement de la ville. Sauf *La Trace*, la longue route qui serpente par-dessus les crêtes des montagnes et entre les forêts vierges vers le sud, vers Fort-de-France, il n'y a sans doute pas dans toute l'île de section de route nationale qui soit plus remarquable que la route du Morne Rouge. La diligence quitte la Grande Rue de Saint-Pierre et traverse la Savane du Fort, aux tamariniers et manguiers immenses, en longeant la Roxelane. Arrivé au boulevard, on passe le grand Morne Labelle, puis le Jardin des Plantes à droite, où des palmiers aux troncs blancs élèvent leurs faîtes jusqu'à deux cents pieds d'altitude, et enfin le beau Morne Parnasse boisé jusqu'au sommet. A gauche, la vallée de la Roxelane se rétrécit, et la Pelée découvre de moins en moins sa base immense. Puis on passe par le joli village des Trois-Ponts, qui sommeille à l'abri de ses palmiers, où la température est déjà de trois degrés plus basse qu'à Saint-Pierre. Et la route nationale, virant brusquement à droite, devient tout à coup très escarpée, si escarpée que les chevaux ne la gravissent qu'au pas. Elle monte par lacets autour des collines boisées et entre elles, en longeant parfois les bords des ravins. De temps à autre, on aperçoit la route que l'on a suivie une demi-heure plus tôt qui ondule très loin, là en bas, étroite comme un ruban, et le chenal de la Roxelane, et la Pelée toujours plus élevée, qui étend maintenant

24 CONTES DrS TIROPIQXTrS

de longs tentacules verts et pourpres jusque dans la mer. La diligence passe sous l'ombre fraîche des bois des montagnes, sous des bambous qui se balancent comme d'immenses plumes d'autruche vertes, sous d'exquises fougères arborescentes, hautes de trente ou quarante pieds, sous des ceibas imposants aux étranges troncs arc-boutés, et toutes espèces de plantes aux larges feuilles, - cachibous, balisiers, bananiers... On parvient ensuite à un plateau couvert de cannes à sucre, dont l'étendue jaune est limitée d'un côté par une demi-lune de collines aux angles définis comme des cristaux ; à gauche elle s'abaisse vers la mer, et devant vous la Pelée dresse sa tête au-dessus des épaules des Mornes intermédiaires. Un vent fort et frais s'élève, les chevaux se remettent au trot. Vingt minutes plus tard, la route, quittant le plateau, redevient abrupte ; on approche du volcan en traversant la crê-

te d'un éperon colossal. Le sentier tourne en demi-cercle, serpente, longe encore une fois le bord d'une vallée qui atteint presque cent pieds de profondeur. Mais se rétrécissant toujours davantage, la vallée se transforme en une gorge ascendante ; et du côté opposé de l'abîme, sur le haut de la falaise, on distingue quelques maisons et une église qui semblent perchées sur le bord du précipice comme autant de nids d'aigles : - c'est le village de Morne Rouge. Il est à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et la Pelée, tout en la dominant de haut, paraît tout de même un peu moins élevée.

Ce qui vous frappe tout d'abord le plus à Morne Rouge, c'est son unique rue irrégulière aux chaumières et aux boutiques peintes en gris, dominées par une église très simple, dont le porche principal est flanqué de quatre palmiers aux lourdes panses. Cependant Morne Rouge n'est pas si petit si l'on tient compte de sa situation. Il y a presque cinq mille habitants ; mais afin de découvrir où ils vivent, il faut quitter la route nationale qui suit une crête, et explorer les sentiers aux hautes haies qui en descendent. On découvre alors une vraie ville de minuscules cases en bois, dont chacune se dissimule derrière des bananiers, des roseaux d'Inde et des pommiers-roses. On voit aussi nombre de belles demeures, maisons de campagne de riches négociants ; et on constate que l'église, fort peu intéressante de l'extérieur, est, à l'intérieur, richement décorée et assez impressionnante ; c'est un lieu de pèlerinage bien connu, où s'accomplissent des miracles. D'immenses processions y montent régulièrement de Saint-Pierre, d'où elles partent à trois ou quatre heures du matin, afin. d'arriver à Morne Rouge avant l'aurore.

Ici, point de bois, rien que des champs. La coutume locale de planter des haies de roseaux, au feuillage d'un rouge sombre, prête une note pittoresque au paysage et en remarque une préférence bien visible pour des plantes aux feuilles cramoisies. Autrement, le sommet de la montagne est un peu nu ; les arbres ont un air rabougri. Les palmiers sont devenus de plus en plus petits à mesure que l'altitude s'élève : à Morne Rouge, ils sont très petits avec des troncs extrêmement épais.

Malgré les belles vues de la mer, des cimes et des lointains des vallées que l'on découvre de Morne Rouge, le village présente un aspect assez sinistre. Peut-être ceci est-il dû à la teinte gris ardoise de tous les bâtiments, ce qui est fort mélancolique comparé aux coloris abricot et banane des murs de Saint-Pierre. Mais ce gris triste est la seule couleur qui puisse résister au climat de Morne Rouge, où les gens vivent littéralement dans les nuages. Se déroulant comme une fumée

blanche, les nuages descendent de la Pelée, et créent souvent un brouillard lugubre ; et Morne Rouge est très certainement un des endroits les plus pluvieux du monde. Lorsqu'il fait sec partout ailleurs, il pleut à Morne Rouge. Il y pleut au moins trois cent soixante jours et trois cent soixante nuits par an. Il y pleut invariablement une fois par vingt-quatre heures ; mais plus souvent cinq ou six fois. L'humidité y est phénoménale. Tous les miroirs se couvrent de taches ; le linge y moisit en une journée ; le cuir devient blanc ; le cuivre verdit ; l'acier s'effrite en une poudre rouge ; le sel se transforme vite en saumure, et les allumettes, à moins d'être conservées dans un endroit très chaud, ne s'enflamment pas. Tout moisit, se pèle et se décompose ; même les fresques à l'intérieur de l'église sont bosselées d'immenses ampoules, et une végétation verte ou brune microscopique attaque toutes les surfaces découvertes de pierre ou de bois. La nuit, il y fait souvent vraiment froid ; et il est difficile de comprendre comment, malgré toute cette humidité, ce froid et cette moisissure, Morne Rouge puisse cependant être un endroit sain. C'est pourtant la grande station où les invalides de la Martinique, et les étrangers que le climat de la Trinidad ou de Cayenne a débilités, se rendent pour récupérer leurs forces.

En quittant le village par la route qui continue à monter, vous serez surpris, après environ vingt minutes de marche, de découvrir une vue magnifique ; la vaste vallée du Champ-Flore, arrosée par plusieurs torrents et limitée au sud et à l'ouest par une houle double, triple, quadruple de montagnes, montagnes brisées, pointues, tourmentées et irisées, comme disent les créoles, de tous ces tons de gemmes que crée le lointain dans l'atmosphère des Antilles. Particulièrement saisissante est la beauté d'un cône pourpre au centre de cette chaîne multicolore : c'est le Piton Gélé. Toutes les vallées de ce riche pays sont divisées en damiers dont les carrés sont alternativement plantés d'herbe, de cannes à sucre et de cacao, sauf au nord-ouest, où les bois ondulent à perte de vue derrière une colline. En face de ce paysage, à votre gauche, se trouvent des mornes de hauteur inégale, parmi lesquels on observe La Calebasse, qui domine tous les autres, sauf la Pelée se profilant très sombre à l'arrière-plan. Et un chemin mangé d'herbe dévie à l'ouest de la route nationale pour aboutir au volcan. C'est la route de la Calebasse à la Pelée.

III

Il faut être très sûr du temps avant d'entreprendre l'ascension de la Pelée ; car si on se contente de choisir d'avance un jour quelconque, on aura beaucoup moins de chance de voir quoi que ce soit du sommet que n'aura un astronome de faire une observation satisfaisante du prochain trajet de Vénus. De plus, si les cimes demeurent même partiellement ennuagées, il serait peut-être peu prudent de monter jusqu'au Morne de la Croix, qui domine le cratère même, et qui est en général visible d'en bas. Et l'on ne peut jamais prédire un après-midi sans nuages d'après l'aspect de la décevante Pelée. Lorsqu'à l'aube les bords du cratère se dessinent très nettement contre le ciel, on peut être à peu près certain que le temps se gâtera dans le courant de la journée ; et lorsqu'on les distingue très bien au coucher du soleil, on n'a aucune bonne raison de croire qu'ils ne seront pas invisibles le lendemain matin. Des centaines de touristes, trompés par ces apparences, ont entrepris en vain cette excursion fatigante, et se sont trouvés dans l'obligation de s'en retourner sans avoir vu autre chose qu'un épais brouillard blanc. Partout ailleurs le ciel sera peut-être absolument bleu pendant des semaines entières, mais la cime de la Pelée sera toujours voilée. Afin d'entreprendre une excursion réussie, il ne faut pas attendre une période de sécheresse, on risquerait de s'attarder ainsi pendant des années ! Ce dont il faut surtout se préoccuper, c'est d'une certaine périodicité dans les pluies diurnes, une alternance régulière de soleil et de nuage, comme celle qui caractérise une certaine portion de « l'hivernage » ou saison pluvieuse de l'été, lorsque les matinées et les soirées sont parfaitement limpides et qu'il tombe de très fortes averses au milieu de la journée. Il est inutile de se fier à la perspective d'une période de sécheresse. Au fait, il n'y a jamais de véritable sécheresse, bien que l'on parle dans certains livres de la *Saison de la Sécheresse*. En somme, à la Martinique il n'y a pas de saisons très distinctes ; un peu moins de chaleur et de pluie de juillet à octobre, voilà toute la différence notable. On ne peut guère plus se fier à la notification officielle, qui annonce par des coups de canon que « l'hivernage », la saison des grandes pluies et des ouragans, commence le 15 juillet, qu'aux déclarations contradictoires des auteurs martiniquais, qui ont essayé de définir les limites vagues et indéterminables des saisons tropicales. Cependant le

rapport du gouvernement à ce sujet est plus satisfaisant que tous les autres. Suivant l'Annuaire, il y a à la Martinique les trois saisons suivantes :

- 1° Saison fraîche : décembre à mars. Moyenne de pluie, 475 millimètres.
- 2° Saison chaude et sèche : avril à juillet. Moyenne de pluie, 11,0 millimètres.
- 3° Saison chaude et pluvieuse : juillet à novembre. Moyenne de pluie, 1.121 millimètres.

D'autres autorités divisent la saison chaude et sèche en deux périodes, dont la seconde, qui commence vers le mois de mars, s'appelle le Renouveau, parce qu'à cette époque il se produit toujours une grande exubérance dans le monde végétal. Mais il pleut toujours, il y a presque toujours des nuages et il n'y a pas moyen de marquer ni de dater les commencements et les fins des saisons dans un pays où le baromètre est à peu près inutile et où, au soleil, le thermomètre atteint le double des degrés qu'il marque à l'ombre. De longues et minutieuses observations ont pourtant établi que pendant « l'hivernage », si les averses ont une périodicité fixe, - tombant à midi ou durant la grande chaleur de l'après-midi, - la Pelée est en général dégagée de tout nuage dans la matinée, et en partant avant l'aube, on a de bonnes chances pour découvrir une vue fort belle de la cime de la grande montagne.

IV

À cinq heures, par un matin de septembre chaud et étoilé, je quitte Saint-Pierre en voiture pour entreprendre l'ascension de la Pelée par la route la plus courte, celle du Morne Saint-Martin, un des contreforts occidentaux du volcan. Nous voyageons vers le nord le long de la côte pendant une demi-heure. Puis, délaissant le rivage, nous suivons un chemin de montagne menant aux plantations plus élevées, entre des lieues de cannes à sucre. Le ciel s'éclaircit à mesure que nous montons, et un flamboiement d'acier nous annonce que le jour pointe de l'autre côté de File. Plusieurs kilomètres plus haut, la crête du Volcan se dessine, dentelée comme une scie contre la lumière grandissante. Pas un nuage. Puis le ciel jaunit lentement derrière le grand cône, et une des aubes les plus belles que j'aie

jamais vues révèle à notre droite une immense vallée à travers laquelle coulent trois rivières. Cette vallée s'approfondit vite à mesure que nous avançons. Les mornes autour de Saint-Pierre, qui commencent à accrocher de la lumière, s'écroulent derrière nous dans le lointain, et au-dessus d'eux, au sud, une silhouette stupéfiante paraît grandir, - toute bleue, - muraille montagnieuse couronnée de pointes et de cônes, et qui semble, au centre, aussi haute que la Pelée, mais qui s'effondre à l'ouest jusqu'au niveau de la mer. On note d'innombrables pics extraordinaires, mais la forme la plus impressionnante est la plus proche de nous, immense masse conoïde couronnée d'un groupe de pics dont deux, plus élevés que les autres, révèlent tout de suite leur nom par la beauté de leurs silhouettes, les Pitons du Carbet. Ils portent leurs ceintures de nuages, quoique la Pelée soit toute nue aujourd'hui. Tout cela est bleu ; la clarté resplendissante ne fait qu'approfondir cette couleur, et ne la dissipe pas. Mais dans les vallées les plus proches apparaissent des rayons d'un tendre vert jaunissant... Et cependant le soleil ne s'est pas encore montré ; il lui faut un certain temps pour gravir la Pelée.

Parvenus à la dernière plantation, nous nous arrêtons dans un village de petites chaumières de bois, le quartier des laboureurs. Le propriétaire, ami de nos amis, nous fait l'accueil le plus chaleureux. Dans sa maison, nous changeons de vêtements, et nous nous préparons pour l'ascension ; il nous fournit des chevaux et nous prête des guides habiles, deux jeunes gens de couleur appartenant à la plantation. Puis nous commençons la montée. Les guides nous précèdent, pieds nus, tenant chacun un coutelas à la main et un paquet sur la tête : provisions, appareils photographiques, etc.

La montagne est cultivée à certains endroits jusqu'à une altitude de deux mille cinq cents pieds ; et pendant trois quarts d'heure après avoir quitté la maison du planteur, nous continuons à traverser des champs de canne à sucre et de manioc. Maintenant le jour flamboie dans la vallée, mais nous sommes à l'ombre de la Pelée. Les champs cultivés cessent enfin ; le sentier abrupt traverse des étendues de canne à sucre sauvage, de goyave sauvage et autres plantes dont quelques-unes portent de jolies fleurs roses. La forêt s'étend devant nous. Effrayé par notre approche, un tout petit *fer-de-lance* surgit de dessous un tas de canne à sucre desséchée, presque sous les pieds mêmes de notre premier guide, qui le décapite aussitôt d'un coup de coutelas. Le serpent mesure à peine quinze pouces de long, et il est à peu près de la couleur des feuilles jaunâtres sous lesquelles il se cachait... La

conversation tourne sur les serpents, comme nous faisons notre première halte à l'orée du bois.

Des centaines de reptiles se cachent sans doute, tout près de nous, mais un serpent ne se montre jamais à moins d'être surpris. Tous sont d'accord pour affirmer que nous n'en rencontrerons sans doute pas d'autre, et tous sauf moi ont une histoire curieuse à raconter à ce sujet. J'entends parler pour la première fois de M. A..., ancien directeur du Jardin des Plantes, qui plongeait bravement la main dans des trous où il savait que des serpents étaient dissimulés, et en retirait des reptiles qu'il saisissait juste derrière la tête, ayant leurs queues roulées autour de son bras ; il les plaçait ensuite dans une cage sans jamais se faire mordre. On parle aussi de M. B..., qui, un jour à la chasse, trébucha dans les anneaux d'un trigonocéphale et se mit à courir si vite dans sa frayeur que le serpent ne put le mordre !... De M. C.... qui attrapait un *fer-de-lance* par la queue, et le faisait claquer comme un fouet, jusqu'à ce que la tête venimeuse se détachât. J'entends aussi parler d'un vieillard de Champ-Flore qui se nourrissait de la chair de serpent, et qui gardait toujours dans son *ajoupa* un « baril de serpents salés : *yon ka sèpent-salé* ; d'un monstre, de huit pieds de long qui tua ; près de Morne Rouge, le chat blanc de M. Charles Fabre, mais qui fut tué à son tour par le chat lorsque ce dernier fut saisi dans les plis du reptile ; de la valeur des serpents comme moyen de défendre la canne à sucre et le cacaotier contre les ravages des rats ; d'un vain effort fait pendant une invasion de rats à la Guadeloupe pour y introduire le *fer-de-lance* ; du pouvoir que possède un crapaud monstrueux, le *crapaud-ladre*, de tuer le serpent qui l'avale. Et enfin j'apprends que l'absence totale des éléments idylliques et pastoraux dans la littérature de la Martinique est due à la présence si répandue de serpents. « Même la flore et la faune de l'île sont en grande partie inconnues, ajoute celui qui vient de parler, un aimable vieux médecin de Saint-Pierre, car l'existence du *fer-de-lance* rend toutes recherches sérieuses extrêmement dangereuses. »

Mes propres expériences ne me permettent pas de prendre part à la conversation ; je n'ai jamais vu que deux très petits trigonocéphales. Certaines personnes qui ont même séjourné très longtemps à la Martinique, n'auront peut-être jamais vu d'autres *fers-de-lance* que celui conservé dans un bocal ou exhibé par des charmeurs nègres attaché à un bambou. Mais cela provient de ce que les étrangers voyagent rarement à l'intérieur du pays, et se trouvent plus rarement encore sur les

routes de campagne après le coucher du soleil. Il ne faut pas croire que les serpents sont peu nombreux dans le voisinage de Saint-Pierre ; on les tue souvent sur les boulevards à l'arrière de la ville, et même sur la lisière de la Savane ; les pluies torrentielles les entraînent fréquemment jusque dans les rues, et beaucoup des blanchisseuses de la Roxelane ont été mordues par ces reptiles. Il est considéré dangereux de se promener sur les boulevards à la tombée de la nuit, car les serpents, qui ne sortent que dans l'obscurité, descendent alors des Mornes, se dirigeant vers la rivière. Le Jardin des Plantes en abrite un grand nombre, et un jardinier nègre succomba à la morsure d'un *fer-de-lance* qui mesurait un mètre soixante-sept centimètres de long. A l'intérieur du pays, on voit parfois des reptiles beaucoup plus grands : j'en ai vu un qui venait d'être tué et qui mesurait six pieds de long : il avait la grosseur d'une cuisse d'homme.

Peu nombreux sont les planteurs qui n'ont pas été mordus aux mains durant la saison des récoltes. Les décès annuels dans la classe des travailleurs, dus aux morsures de serpents, s'élèvent sans doute à une cinquantaine environ : les victimes sont toujours de robustes jeunes gens ou de belles jeunes femmes en pleine force. Et même parmi les classes aisées, les morts causées par ces reptiles sont moins rares qu'on pourrait le supposer. Je connais un riche habitant de la Martinique qui, en dix ans, perdit trois parents des suites de morsures de trigonocéphales : dans chacun des cas, la blessure avait été faite, près d'une veine. Or, lorsqu'une veine a été traversée, toute guérison est impossible.

V

... Nous jetons un regard derrière nous par-dessus l'éventail jaune des cannes à sucre, les sinuosités des vallées tortueuses et vers la mer qui s'étend au delà d'une brèche à l'ouest. Elle s'est déjà élargie prodigieusement. la mer, elle semble s'être haussée, non comme un plan horizontal, mais comme un incommensurable précipice azur. A quoi ressemblera-t-elle lorsque nous serons arrivés au sommet de la Pelée ? Loin au-dessous de nous, nous distinguons une file de laboureurs, - tout l'atelier de la plantation, - qui descendent lentement une pente en abattant les cannes à sucre. Il n'y 'a qu'une femme parmi tous ces hommes, une amarreuse. Elle ramasse les cannes à sucre fauchées, les lie en gerbe avec leurs feuilles raides, et

les emporte sur sa tête ; les hommes manient leurs coutelas avec une telle dextérité que c'est un plaisir de les regarder. Aujourd'hui il n'est pas souvent donné de jouir d'un pareil spectacle ; l'introduction du travail à la pièce a détruit le côté pittoresque du labeur des plantations dans toute l'île, à quelques rares exceptions près. Autrefois la moisson de la canne à sucre ressemblait à la marche d'une armée : en première ligne s'avançaient les *amarreuses*, les lieuses et les porteuses de gerbes ; ensuite marchait le ka, le tambour, avec un crieur ou une crieuse, loués spécialement pour mener la chanson ; et enfin le Commandeur noir qui servait de chef. Et dans les temps passés, il n'était pas rare que le débarquement soudain d'un corsaire anglais ne convertit cette soldatesque du labeur en de vrais militaires ; plus d'une attaque de ce genre fut repoussée grâce aux coutelas d'un atelier de plantation.

Le bavardage et les chants des nègres montent vers nous, mais pas assez nettement pour que nous en distinguons les paroles. Tout à coup, une voix puissante comme un clairon résonne, la voix du Commandeur. Il s'avance le long de la file, le coutelas sous le bras. Je demande à un de nos guides ce que signifie son cri :

- *Y ka commandé yo pouend gâde pou sèpent*, me répond-il. [Il leur dit de prendre garde aux serpents.]

Plus les laboureurs se rapprochent de la fin de leur tâche, plus le danger est grand : les serpents reculent devant eux jusqu'aux dernières touffes de cannes à sucre, s'y massent et y luttent désespérément. Régulièrement à l'époque de la moisson, la mort prélève son impôt de vies humaines parmi les travailleurs. Mais dès que l'un tombe, un autre le remplacera, peut-être le Commandeur lui-même : ces sombres épéistes ne reculent jamais : tous les coutelas s'abattent rapides comme auparavant. Et il n'y a presque pas d'émoi : le travailleur est un fataliste ⁵.

⁵ M. Francard Bayardelle, régisseur de la plantation Presbourg, à Grande-Anse, me dit que le traitement contre les morsures de serpents qui réussit le mieux est une saignée locale, et l'application de ventouses ou d'une trentaine de sangsues lorsqu'on peut se les procurer immédiatement, - et de l'alcali pris de façon interne. Il a sauvé plusieurs personnes ainsi.

La méthode du panseur nègre est beaucoup plus compliquée et plus mystérieuse. Il fait une saignée à son malade et une application de ventouses, se servant pour cela d'un petit couï ou demi-calebas au lieu d'un verre. Il applique ensuite un cataplasme d'herbes, - feuilles d'oranger, de cannelle, de girofles, de *chardon-béni*, de *charpenlier*, - et peut-être vingt autres espèces de plantes

VI

Nous pénétrons dans les « grands bois », dans les forêts vierges.

Vus à la jumelle de Saint-Pierre, ces bois présentent simplement l'aspect d'une bande de mousse ceignant le volcan, et suivant tous ses replis, tant les crêtes feuillues s'entremêlent. Mais en y pénétrant, on se trouve tout de suite dans un crépuscule vert, parmi de hauts troncs qui s'élèvent partout comme d'immenses piliers enguirlandés de vignes : les espaces entre les arbres sont occupés par des lianes et des plantes parasites dont certaines, monstrueuses, sont de véritables arbres parasites, qui grimpent à tous les angles, ou retombent du haut des faîtes les plus élevés pour reprendre racine. L'effet produit ressemble dans la lumière atténuée à d'innombrables câbles et cordages noirs, de grosseurs différentes, tendus raides du sol aux cimes des arbres, et de branches en branches comme les agrès d'un navire. Il y a ici des essences très rares et remarquables : acomats, courbarils, balatas, ceibas ou fromagers, acajou, gommiers. Des centaines ont été abattus par les charbonniers, mais la forêt est encore grandiose. Il est à regretter que le Gouvernement n'ait pris aucune mesure préventive contre la destruction barbare de ces arbres par les charbonniers dans l'île entière. Beaucoup de bois précieux sont en train de disparaître rapidement. Le courbaril, qui donnait un bois lourd d'un grain très fin, d'une couleur chocolat ; le balata, dont le bois était encore plus lourd, plus dense, plus sombre ; l'acajou, au bois d'un rouge très riche, ayant une forte odeur de cèdre ; le *bois-de-fer*-, le *bois d'Inde*, tous ces arbres croissent par milliers sur ces pentes volcaniques dont la fertilité est dix-huit fois plus grande que celle du sol européen le plus riche. Tous les meubles de la Martinique étaient autrefois

mélangées ensemble - le cataplasme est appliqué tous les jours pour un mois. Pendant ce temps, le malade doit absorber toutes sortes de choses absurdes dans du tafia et du jus d'oranges amères, comme par exemple de vieilles têtes de pipes de terre pulvérisées, ou la tête d'un *fer-de-lance rôti* et pilée ! Le nègre des plantations n'a foi en aucun autre système de cure que celui du pansueur. Il se refuse à se laisser soigner par un médecin et consent rarement à être traité par le régisseur blanc de la plantation.

faits de ces bois, et les ébénistes de couleur font encore aujourd'hui des meubles qui étonneraient sans doute les fabricants de Londres ou de New-York. Mais de nos jours l'île n'exporte plus de bois durs. On a même été obligé d'en importer considérablement des îles voisines, et pourtant la destruction des forêts continue toujours ! La fabrication de charbon de bois tiré des arbres de la forêt a été évaluée à 1.400.000 hectolitres par an. Les forêts vierges couvrent encore 21,37% de la superficie de l'île : mais afin de trouver des bois précieux, il faut aujourd'hui grimper jusqu'aux hauteurs de la Pelée ou du Carbet, ou pénétrer jusqu'aux montagnes de l'intérieur.

Sur ces pentes on voyait surtout autrefois des gommiers dont on faisait des canots d'une seule pièce, de quarante-cinq pieds de long sur sept de large. Il y a encore bon nombre de gommiers, mais la difficulté de les transporter jusqu'à la côte fait que les gommiers de la Dominique sont beaucoup plus recherchés. Les dimensions des canots creusés dans les troncs de ces arbres dépassent rarement quinze pieds de long et dix-huit pouces de large. L'art de leur fabrication est un héritage des anciens Caraïbes. Le tronc est d'abord taillé dans la forme d'un canot, et effilé aux deux extrémités ; il est ensuite vidé. La largeur de la cavité ne dépasse pas six pouces à la partie la plus large, mais elle est remplie de sable mouillé qui, au bout de quelques semaines, élargit l'excavation grâce à son poids, et donne une forme parfaite au canot. Des plats-bords en planches sont ajoutés, et quatre bancs ; et aucune embarcation n'est plus résistante ni plus rapide.

Nous grimpons. Nous suivons une trace plutôt qu'un sentier ; aucune terre visible, rien que du détritus végétal, par-dessus lequel des racines se sont tissées en une résille serrée. Le pied ne se pose jamais sur une surface unie, mais sur les dos de racines ; et celles-ci sont recouvertes, comme toutes les branches le long du chemin, d'une mousse visqueuse, glissante comme de la glace. A mains d'avoir l'habitude de se promener dans ces bois tropicaux, on risque de tomber à chaque instant. En très peu de temps, je sens qu'il m'est impossible d'avancer davantage. Le guide le plus proche de moi, voyant l'embarras dans lequel je me trouve, et sans même se défaire du fardeau qu'il porte sur sa tête, abat un grand bâton qu'il taille ensuite de quelques coups de coutelas. Ce bâton ne me sauve pas seulement de plusieurs glissades dangereuses, il me sert aussi à tâter mon chemin, car plus nous avançons plus le sentier devient vague ! Il fut tracé par les *chasseurs-de-choux*, nègres montagnards qui vivent de la vente des *choux-palmistes* qu'ils por-

tent aux marchés de la ville ; et ces hommes l'ont entretenu, sans quoi les arbres l'auraient envahi en moins d'un mois. Deux *chasseurs-de-choux* nous croisent, leurs salades de palmier fraîchement cueillies sur leurs têtes, enveloppées de feuilles de cachibou ou de balisier, et attachées par des lianes. Le « palmiste franc » atteint facilement cent pieds de hauteur, mais les *chasseurs-de-choux* recherchent si avidement les jeunes arbres, que dans ces bois ils atteignent rarement plus de dix à douze pieds avant d'être abattus.

... La marche devient plus difficile ; il semble que les grands bois ne cesseront jamais : c'est toujours la même faible lumière verte, les mêmes rudes degrés naturels de racines glissantes, la plupart du temps dissimulées sous des fougères et des vignes. De forts parfums ammoniacés flottent dans l'air : une rosée, froide comme de l'eau glacée, trempe nos vêtements. Des insectes inconnus modulent leurs trilles dans des coins obscurs ; et de temps à autre une série de notes claires s'égrène comme le sifflement de la grive ; c'est le chant de la petite grenouille d'arbre. Le sentier est de plus en plus indistinct ; sans les incursions continuelles des *chasseurs-de-choux*, nous serions forcés d'abattre au coutelas chaque mètre que nous nous frayons à travers les plantes grimpantes et les ronces. L'interminable entrelacement des racines est toujours plus dense ; la forêt entière est ainsi reliée par un réseau de racines, moins sous terre qu'au-dessus du sol. Ces arbres tropicaux n'ont pas de racines très profondes, bien qu'ils soient capables de pousser sur de rudes pentes de porphyre et de basalte ; ils étendent de larges trames de racines, chaque trame s'entrenouant à d'autres qui l'entourent, et celles-ci se serrant, à leur tour, à d'autres plus éloignées ; entre leurs réseaux, les lianes s'élancent et retombent ; et une multitude indescriptible d'arbustes, résistants comme du caoutchouc, surgissent avec des mousses, des fougères et des arbres. Des kilomètres carrés de bois sont ainsi entrelacés en une masse suffisamment dense pour résister à la pression d'un ouragan ; et là où un sentier n'existe pas déjà, on ne peut pénétrer à l'intérieur de ces bois que grâce à d'habiles coups de coutelas.

Un étranger serait un peu embarrassé pour comprendre comment s'effectue ce déboisement ; il n'est guère facile de trancher d'un seul coup une liane épaisse comme le bras d'un homme. Pourtant, le nègre, habitué à manier le coutelas, le fait sans difficulté apparente. De plus, il manie son coutelas horizontalement, pour éviter que le faîte détaché ne présente un angle pointu, ce qui ensuite pourrait être dangereux. Il n'a jamais l'air de frapper fort, mais donne seulement de légers

coups avec la lame qui scintille continuellement autour de lui, à mesure qu'il avance. Nos propres guides ne semblent aucunement embarrassés par leurs fardeaux pour se frayer un chemin ainsi. Ils marchent très droit, il ne trébuchent et ne glissent jamais. Ils n'hésitent pas, et ne paraissent même pas transpirer ; leurs pieds nus sont préhensiles. Certains créoles de notre groupe, habitués aux bois, marchent presque aussi bien, même avec leurs souliers, seulement ils ne portent pas de fardeaux.

... Enfin nous avons la joie de constater que les arbres deviennent plus petits ; les troncs colossaux sont rares, et nous avons des aperçus fréquents du ciel ; le soleil s'est élevé bien au-dessus des cimes, et nous envoie quelques rayons à travers le feuillage. Dix minutes plus tard, nous parvenons à une clairière, une savane sauvage, très abrupte, au-dessus de laquelle surgit une deuxième ceinture de bois plus élevés. Ici nous prenons encore un court repos.

Au nord, la vue est cachée par une crête couverte de végétations herbacées ; mais au sud-ouest elle s'ouvre sur une gorge dont les deux côtés sont voilés de vert sombre, crêtes d'arbres formant un rideau opaque contre le soleil. Entre les falaises extérieures et inférieures, les surfaces de vallées à plusieurs kilomètres de distance lancent de grands rayons d'or de cannes à sucre ; plus loin les verts bleussent et les masses fantastiques du Carbet surgissent plus hautes que jamais. Saint-Pierre, dans une courbe de la côte, paraît comme une petite ligne semi-circulaire jaune et rouge. Les espaces entre les chaînes de montagnes éloignées, - masses de pyramides, de cônes, de bosses simples et doubles, bizarres nodosités bleues, pareilles à des genoux soulevés sous des couvertures, - ressemblent à des lacs nuageux . la ligne de la mer a tout à fait disparu. Seul l'horizon, énormément exhaussé, se discerne comme une bande arrondie de faible lumière jaune, irréaliste comme celle de l'aurore, presque au niveau des pics de Piton. Entre la côte et ce vague horizon, la mer ne semble plus mer, mais un deuxième ciel renversé ; tout le paysage est d'une beauté surnaturelle ; nulles lignes précises ; nuls commencements ni fins définis ; les teintes ne sont que des demi-teintes ; les pics s'élèvent soudain vers le mystère d'un brouillard bleu, comme surgissant d'une inondation ; la terre se confond à la mer de même teinte. Tout cela vous rappelle une grande aquarelle inachevée, abandonnée avant qu'on en ait approfondi les tons et souligné les détails.

VII

De cette altitude nous dominons les sources de plusieurs rivières ; et les rivières du Mont Pelé sont les plus claires et les plus fraîches de toute l'île.

De quelque direction que l'on entreprenne l'ascension du volcan, il faut franchir au moins une de ces crêtes immenses et nombreuses qui descendent du sommet jusqu'à la mer à l'ouest, au nord et à l'est, comme des arcs-boutants de huit à dix kilomètres de long, et formées d'anciens torrents de lave. Au fond des gorges profondes séparant les crêtes, coulent les rivières alimentées par les nuages, recevant, comme elles descendent, les eaux d'innombrables ruisseaux moins importants, qui jaillissent des deux côtés de la crête. Il y a aussi des sources froides dont l'une fournit à Saint-Pierre son *Eau-de-Goyave* qui est toujours agréable, fraîche et claire, même par la plus grande chaleur. Mais du reste, l'eau de presque toutes les soixante-quinze rivières de la Martinique est claire, fraîche et douce. Et à leur façon, ces cours d'eau sont curieux. Leur chute moyenne a été évaluée à environ neuf pouces pour chaque six pieds ; beaucoup sont des cataractes. La Rivière de Case-Navire a une chute d'environ 150 pieds pour chaque 50 mètres sur son cours supérieur. Naturellement ces rivières se creusent des chenaux d'une immense profondeur. Quand elles coulent à travers des forêts ou entre des mornes, leurs bords ont une hauteur qui varie de 1.200 à 1.500 pieds , de façon que leur lit est inaccessible ; et plusieurs se jettent à la mer par un chenal dont les murs de roc perpendiculaires ont 150 à 200 pieds de haut ! En temps normal, leurs eaux sont nécessairement peu profondes, mais pendant les fortes averses, elles deviennent des torrents qui rugissent d'une manière absolument terrifiante. Afin de comprendre ces crues soudaines, il faut connaître les pluies tropicales. Le colonel Boyer Peyreleau, en 1823, estimait que la chute de pluie annuelle dans ces colonies était de 150 pouces sur la côte, et de 350 pouces dans les montagnes, tandis qu'à Paris elle n'atteint que dix-huit pouces. La pluie des Tropiques est absolument différente de la pluie des zones tempérées ; les gouttes sont énormes, lourdes comme des grêlons, l'une d'elles éclaboussera une surface égale à la circonférence d'une soucoupe. Et l'averse tombe avec un bruit tel, que les gens sont obligés de crier pour se faire entendre. Lorsqu'il y a un véritable orage, aucun toit ne vous garantit de la

cataracte ; des fuites d'eau apparaissent partout, même dans les maisons les mieux construites, et tout devient invisible derrière l'épais rideau d'eau. On peut s'imaginer quels ravages des pluies de ce genre peuvent causer. Les routes sont défoncées en une heure ; les arbres sont déracinés comme balayés par le vent, car peu d'arbres aux Antilles plongent leurs racines à plus de deux pieds de profondeur : ils les étendent simplement sur un grand diamètre, et des arbres isolés se mettent parfois à glisser sous les effets de la pluie. La crue des rivières, est parfois si soudaine, que des lavandières travaillant dans la Roxelane, par exemple, ont été emportées et, noyées, sans aucun avertissement du danger qui les menaçait, l'averse s'étant produite à sept ou huit milles de là !

La plupart de ces rivières sont très poissonneuses, les principales variétés de poisson étant le *tétart*, la *banane*, la *loche* et le *dormeur*. Le *tétart* (qui est le meilleur), et la *loche*, remontent les torrents jusqu'à 2.500 ou 3.000 pieds d'altitude. Ils sont pourvus d'une espèce de suçoir pneumatique qui leur permet de s'accrocher aux rochers. Sous les pierres des bassins inférieurs, on découvre des écrevisses géantes dont certaines, mesurent trente-six pouces. Et à toutes les embouchures de rivières en juillet et en août, on attrape d'innombrables *titiri* ⁶, petits poissons blancs, dont il en faut au moins mille pour remplir une tasse à thé. Ils sont délicieux préparés à l'huile et infiniment plus fins que les sardines. Certains les considèrent comme une espèce particulière de poisson, d'autres croient qu'ils ne sont que le frai de plus grands poissons, comme semblerait l'indiquer leur apparition périodique. Ils sont parfois entraînés par millions dans la ville de Saint-Pierre par le torrent d'eau de la montagne qui purifie les rues : on les voit alors grouiller dans les ruisseaux, dans les fontaines, dans les piscines ; et le samedi, lorsqu'on coupe l'eau pour permettre le nettoyage des conduites, les *titiri* crèvent dans les ruisseaux en tel nombre que l'air en est empesté.

Le crabe des montagnes, célèbre pour ses migrations périodiques, se rencontre aussi à des hauteurs considérables, Cependant il devient rare, car il forme un des

⁶ Les éclairs de chaleur, qui jouent dans le ciel pendant les nuits de juillet et d'août, s'appellent en créole : *Zéclai-titiri* ou éclairs *titiri* ; on croit que ces éclairs avertissent que les *titiri* commencent à abonder dans les rivières. Parmi la population créole, il existe une croyance qui établit un rapport curieux entre les éclairs et la naissance du petit poisson. On dit couramment : *Zéclai-à-kafai écloré* (les éclairs les ont fait éclore.)

mets préférés des nègres, mais on voit encore quelquefois dans certaines îles ces armées de crabes que les écrivains d'autrefois nous ont décrites. Le Père Dutertre raconte qu'en 1640, à Saint-Christophe, trente émigrants malades, laissés momentanément sur la plage, furent attaqués et dévorés vivants pendant la nuit par des crabes d'une espèce similaire. « Ils descendirent de la montagne, dit-il, en tel nombre, qu'ils étaient entassés plus haut que des maisons sur les cadavres des malheureux, dont les os rongés ne portaient plus trace de chair. »

VIII

... Nous entrons dans la ceinture supérieure des bois : le crépuscule vert retombe de nouveau. Les lianes sont aussi nombreuses qu'auparavant, mais leurs tiges sont moins massives ; les arbres, rabougris, sont plus rapprochés les uns des autres, et le réseau de racines est plus fin et plus serré. Ce sont les « petits bois », ainsi appelés pour les distinguer des « grands bois ». Des multitudes de balisiers, de palmiers, de goyaves sauvages se mêlent aux petits arbustes qui poussent de chaque côté du chemin, rétréci au point de n'être plus qu'une ornière à peu près dissimulée par les herbes et les hautes fougères. Le pied ne repose jamais sur une surface de sa grandeur ; il rencontre toujours les dos glissants de racines s'entrecroisant comme des pièges, au-dessus de fragments aigus de roc volcaniques ou de pierre ponce. Il y a de brusques descentes, des montées soudaines, des bourbiers, des fissures ; pour s'empêcher de tomber, on s'accroche aux fougères, dont certaines portent à leur surface inférieure des épines qui déchirent les mains. Mais les guides aux pieds nus avancent vite, toujours aussi droits sous leurs fardeaux, abattant de leurs coutelas les branches qui pendent trop bas. De belles fleurs croissent ici ; plusieurs espèces inconnues de lobélia, jolies fleurs rouges et jaunes appartenant à des plantes que le vieux médecin créole appelle *Bromeliaceae* ; et une plante qui ressemble au *Guy Lassacia* du Brésil, avec des pétales d'un rouge violet. Il y a une multitude indescriptible de fougères, une véritable collection. Le docteur, qui est un grand botaniste, m'a dit qu'il ne fait jamais une promenade dans les bois sans trouver une nouvelle variété de fougère ; et il en a déjà réuni plusieurs centaines.

La route devient sans cesse plus raide, et fait de nombreux tours et détours. Nous parvenons à une deuxième savane, où il nous faut marcher sur des pierres noires et pointues qui ressemblent à des scories ; ensuite des petits bois, encore plus rabougris, et une autre clairière. A gauche, la crête nue du volcan apparaît comme un précipice pointu, rouge foncé strié de vert au-dessus d'un abîme étroit, mais terrifiant ; nous sommes presque au niveau du cratère, mais il nous faut faire un long détour pour y parvenir à travers une désolation d'arbustes nains. Les créoles appellent cette végétation le *razié* : en fait, ce n'est que la prolongation de la jungle basse qui tapisse les hautes forêts d'en bas, avec cette différence : c'est qu'il y a moins de plantes et plus de fougères.

Tout à coup, nous parvenons à une profonde crevasse d'environ trente pouces de large, à moitié cachée par le fouillis des feuilles : La Fente. C'est une fissure volcanique qui sépare toute la crête et qui est « sans fond ». Et dans la crainte d'un faux pas, les guides insistent pour nous tenir les mains pendant que nous la franchissons. Heureusement, il ne se présente plus de crevasse semblable ; par contre, il y a des bourniers, des scories, et des racines en masse. Les moins désagréables sont encore les bourniers, où nous nous enfonçons jusqu'aux genoux dans une boue noire ou grise. Ensuite le sentier redescend vers la pleine lumière ; nous nous trouvons à l'Étang dans le cratère éteint des Trois Palmistes.

Un immense étang, complètement encerclé de murs de roc, qui cachent toute autre vue, et qui se dressent çà et là en cônes, ou s'élèvent en bosses et en étranges nodosités. Une de ces élévations devant nous, a presque la forme d'une corne arrondie - c'est le Morne de la Croix. Le paysage est à la fois imposant et sinistre, les formes se dressent au-dessus du lac, et, se reflétant dans les eaux immobiles, ont la même irréalité que certaines photographies de la lune. Des nuages tournent autour et entre ces pics ; l'un descend jusqu'au lac, nous hante un moment en brouillant tout, puis s'élève de nouveau. Nous ne nous sommes pas assez dépêchés, les nuages ont eu le temps de s'assembler.

Je cherche en vain les Trois Palmistes qui ont donné leur nom au cratère ; ils furent détruits il y a longtemps. Mais il y en a beaucoup de jeunes éparpillés parmi les épaisses fougères qui couvrent les pentes du lac ; et leurs faîtes émergent à peine, comme des touffes d'énormes plumes vert sombre. L'Étang mesure environ 200 mètres d'un bord à l'autre ; il est presque circulaire ; peut-être est-il grossi par les pluies extraordinaires qui sont tombées cet été. Notre guide nous dit que la

petite croix de fer qui sort de l'eau était au sec l'année dernière. A présent il n'y a qu'une étroite bande d'herbe sur laquelle nous nous reposons, entre l'eau et les murs du cratère.

Le lac est parfaitement clair, avec un fond de vase jaunâtre qui repose, selon les recherches faites en 1851, sur une masse de pierre ponce mêlée, à certains endroits, à du sable ferrugineux. Nous nous déshabillons pour un plongeon !

Bien que situé à environ 5.000 pieds d'altitude, cette eau est moins froide que celle de la Roxelane ou des autres rivières des côtes du nord-ouest et du nord-est. Elle a un goût frais et agréable comme de la rosée. En l'examinant, je vois beaucoup de larves de *maringouin*, un moustique géant, mais pas de poissons. Les *maringouins* sont ennuyeux, ils bourdonnent autour de nous et nous piquent impitoyablement. En nageant vers le milieu du lac, on est surpris de sentir l'eau qui s'attédie sensiblement. Le comité de recherches de 1851 constata que la température de l'eau du lac était, malgré le vent du nord, de 20°5 centigrades, tandis que celle de l'air n'était que de 19° centigrades. La profondeur atteint six pieds au milieu du lac, mais la moyenne ne dépasse guère quatre pieds.

Regagnant la rive, nous nous préparons à gravir le Morne de la Croix. La route circulaire qu'on suit d'habitude est actuellement submergée, et il nous faut avancer ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Et tout le temps, les nuages passent au-dessus de nous en grands et lents tourbillons. Certains sont blancs et à moitié transparents ; d'autres sont opaques et d'autres encore sont gris foncé. Un nuage sombre passant à travers un nuage blanc fait l'effet d'un fantôme. Gagnant la rive opposée, nous trouvons un sentier très rude de pierres déchiquetées, qui, monte entre les fougères les plus épaisses qu'on puisse imaginer. La teinte générale de ces fougères est d'un vert foncé, mais il y a des masses plus pâles, jaunes et roses, selon l'âge des feuilles qui sont entassées sur une épaisseur de trois ou quatre pieds . A deux cent vingt-cinq mètres environ du bord du cratère, le chemin s'élève au-dessus de cette broussaille et monte, sinueux, jusqu'au Morne, qui maintenant paraît deux fois plus élevé que vu du lac, d'où nous l'avions aperçu curieusement en raccourci. Le cône est vert jusqu'à la cime couverte de mousses, d'herbe courte et de jolies plantes grimpantes à grandes fleurs carminées qui ressemblent à des violettes. Le sentier est une ligne noire ; le rocher nu semble brûlé jusqu'à la moelle. Nous devons maintenant nous aider de nos mains pour grimper ; mais les fougères basses fournissent de bons points d'appui. Haletants, trempés de sueur,

nous parvenons enfin à la cime, le point culminant de la Martinique. Mais nous sommes environnés de nuages qui se meuvent en masses grises et blanches très denses : nous ne voyons pas à cinquante pas devant nous !

L'extrémité de la cime a une surface un peu oblique d'un dessin très irrégulier. Au sud, le Morne descend à pic vers un abîme affreux, entre le point convergent de deux de ces longues crêtes ridées qui, ainsi que je l'ai déjà dit, servent de tous les côtés d'arcs-boutants au volcan. A travers une lente dans les nuages, nous apercevons un autre lac-cratère, loin au-dessous de nous, qui est, dit-on, cinq fois plus grand que l'Étang que nous venons de quitter, et d'un dessin plus irrégulier. C'est l'Étang Sec, ainsi nommé parce qu'il est desséché pendant certaines saisons. Il remplit un cratère plus ancien, et on le visite très rarement ; le chemin qui y mène est à la fois dangereux et ardu : c'est une échelle naturelle de lianes et de racines tendue par-dessus une série de précipices. Derrière nous, le cratère des Trois Palmistes ne paraît pas plus grand que la surface sur laquelle nous nous tenons : et par-dessus le mur qui l'environne, nous apercevons les confins d'une brèche plus éloignée où il y a un troisième lac-cratère. A l'ouest et au nord se dressent des pics verts, des crêtes et des murs de lave, abrupts comme des fortifications. Nous notons tout cela entre le passage des nuages, Jusqu'à présent, on ne distingue aucune vue du côté sud : nous nous asseyons et nous attendons.

IX

Deux croix sont plantées au bord même du précipice ; une petite en fer et une grande en bois, sans doute celle-là même qui fut érigée par l'Abbé Lespinasse pendant la panique de 1851, après l'éruption. Cette croix a été fendue par la foudre, et les morceaux sont maintenus ensemble par des cordes. Il y a aussi une petite assiette d'étain glissée dans la fente d'un poteau noir : elle porte une date, 8 avril, 1867... Les crevasses volcaniques qui furent en activité en 1851 ne sont pas visibles de la cime, elles se trouvent dans le ravin qui descend, et presque au niveau de l'Étang Sec.

Le sol résonne d'un son creux, particulier, lorsqu'on le frappe ; il est recouvert de lichens singuliers aux feuilles rondes, qui s'emboîtent les uns sur les autres

comme des écailles de poisson. Çà et là on voit une plante très belle, à grands rameaux, pareille à une masse de corail vert : c'est une mousse gigantesque. Elle s'appelle en patois *Cabane-Jésus* (lit de Jésus) et à la Noël dans toutes les églises, on remplit de cette mousse la crèche dans laquelle repose le Divin Enfant. J'aperçois aussi des violettes cramoisies. Des lucioles, au corps vert-bronzé se traînent ici et là ; je remarque aussi de petites grenouilles, de grands grillons gris, et une espèce d'escargot à coquille noire. Un oiseau-bourdonneur passe solitaire, avec une belle tête bleue qui flamboie comme un saphir.

Tout à coup la cime vibre tandis qu'un bruit résonne au-dessous de nous... Ce n'est qu'un coup de tonnerre, mais sur le moment il nous a surpris, car la montagne gronde parfois. De la désolation de fougères qui entoure le lac, résonne trois fois un sifflet, long et doux : c'est un *siffleur-de-montagne* qui y a fait son nid.

Une averse tombe sur les bois à nos pieds . Les nuages cachent tout, sauf l'extrémité sur laquelle nous nous reposons ; le cratère des Palmistes disparaît. Mais le brouillard ne nous entoure ainsi que peu de temps : le vent s'élève, chasse les nuages, les soulève, les replie comme une draperie, et les fait lentement tourbillonner vers le nord. Et pour la première fois, la vue apparaît claire au delà de la brèche intermédiaire, que franchit maintenant la fusée d'un parfait arc-en-ciel.

...Vallées et mornes, pics et ravins se succèdent rapidement comme les vagues succèdent aux vagues, monde bizarrement tourmenté, mais aussi beau qu'il est étrange : vert au premier plan, de toutes les teintes de vert, s'ombrant en des lointains nuageux du bleu le plus pur. L'horizon est toujours aussi invisible . on le devine par la zone de lumière mourante qui encercle le double cercle du ciel et de l'océan. Et l'île semble suspendue dans ce double gouffre bleu :des pics lointains surgissent on ne sait d'où, ne reposant sur rien, comme des formes de mirage. Inutile d'essayer de photographier tout cela. Les lointains prennent le même ton que la mer. La masse tronquée de Vauclin ne se distingue que par la forme de ses ombres couleur indigo. Tout est vague, vertigineux, la terre paraît encore vibrer sous les forces prodigieuses qui l'ont fait surgir...

Très haut, au-dessus de tous ces amoncellements, de tous ces pics, les Pitons de Carbet se dressent, et l'éloignement vaporeux les teinte d'un violet de gemme ; - le plus grand est orné d'un unique et souple ruban de nuage. On cherche en vain, dans toute la chaîne des Antilles, d'autres pics d'une forme aussi ex-

quise que ceux-ci. Leur beauté ne surprend pas moins le voyageur d'aujourd'hui qu'elle ne surprit Christophe Colomb il y a trois cent quatre-vingt-six ans, lorsque le 13 juin 1502, sa caravelle arrivant en vue de ces montagnes, il demanda à son guide indien le nom de ce pays inconnu, et le nom de ces formes merveilleuses. Alors, suivant les dires de Pedro Martyr de Anghiera, l'Indien répondit que l'île s'appelait Madiana, et que ces pics étaient vénérés de temps immémorial par les anciens habitants de l'archipel, comme étant le berceau de la race humaine. Et les premiers habitants bruns de Madiana, ayant été chassés de leur héritage naturel par les pirates cannibales du sud, les Caraïbes, ils se rappelèrent et pleurèrent leurs montagnes sacrées, et donnèrent leurs noms, en souvenir, aux sommets les plus élevés de leur nouveau pays, -Haïti... Certes jamais endroit plus beau ne fut sanctifié par la légende du berceau de l'humanité que la vallée que ces pics baignent d'une ombre bleue et qui sont dignes, par la grâce féminine de leurs formes, de paraître les mamelles visibles de la Mère nourricière, rêvant sous le soleil des Tropiques.

Au nord-est, touchant la zone de lumière, apparaît une belle silhouette montagneuse, la Dominique. Nous espérons apercevoir Sainte-Lucie, mais aujourd'hui l'air est trop saturé de vapeur. Comme la vue doit être belle par certaines journées extraordinaires quand elle s'étend d'Antigua aux Grenadines, par-dessus trois cents milles ! Mais les conditions atmosphériques qui permettent de jouir d'un spectacle pareil sont bien rares. En général, à plus de cent milles, même par un temps très clair, les pics les plus élevés s'effacent dans la lumière.

Un raidillon couvert de fougères nous coupe la vue des pentes du nord ; il faut le gravir pour contempler Macouba, qui occupe la pente la plus raide du Mont Pelé et la partie la plus sombre de la côte. Ce petit chef-lieu est connu pour sa fabrique de tabac, et au point de vue historique, pour le ministère du Père Labat, qui reconstruisit l'église. Depuis son époque, la paroisse a peu changé. « Connaissez-vous Macouba ? » demande un écrivain indigène. « Ce n'est pas Pélion sur Ossa, mais dix ou douze Pélions côte à côte avec dix ou douze Ossa, entre-séparés par des ravins prodigieux. Les hommes peuvent se parler d'endroits où il faudrait plusieurs jours de marche pour y atteindre ; y voyager, c'est éprouver sur terre la sensation qu'on éprouve sur mer ! »

A mesure que diminue la chaleur que nous avons ressentie après notre ascension, on se rend compte comme il fait frais ici. On douterait presque du témoigna-

ge de la latitude. Directement à l'est se trouve la Sénégalie ; nous sommes bien au sud de Tombouctou ou du Sahara, sur une ligne parallèle à l'Inde méridionale. L'océan a rafraîchi les vents ; à cette altitude la rareté de l'air est toute septentrionale, mais en bas, dans les vallées, la végétation est africaine. Les meilleures plantes alimentaires, le meilleur fourrage, les plus belles fleurs viennent de la Guinée, les gracieux dattiers sont de la région de l'Atlas ; les tamariniers, dont l'ombre épaisse étouffe toute autre vie végétale dans leur voisinage, viennent du Sénégal. Seulement dans la caresse de l'air, les couleurs vaporeuses du lointain, les formes des collines, il y a un je ne sais quoi qui n'est pas tout africain ; cette étrange fascination qui a valu à l'île son poétique nom créole, - le Pays des Revenants. Et le charme est aussi puissant de nos jours qu'il l'était il y a plus de deux siècles, lorsque le Père Dutertre écrivait :

« Je n'ai jamais rencontré un homme ni une femme parmi tous ceux qui sont revenus de la Martinique, chez qui je n'ai remarqué le désir passionné d'y retourner ».

Le temps, la familiarité n'affaiblissent pas le charme, ni pour ceux, nés parmi ces paysages et qui n'ont jamais voyagé au delà de leur île natale, ni pour ceux qui connaissent également les rues de Paris et celles de Saint-Pierre. Et même à une époque où la Martinique a été abandonnée par des centaines de planteurs ruinés, et où la vie paradisiaque de jadis n'était plus qu'un souvenir, qui rendait encore plus amer l'exil, un écrivain créole a déclaré :

« Qu'il s'ouvre tout à coup devant vous une de ces vues ou *anses*, avec des colonnades de cacaotiers, à l'extrémité de laquelle vous apercevez la fumée de la cheminée d'une raffinerie de sucre, et un hameau de cases ; une des scènes les plus ordinaires : les filets que hissent deux rangées de pêcheurs ; le canot qui attend « l'embellie » pour se jeter vers la plage ; ou un nègre courbé sous des paniers de fruits et courant le long de la côte, se rendant au marché ; et éclairez tout cela de la couleur de notre soleil. Quels paysages ! Oh ! Salvator Rosa ! Oh ! Claude Lorrain, que n'ai-je votre pinceau ! Je me souviens bien du jour où, après vingt années d'absence, je me retrouvai en présence de ces merveilles. Je ressens encore le frisson de joie qui fit trembler tout mon corps, et les larmes qui me vinrent aux yeux... C'était mon pays, mon vrai pays qui m'apparaissait si beau ! »

X

Tout d'abord, regardant au sud, à l'est, à l'ouest vers l'orée de la terre, chacun riait, se communiquait la joie rapide d'impressions nouvelles ; chaque visage était radieux... Puis chacun devint sérieux ; personne ne parla. La première joie physique de se trouver sur cette cime, dans l'air violet, exalté au-dessus des collines, céda bientôt devant d'autres émotions qu'inspire l'immense vision, et la paix grandiose des hauteurs. Par-dessus tout, il y a, je crois, la conscience de l'antiquité effrayante de tout ce que nous contemplons, une sensation pareille peut-être à celle qui jadis fut formulée par cette question immense, contenue dans le Livre de Job :

« Fus-tu créé avant les montagnes ? »

Et la multitude bleue des pics, l'assemblée éternelle des mornes, semblent prendre part au vaste resplendissement, nous assurant de la jeunesse éternelle de la Nature, et de la permanence calme de ce qui est autour, au delà et au-dessus de nous. Et un sentiment qui ressemble à la plénitude d'une grande douleur pèse sur notre cœur... Car tout ce miracle de beauté, toute cette majesté de lumières, de forme et de couleur, demeurera sûrement toujours aussi merveilleux, bien après que nous serons étendus pour dormir là où les rêves ne viennent plus, et là où nous ne pourrons plus jamais nous lever de la poussière de notre repos pour le contempler de nouveau.

Contes des Tropiques (1926)

Chapitre II

Ti Canotié

I

[Retour à la table des matières](#)

On pourrait presque dire qu'à Saint-Pierre l'heure commerciale est mesurée par des coups de canon, par les signaux des navires. Chacune de ces détonations annonce un événement de grande importance pour la population entière. Pour le négociant, elles signifient l'arrivée de la malle, de l'argent et des marchandises ; pour les consuls et les fonctionnaires du Gouvernement, elles disent qu'il y a des droits et des impôts à percevoir ; pour la légion de gabarriers, de débardeurs et d'ouvriers du port, elles promettent du travail et des salaires. Pour tous elles signifient l'arrivée des vivres. L'île de la Martinique ne se suffit pas ; bétail, viande salée, lard, jambons, farine, fromage, poisson séché, tout est importé principalement d'Amérique. Et dans l'esprit de la population nègre, le navire américain s'associe si intimement à l'idée de ces grandes caisses de ferblanterie, dans lesquelles les comestibles sont transportés des États-Unis, que l'onomatopée appliquée à la caisse, à cause du son qu'elle rend lorsqu'on la frappe, « *bom* », est également appliquée au navire lui-même. Tout navire anglais, français ou belge, tout grand qu'il puisse être, n'est que le « *packett-à, bâtiment-à* ». Mais le navire américain est toujours le « *bâtiment-bom-à* », ou bien le « *bâtiment-nourrtture* », « *bâtiment-mangé-à* ».

Lorsque le son du canon se répercute à travers la ville, vous entendez. les femmes et les hommes s'interroger ainsi

- *Mi ! gadé ça qui là, ché ?*

Et l'excitation est grande s'ils répondent

- *Mais c'est bom-là, chère, bom-mangé-à kairivé.* (Mais c'est le *bom*, cher, le bom-à-manger qui vient d'arriver.)

De même, un autre bateau s'appelle, dans cette même langue pittoresque, le « bâtiment-cône » (le bâtiment corne), à cause du bruit de son sifflet. Et il y a même une chanson là-dessus, dont voici le refrain :

« *Bom-là rivé, ché...*

Bâtiment-cône-là rivé. »

... Mais aucune classe de citoyens n'est plus joyeusement émue par l'arrivée d'un grand navire, - qu'il soit un *bom* ou non, - que celle des « *ti-canoté* », des petits canotiers, qui s'avancent en foule dans leurs minuscules canots qu'ils construisent eux-mêmes, afin de plonger à la recherche des sous que les passagers lancent volontiers à l'eau, pour assister au joli spectacle. Un navire n'a pas plutôt jeté l'ancre, à moins que la mer ne soit extrêmement houleuse, qu'il se voit immédiatement entouré par une flottille des plus amusantes petites embarcations imaginables, pilotées par des gamins nus qui piaillent en créole !

Ces « *ti canoté* » ou plongeurs professionnels, sont en général les fils de marins nègres, vrais canotiers, ceux-là. Je n'ai pu établir qui inventa le premier le *ti canot*. La forme et les dimensions du « petit canot » sont fixées d'après une tradition vieille de plusieurs siècles. On n'a évidemment jamais essayé de perfectionner aucunement le modèle original, à part la minuscule boîte imperméable qui est parfois aménagée à une des extrémités du canot, et dans laquelle sont enfermées les palettes et autres objets. Ces petits canots ne coûtent guère plus d'un franc cinquante pièce. Pourtant il n'y en a pas un très grand nombre, je doute qu'il y en ait plus d'une quinzaine dans tout le port de Saint-Pierre. Les marins de la Martinique sont tous si pauvres qu'il leur est difficile d'épargner trente sous, bien qu'ils sachent parfaitement que leur fils pourrait gagner cinquante fois cette somme à peine un mois après l'achat du canot.

Pour fabriquer un canot, on emploie de préférence une boîte à lard américaine, à cause de sa forme. Mais toute autre caisse solidement construite et de petite dimension servirait aussi bien. On supprime le couvercle, et l'on scie à certains angles les côtés et les coins du fond de la caisse ; les morceaux enlevés servent à fabriquer les côtés de la proue et de la poupe, et parfois la petite boîte destinée à contenir les *palettes*, qui sont simplement de minces morceaux de bois, grands comme le couvercle d'une boîte à cigares. La petite embarcation est ensuite gou-dronnée et vernie : elle ne peut couler, bien qu'elle se renverse très facilement. Il n'y a pas de siège. Les gamins (ils sont en général deux par canot) s'accroupissent au fond, l'un en face de l'autre. Avec une mer calme ils pagayent très vite, et leur concours qui a lieu le 14 juillet est fort amusant.

II

... Il était cinq heures de l'après-midi ; au delà du port, l'horizon devenait jaune citron ; un vent chaud et léger se mit à souffler par faibles bouffées du sud-ouest, premiers souffles qui rompirent l'immobilité de l'air tropical. Les voiles des navires immobiles à l'entrée de la baie commencèrent à battre paresseusement ; elles s'enfleraient peut-être après le coucher du soleil.

La Guayra était ancrée au large, sa montagneuse masse de fer s'élevait bien au-dessus des modestes embarcations de pêche, amarrées dans son voisinage, barques, brigantines et bricks. Elle était restée là, devant la ville, pendant l'après-midi entière, entourée par toute l'escadrille des *ti canots*, et les garçonnets tournoyaient encore autour de ses flancs, bien qu'elle eut chauffé la vapeur, et qu'elle se préparât à lever l'ancre. Ils avaient eu beaucoup de chance, cet après-midi, tous ces petits canotiers et de nombreux gamins métis, qui n'avaient pas le bonheur de posséder de canots, avaient nagé jusqu'au navire dans l'espoir d'avoir leur part de la pluie d'argent qui tombait du premier pont dans la mer... Certains, fatigués, se reposaient sur les câbles inclinés des bateaux voisins. Ainsi perchés, nus, se balançant dans le soleil contre le bleu du ciel et de l'eau, leurs minces corps prenaient dans la douce lumière une couleur orangée telle qu'on les eût dit faits d'une substance lumineuse, de la chair des fées de la mer.

Tout à coup, *La Guayra* ouvrit son gosier et poussa un tel mugissement que tous les mornes en gémirent pendant plus d'une minute, et à ce son, les gamins perchés sur les câbles, tombèrent à l'eau et regagnèrent le rivage. Puis soudain, de dessous la poupe du navire, l'eau surgit à rebours, tout écumante : et une houle se leva qui fit danser tous les petits canots. *La Guayra* démarrait. D'abord elle avançait lentement, en faisant mille embarras pendant la manoeuvre, ensuite elle se décida à entreprendre son voyage avec beaucoup de majesté, et fit seulement tressauter l'eau derrière elle, ainsi que le bas de la robe d'une femme se soulève légèrement sur ses talons lorsqu'elle marche.

Et contrairement à la coutume, quelques-uns des canots suivirent le grand navire. Un homme, très brun, coiffé d'un immense chapeau panama, et portant de nombreuses bagues, continuait à jeter de l'argent, du haut du pont, et les gamins plongeaient toujours pour le retrouver. Mais maintenant un seul des deux garçons occupant chaque *ti-canot* plongeait. Car bien que *La Guayra* n'avancât que très lentement, il fallait un gros effort pour la suivre, et il n'y avait pas de temps à perdre.

Le capitaine de la petite bande, le noir Maximilien, âgé de dix ans, et son camarade Stéphane, surnommé *Ti Chabin* à cause de ses cheveux blonds, mince gamin jaunâtre de onze ans, menaient la poursuite, en criant toujours :

- *Enco ! Missié ! Enco !*

La Guayra avait pris deux cents mètres d'avance lorsque le passager fit sa dernière largesse, se prouvant un véritable expert dans l'art de jeter l'argent. Il lança une dernière pièce qui tomba un peu en deçà des gamins, mais cependant assez près pour qu'ils pussent distinguer un scintillement jaune. C'était une pièce d'or !

Une minute plus tard, le premier canot était parvenu à l'endroit où la pièce avait disparu, tandis que les autres canotiers abandonnaient volontiers la quête ! Il était inutile de lutter contre Maximilien et Stéphane, qui avaient gagné tous les concours de canots du 14 juillet dernier. Stéphane sauta à l'eau, étant le meilleur plongeur des deux.

Il resta sous l'eau beaucoup plus longtemps que d'habitude et il reparut à une assez grande distance du canot. Il soufflait, en regagnant la petite embarcation, sur laquelle il appuya les bras. L'eau était si profonde à cet endroit qu'il n'avait pu

atteindre la pièce de monnaie au premier plongeon ; mais il la voyait très distinctement et il allait recommencer. C'était, à n'en pas douter, de l'or !

- *Fouincq ! ça fond içiti !* s'écria-t-il dans un hoquet.'

Maximilien se sentit tout à coup inquiet. L'eau était très profonde et il y avait peut-être des requins. Et bientôt le coucher du soleil !... Dans le lointain *La Guayra* disparaissait.

- *Boug-là lé fai nou neyé ! laissé-y, Stéphane !* criait-il (Ce bougre-là veut nous noyer. Laisse ça tranquille, Stéphane).

Mais Stéphane avait repris haleine, et il était évidemment résolu à tenter sa chance une deuxième fois. C'était de l'or !

- *Mais ça c'est lô !* dit-il.

- *Assez, non !* cria Maximilien. *Pa plongé enco, moin ka di ou ! Ah ! foute !*

... Stéphane avait disparu de nouveau.

Et où étaient tous les autres ? *Bon Dié gadé ou yo yé !* Ils étaient presque hors de vue, minuscules points noirs qui se dirigeaient vers la côte... Et *La Guayra* ne paraissait guère plus grande que le petit navire qui faisait le service entre Saint-Pierre et Fort-de-France !

Stéphane reparut encore plus loin que la fois précédente. Dans sa main levée il tenait la pièce d'or. Du sang coulait de ses narines et l'eau qu'il crachait était également rougie de sang.

- *Ah ! moin té ha di ou laissé y !* s'écria Maximilien fâché et inquiet. *Gadé, gadé, sang à ka coulé nans nez ou, nans bouche ou !... Mi eté lézautt !* (Ah ! je t'avais dit de la laisser ! Regarde, regarde le sang qui coule de ton nez, de ta bouche ! Et vois où sont les autres.)

Lézautt n'étaient plus visibles.

Mais Stéphane répondit seulement

- *C'est lô !*

Pour la première fois de sa vie, il tenait une pièce d'or ! Il la serra dans une loque attachée à sa ceinture, bourse de sa propre invention, et reprit sa pagaie en toussant et en crachant rouge !

- *Et mi oté nou yé*, répéta Maximilien. (Et regarde où nous sommes).

Jamais ils ne s'étaient aventurés aussi loin de la côte.

La Place était devenue indistincte ; le phare qui, une demi-heure plus tôt, avait été juste derrière eux, était maintenant bien au sud. Au large, devant le disque orange du soleil couchant, *La Guayra* passait à l'horizon. Aucun bruit ne leur parvenait de la côte. Un grand silence les enserrait, le silence des mers qui est une crainte... Alors la panique les saisit et ils se mirent à payer frénétiquement.

Cependant, Saint-Pierre ne parut pas se rapprocher. Était-ce seulement un effet de la lumière mouvante, ou bien se dirigeaient-ils vraiment vers les falaises semi-circulaires du Fond-Corré ? Maximilien se mit à pleurer. Le petit chabin continuait à payer, bien que le sang coulât toujours en grosses gouttes sur sa poitrine.

Maximilien lui cria :

- *Ou pa ka payé, anh ! ou ni bousoin domi ?* (Tu ne paies pas bien ? tu veux dormir ?)

- *Si moinkha payé, epi fo !* répondit Stéphane. (Si, je paie, et fort encore).

- *Ou ka payé ! ou ka menti !* vociféra Maximilien. (Tu paies ? Tu mens !) Et c'est de ta faute ! Je ne puis pas faire avancer le canot tout seul dans de l'eau comme celle-ci ! C'est de ta faute ! Je t'avais bien dit de ne pas plonger, idiot !

- *Ou fou !* s'écria Stépilane, se fâchant tout à coup. *Moin ka payé* (Je paie).

- Jamais nous ne rentrerons ainsi ! Paie donc, fainéant, vilain !

- Macaque que tu es ! répliqua Stéphane.

- Chabin ! Il faut être un chabin pour être aussi têtu !

- Et toi tu es un singe noir ! Une espèce de ouistiti ! - Tortue de terre ! va ! Tu es plus paresseux qu'un molocoyé !

- Eh bien, sacré singe que tu es, si tu dis que je ne paie pas, c'est que tu ne sais pas payer toi-même !...

Mais l'expression de Maximilien s'altéra. Il s'arrêta tout à coup de ramer, et regarda fixement devant lui vers une grande ligne violette qui s'élargissait par-

dessus la mer, au nord, à perte de vue. Et ses yeux étaient grands de terreur lorsqu'il s'écria :

- *Mais ni qui chose qui douôle içeit !...* (il y a quelque chose de bizarre, Stéphane.)

- Ah ! tu t'en rends compte maintenant, Maximilien ! C'est le courant.

- Un courant du diable, Stéphane. Nous allons à la dérive, nous flottons vers l'horizon !

À l'horizon, *nou kallé l'horizon*, est une phrase d'un pittoresque effrayant. Dans la langue créole, « aller à l'horizon » signifie aller vers le Grand Espace, vers la Mer Illimitée !

- C'est pas la peine de payer, maintenant ! sanglota Maximilien en posant ses pagaies.

- Si ! Si ! répliqua le petit chabin en renversant le mouvement. Ramons avec le courant.

- Avec le courant ! mais, il va vers la Dominique !

- Eh bien alors, répondit Stéphane flegmatiquement, allons à la Dominique.

- Imbécile ! Elle est à plus de quarante kilomètres d'ici !... Ah ! *Stéphane mi ! gadé ! mi qui gouôs requ'em !*

Une longue nageoire noire fendit l'eau près d'eux, passa et disparut. Un requin ! Mais dans son patois ce gamin prononça le mot comme le prononçait l'amusant Père Dutertre, qui, décrivant les poissons étrangers, il y a presque deux siècles de cela, dit que l'on appelle ce monstre un *Requiem*, parce qu'il faut sûrement célébrer un requiem pour l'homme qui se trouve seul à seul avec lui, au milieu de la mer.

- Ne pagaie plus, Stéphane ! dit Maximilien. Ne mets plus ta main dans l'eau !

III

... *La Guayra* n'était plus qu'un point sur la lisière de la mer : la face du soleil s'était voilée. Le silence et l'obscurité s'approfondissaient ensemble.

- *Si lammé ka vint plis fo, ça nou ké fai ?* demanda Maximilien. (Si la mer devient plus forte, que ferons-nous) ?

- Peut-être rencontrerons-nous un navire, répondit Stéphane. *L'Oronico* est dû aujourd'hui.

- Mais s'il nous passe pendant la nuit ?

- On nous verra...

- Non, on ne nous verra pas. Il n'y a pas de lune.

- Mais il y a des projecteurs.

- Je te dis qu'on ne nous verra pas, pièss ! pièss ! pièss !

- Alors on nous entendra bien crier.

- Non, nous ne pouvons pas crier assez fort. Avec le bruit du vent, de l'eau et des machines, on ne peut rien entendre, sauf un sifflet ou un canon. Même sur la malle de Fort-de-France, on n'entend rien à cause de la machine. Et la machine de *l'Orinoco* est plus grande que l'Eglise du Centre.

- Il faut essayer de gagner la Dominique.

Ils sentaient maintenant la grande ondulation du puissant courant ; il leur semblait même pouvoir l'entendre, murmure bas et profond ! À de longs intervalles, ils distinguaient des lumières, les lumières des maisons de Pointe-Prince, de Fond-Canonville, d'Au Prêcheur. Sous eux la mer était insondable, car les cartes hydrographiques la désignent comme *sans-fond*. Et ils passèrent les grandes falaises des Abîmes sous lesquelles s'étend le village des Abîmes.

Le rouge reflet de l'ouest disparut brusquement, comme si on l'eût soufflé ; le bord de la mer s'évanouit dans le vide de l'obscurité ; la nuit se rétrécit autour d'eux, s'épaississant comme un brouillard noir. Et la force invisible, irrésistible de

la mer les emportait toujours loin de la côte, par-dessus des profondeurs, inconnues, par-dessus les *sans-fonds* vers *l'horizon*.

IV

... Derrière le canot, un long filet de lumière pâle tremblait et se tordait ; de temps à autre, des points lumineux montaient, flamboyaient comme des yeux, et disparaissaient : scintillements de flammes pâles qui s'éloignaient en rampant, des deux côtés, tandis qu'ils flottaient. Et la petite embarcation ne se balançait plus comme auparavant ; ils sentirent un autre mouvement plus large, de lentes montées et descentes qui duraient pendant plusieurs minutes à la fois : ils chevauchaient les brisants, ils traversaient *l'horizon* !

Deux fois ils firent naufrage. Mais heureusement la houle était douce, et leur petit canot ne pouvait pas couler. Ils le cherchèrent à tâtons, tout en nageant, et l'ayant retrouvé, ils le retournèrent, y grimpèrent, et ensuite ils épuisèrent l'eau avec leurs mains.

De temps à autre, ils criaient ensemble aussi fort que possible :

- *Sucou ! Sucou ! Sucou !*

Ils espéraient qu'on les cherchait... Et en effet l'alarme avait été donnée, et un des petits remorqueurs était parti à leur recherche avec des torches flambantes à sa proue et à sa poupe, mais il avait pris une fausse direction.

- Maximilien, dit Stéphane, tandis que la grande houle semblait grandir encore, *fau nou ka prié Bon Dié*. (Il faut prier le bon Dieu.)

Maximilien ne répondit rien.

- Il faut prier le bon Dieu ! répéta Stéphane.

- *Pa la peine, li pas pé ouè nou ato !* (Ce n'est pas la peine ; il ne peut pas nous voir maintenant !) dit le petit nègre.

Dans l'obscurité immense, les contours de l'île étaient invisibles.

- *O Maximilien ! Bon Di éouè toutt, ka connaît toutt !* (Le Bon Dieu sait tout ! Il voit tout !) cria Stéphane.

- *Y pa pé ouè nou pièss atouèlement, moin ben sur !* (Il ne peut pas nous voir maintenant, j'en suis bien sûr !) répliqua Maximilien très irrévérencieusement.

- Tu crois que le Bon. Dieu te ressemble ! Il n'a pas des yeux comme toi ! protesta Stéphane. *Li pas ka tini coulè, li pa ka tini zié !* (Il n'a pas de couleur, il n'a pas d'yeux), continua-t-il en répétant le texte de son catéchisme, ce curieux catéchisme créole du vieux Père Goux, de Carbet. (Aujourd'hui prêtre et catéchisme ont tous deux disparu.)

- *Moin pa save si li pa ka tini coulè* (Je ne sais pas s'il n'a pas de couleur), répondit Maximilien, mais ce que je sais, c'est que s'il n'a pas d'yeux il ne peut pas voir ! *Fouincq !* Quelle sottise !

- Mais c'est dans le catéchisme ! s'écria Stéphane. *Bon Dié li conm vent ; vent tout-patout, et nou pas save oué li, li ka touché nou, li ka boulvésé lanmé.* (Le Bon Dieu est comme le vent. Le vent est partout et nous ne le voyons -pas. Le vent nous touche, le vent bouleverse la mer.)

- Si le *Bon Dié* est le vent, répliqua Maximilien, alors demande un peu au vent de se tenir tranquille !

-Le Bon Dieu n'est pas le vent ! riposta Stéphane. Il ressemble au vent, mais il n'est pas le vent !

- *Ah ! soc ! soc ! Fouincq !* Au lieu de prier, il vaut mieux faire attention de ne pas verser de nouveau, et être mangé par les requins !

...Je ne sais si le petit chabin pria le *Bon Dié* ou le vent. Mais toute cette nuit le vent demeura très tranquille et sembla retenir son haleine par crainte d'ébouriffer la mer. Et dans le mouillage de Saint-Pierre, les capitaines américains sacraient, furibonds contre ce même vent, parce qu'il refusait de gonfler leurs voiles.

V

Peut-être s'il y avait eu une brise, ni Maximilien ni Stéphane n'eussent revu le soleil. Cependant ils le virent se lever.

La lueur perlée s'arrondit dans l'Orient, au-dessus du bord de l'Océan, elle courut autour de la lisière du ciel et puis jaunit ; - ensuite le front du soleil apparut ; - un courant doré se précipita, se ridant au-dessus de la mer, et tout le ciel s'enflamma d'une flamme bleue, de l'horizon au zénith. Dans le lointain, l'immense forme allongée de la Pelée surgissait, violette de la mer aux nuages, - avec de longues étendues de collines : des gris-pâles dépassant des bleus nuageux. Et au nord se dressait une autre silhouette élevée, - étrangement belle., irrégulière et mamelonnée, - la silhouette de la Dominique : une scie saphir. Pas de nuages errants, seulement un vague entassement de nimbes au-dessus de la lointaine Pelée...

Sous les garçonnetts, la mer se balançait, sombre comme de l'encre pourpre, - signe d'une immense profondeur... Toujours un calme plat, et pas une voile en vue !...

- Ça, c'est la Dominique, dit Maximilien. *Ennou pou ouivage-à !*

Ils avaient perdu leurs petites pagaies durant la nuit ; - ils se servaient donc de leurs mains nues et avançaient rapidement, mais la Dominique était encore à bien des kilomètres. Il était difficile de déterminer laquelle des deux îles était la plus proche. Dans le brouillard de mer matinal, toutes deux étaient vaporeuses, - et la différence de couleur était en grande partie due à la position qu'elles occupaient.

Sough ! Sough ! Sough ! Un oiseau à la poitrine blanche passa au-dessus de leurs têtes. Ils s'arrêtèrent de pagayer pour le regarder - une mouette, signe de beau temps, et se dirigeant vers la Dominique.

- *Moi ni ben faim !* murmura Maximilien.

Ni l'un ni l'autre n'avaient rien mangé depuis la veille au matin.

- *Moi ni aussi soif,* dit Stéphane.

Et en plus de la soif, il se plaignait d'une douleur brûlante à la tête, qui devenait toujours, plus intense. Il toussait encore, et après chaque quinte de toux il crachait des filaments de salive rougeâtre.

Le soleil, qui montait toujours, flambait plus et plus blanchement, le scintillement des eaux éblouissait comme un jeu d'éclairs. Maintenant les îles commençaient à montrer des contours plus définis, des couleurs plus franches ; la Dominique était évidemment la plus proche, car des éclats d'un vert vif perçaient

à certains angles, à travers les tons vaporeux de sa silhouette, tandis que la Martinique demeurait toujours bleue.

Le soleil chauffait de plus en plus ; sa réverbération devenait toujours plus aveuglante. La peau noire de Maximilien en souffrait moins, mais tous les deux, tout habitués qu'ils fussent de demeurer nus au soleil, trouvaient la chaleur presque insupportable. Ils se fussent volontiers plongés dans l'eau profonde, afin de se rafraîchir, mais ils craignaient les requins ; ils se contentèrent donc de se mouiller la tête et de se rincer la bouche.

Chacun de son extrémité du canot scrutait sans cesse l'horizon. Ni l'un ni l'autre n'espérait voir une voile, car il n'y avait pas de vent. Mais ils guettaient la venue des steamers. *L'Orinoco* passerait peut-être, ou la malle anglaise, ou bien un des petits vapeurs martiniquais qui étaient sans doute partis à leur recherche.

Cependant les heures s'écoulaient ; et toujours aucune fumée n'apparaissait contre le disque du ciel, nul signe sur tout le cercle de la mer, brisé seulement par les deux immenses silhouettes... Mais ils se rapprochaient certainement de la Dominique ; des lueurs vertes teintaient le bleu lumineux de ses collines.

Leur longue immobilité dans la position accroupie commençait à les fatiguer, et leur causait des douleurs lancinantes dans les hanches, dans les reins et dans les cuisses. Puis vers midi, Stéphane déclara qu'il lui était impossible de payer plus longtemps ; il lui semblait que sa tête allait bientôt éclater par la douleur qui la remplissait ; même le son de sa voix lui faisait mal, il ne voulut plus parler.

VI

... Et une autre oppression les gagna, malgré toutes les douleurs, malgré le miroitement éblouissant des eaux et les morsures du soleil : l'oppression de la somnolence. Ils se mirent à sommeiller par intervalles, gardant machinalement l'équilibre de leur canot, comme des cavaliers qui, accablés de fatigue, s'endorment sur leurs selles.

Mais enfin Stéphane, se réveillant soudain avec une quinte de toux, se pencha d'un côté de telle façon qu'il réussit à renverser le canot ; et ils se trouvèrent tous deux dans la mer.

Maximilien remit le canot à flot, et y grimpa, mais le petit chabin retomba deux fois à l'eau en s'efforçant de se hisser sur ses coudes. Il était épuisé. Maximilien, en essayant de l'aider, renversa une deuxième fois la petite embarcation instable, et cette fois-ci, il lui fallut toute son adresse et toute sa force pour retirer Stéphane de la mer. Evidemment Stéphane n'était plus d'aucune utilité : il était si faible qu'il ne pouvait même pas se tenir droit.

- Aie ! ou ké jeté nou enco, haleta Maximilien, metté ou toutt longue.

Stéphane se laissa lentement glisser de façon à s'étendre de tout son long au fond du canot, un pied de chaque côté des hanches de Maximilien. Puis il demeura immobile très longtemps.

- *Ou ben malade ?* demanda Maximilien.

Stéphane ne parut pas l'entendre, ses yeux demeurèrent fermés.

- Stéphane ! s'écria Maximilien effrayé, Stéphane !

- *C'est là, papoute*, murmura Stéphane sans ouvrir les yeux. *Ça c'est lô ! Ou pa jamais oué yon bel pièce comn ça ?* (C'est de l'or, petit père. As-tu jamais vu une jolie pièce comme celle-là ? Non, tu ne me battras pas, petit père ! Non, papoute)

- *Ou kà domi, Stéphane ?* demanda Maximilien surpris (Tu dors, Stéphane ?)

Mais Stéphane rouvrit les yeux et le regarda si étrangement ! Jamais il n'avait vu Stéphane le regarder ainsi !

- *Ça ou ni, Stéphane !* Qu'as-tu ? *Aie ! Bon Dié ! Bon Dié !*

- *Bon Dié*, murmura Stéphane, en refermant les yeux au son du Grand Nom. Il n'a pas de couleur, il est comme le vent !

- Stéphane !

- Il trouve dans la nuit. Il n'a pas d'yeux !

- *Stéphane, pa parlé, ça !*

- Il agite la mer. - Il n'a pas de visage. - Il ressuscite les morts et les feuilles...

- *Ou fou !* cria Maximilien en éclatant en sanglots. Stéphane, tu es fou !

Et tout à coup il eut pour de son ami, il eut peur de ses paroles, de son toucher, de ses yeux. Stéphane devenait pareil à un *zombi*. Mais les yeux de Stéphane demeurèrent clos : il cessa de parler.

... Autour d'eux, l'énorme silence de la mer s'approfondit. Le soleil vira plus bat. L'horizon était jaune, le jour commençait à se faner. La haute Dominique était maintenant à moitié verte, mais il n'y apparaissait encore aucune fumée, aucun signe, de vie.

Et les teintes des deux immenses Formes qui brisaient le bord lumineux de l'horizon, semblèrent s'évanouir, et changèrent de ton comme les poissons des Antilles, la *pisquette*, le *congre*, la *carringue*, le *gouâs*, et le *balaou*. Le soleil se baissa davantage ; de laineux nuages se hissèrent au-dessus de la marge de l'occident ; un mince souffle chaud caressa la mer, et fit couler de longs frissons violets par-dessus les flancs des brisants. Puis les couleurs varièrent de nouveau ; le violet s'empourpra, les verts se noircirent doucement, et les gris flamboyèrent en des tons d'or fumeux.

Et le soleil se coucha...

VII

Ensemble ils pénétrèrent en flottant dans la crainte de la nuit. De nouveau, les feux fantastiques scintillèrent aux alentours ; et rien n'était visible, sauf les hautes étoiles.

Les heures noires s'écoulèrent. De minute en minute, Maximilien criait : *Sucou ! Sucou !* Stéphane était étendu immobile et muet. Et ses pieds, qui touchaient les hanches nues de Maximilien, étaient singulièrement froids.

Quelque chose heurta tout à coup le fond du canot, - le heurta très fort, avec un bruit sourd et creux... Ce n'était pas Stéphane, il était immobile comme une pierre ; le coup venait des profondeurs de la mer. Peut-être un gros poisson qui passait.

Ce coup se répéta encore, deux fois, en secouant fortement le canot. Alors Stéphane bougea tout à coup, il retira un peu ses pieds, et fit comme s'il allait parler. « Ou »... Mais les paroles lui manquèrent et se terminèrent dans un gémissement, semblable à celui que l'on pousse lorsqu'on essaye d'appeler dans son sommeil. Et le cœur de Maximilien cessa presque de battre... Alors les jambes de Stéphane s'allongèrent de nouveau, et il ne bougea plus, Maximilien ne l'entendit même plus respirer.... Toute la mer s'était mise à murmurer.

La brise se levait ; Maximilien la sentit qui soufflait sur lui. Tout à coup il lui sembla qu'il avait cessé d'avoir peur, tout lui était égal. Il se mit à songer à un grillon qu'il avait vu un jour dans le port, flottant à la dérive, au gré de la marée, sur un morceau d'écorce. Et il se demanda ce que ce grillon était devenu. Puis il comprit que c'était lui le grillon, et qu'il était encore vivant. Mais un garçon l'avait trouvé et lui avait arraché ses jambes. Elles étaient bien là, ses jambes, pressées contre ses hanches, là où elles avaient été arrachées, il sentait encore la douleur. Mais elles étaient mortes, depuis si longtemps qu'elles étaient toutes froides. C'était sûrement Stéphane qui les avait arrachées.

Maintenant la mer lui parlait. Elle répétait continuellement la même chose, chaque fois plus fort, comme si elle croyait qu'il ne l'entendait pas. Mais il l'entendait très bien.

- *Bon Dié, li comn vent... li ka touché nou... nou pa save ou é lil*

Mais pourquoi le *Bon Dié* avait-il soulevé le vent ?

- *Li pa ka tinizié*, répondit la mer.

Ouille ! Tout de même il pourrait bien faire attention de ne pas renverser les gens dans la mer !... *Mi !...*

Mais comme il pensait ces choses, Maximilien se rendit compte qu'un étrange visage blanc et barbu le regardait : le *Bon Dié* était là, courbé au-dessus de lui avec une lanterne, et lui parlait dans une langue qu'il ne comprenait pas. Et le *Bon Dié* avait certainement des yeux, de grands yeux qui n'avaient pas l'air méchants du tout. Il essaya de dire au *Bon Dié* combien il regrettait les propos qu'il avait tenus sur son compte, mais il ne put prononcer une parole. Il sentit de fortes mains le soulever, jusqu'aux étoiles, et le déposer tout près d'elles, sous elles. Elles lui saient d'un feu blanc et bleu, qui lui fit mal aux yeux comme des éclairs ; il en eut

peur... Tout autour de lui il entendit des voix, qui toutes parlaient cette langue qu'il ne comprenait pas.,

- *Poor little devils ! Poor little devils !*

Ensuite il entendit sonner une cloche, et le *Bon Dié* lui fit avaler une boisson agréable et chaude. Alors tout redevint noir et les étoiles s'éteignirent.

*

**

Maximilien était couché sous une lampe électrique sur le grand steamer *Rio-di-Janeiro*, et Stéphane, le petit mort, était étendu à ses côtés.... Il était quatre heures du matin.

Contes des Tropiques (1926)

Chapitre III

LA FILLE DE COULEUR

I

[Retour à la table des matières](#)

Rien dans la vie pittoresque des colonies françaises de l'Occident ne fait autant d'impression sur le voyageur à son arrivée que les costumes des femmes de couleur. Ils surprennent agréablement le sentiment esthétique, ils sont à la fois locaux et particuliers ; vous ne verrez rien qui leur ressemble parmi les populations des Antilles anglaises ; ils appartiennent à la Martinique, à la Guadeloupe, à la Désirade, à Marie-Galante et à Cayenne, et ils diffèrent suffisamment dans chacune de ces localités pour que cette différence soit intéressante, surtout en ce qui concerne la coiffure. La coiffure de la Martinique est tout à fait orientale, plus attrayante, bien que moins fantastique, que celle de Cayenne et que le joli mouchoir retombant de la Guadeloupe.

Ces costumes disparaissent peu à peu pour différentes raisons, dont les principales sont les changements qui se sont produits dans les conditions sociales des colonies au cours des quarante dernières années. Sans doute un souci d'hygiène fut-il aussi responsable à la Martinique de l'abandon à peu près général du costume primitif des esclaves, la chemise et la jupe, qui exposait celles qui le portaient à risquer sérieusement d'attraper la pneumonie. Car, en ce qui concerne les raisons

d'économie, on n'avait rien à reprocher à ce costume ; il coûtait six francs, alors que l'argent valait plus qu'aujourd'hui. Il a été remplacé par la douillette, longue robe à traîne d'une seule pièce du cou jusqu'aux pieds ⁷.

Mais il y avait un luxe de variété dans le « costume à jupe » qui disparaît à cause de son prix élevé ; il n'y a plus d'argent aux colonies aujourd'hui pour de telles extravagances. Je fais allusion aux célèbres costumes des esclaves favorites et des belles affranchies dans les vieux temps coloniaux.

Un seul de ces costumes coûtait parfois jusqu'à cinq mille francs. Il comprenait un jupon de soie ou de satin violet et cramoisi ; une chemise à manches mi-courtes, ornée de broderies et de dentelles ; des « épingles tremblantes » en or

⁷ Les *douillettes* aux couleurs éclatantes sont désignées par le peuple selon les dessins du calicot imprimé : *robe-à-bambou*, *robe-à-bouquet*, *robe arc-en-ciel*, *robe-à-carreaux*, selon qu'il s'agissait de rayures, de fleurs ou de carreaux. Ronde-en-ronde désigne une étoffe imprimée de disques de différentes couleurs entrelacés.

Les lois générales des contrastes observées dans le costume exigent que le foulard de soie ou fichu soit violemment opposé à la robe. Ainsi :

Robe

Jaune.
Bleu foncé
Rose
Violette
Rouge
Chocolat
Bleu de ciel

Foulard

Bleu.
Jaune.
Vert.
Rouge vif.
Violet.
Bleu pâle.
Rose pâle.

Ceci se rapporte naturellement aux tons dominants, car robes et foulards sont de différentes couleurs, Les madras peints doivent toujours être jaune vif. Suivant les idées populaires, les différentes teintes de peau doivent être rehaussées par un choix judicieux de couleur pour la robe, comme suit :

Une <i>Capresse</i> (peau rouge clair) devrait porter.	Jaune pâle
	Rose.
Une <i>Mulâtresse</i> (suivant son teint)	Bleu.
	Vert.
	Blanc.
Une <i>Nègresse</i> .	Rouge ou autre couleur violente.

(*zépingue tremblant*) qui retenaient les plis de l'éclatant turban Madras ; le grand collier de trois ou quatre rangs de perles d'or plus grosses que des pois (*collier choux*) ; les boucles d'oreilles immenses, mais légères comme des coquilles d'oeufs (*zanneaux-à-clous ou zanneaux-chenilles*) ; des bracelets (*porte-bonheur*) ; des *boutons-à-clous* et des broches que l'on épinglait non seulement au turban, mais qui servaient à fermer la chemise au-dessous des plis du foulard de soie ou du fichu très voyant. Ce costume superbe devient plus rare tous les ans : il est fort peu porté aujourd'hui, sauf en des occasions solennelles, mariages, baptêmes ou premières communions. La *da* (bonne d'enfant) ou la « porteuse de baptême », qui porte l'enfant à l'église et le conduit ensuite de maison en maison, afin que tous les amis de la famille puissent l'embrasser, est ainsi habillée. Mais aujourd'hui, à moins qu'elle soit une *da* de profession qu'on loue en des occasions de ce genre, elle emprunte en général ses bijoux. Si elle est grande, jeune et gracieuse, d'un ton de peau richement doré, l'effet que produit son costume est aussi éblouissant que celui d'une vierge byzantine. J'ai vu une fois une jeune *da* qui ainsi vêtue semblait à peine appartenir à cette terre. Il y avait dans toute son allure un je ne sais quoi d'oriental, tout à fait indescriptible, qui vous faisait songer à la Reine de Saba allant rendre hommage à Salomon. Elle avait amené un bébé, qui venait d'être baptisé, recevoir les caresses de la famille chez qui j'étais en visite. Lorsque ce fut à mon tour de l'embrasser, j'avoue que je ne fis guère attention à l'enfant, car je ne voyais que le beau visage sombre, coiffé d'orange et de pourpre, qui se penchait vers le poupon dans une, illumination d'or antique... Quelle *da* !... Elle représentait vraiment le type de la *belle affranchie* des jours passés, contre la séduction de laquelle certaines lois somptuaires avaient été décrétées. Du point de vue romanesque, elle symbolisait pour moi les marraines surnaturelles et les Cendrillons des vieux contes de fées créoles. Car celles-ci ont été transformées par le *folk-lore* des Antilles, qui les a adaptées à leur environnement et à l'idéalisme local. Cendrillon est devenue une belle métisse, portant un quadruple *collier-choux*, des *zépignes-tremblants* et tous les ornements d'une *da*, En me rappelant l'impression que me fit cette *da* éblouissante, je, comprends l'exactitude de la description que le fabuliste fit du costume de Cendrillon ⁸. *Ça té ka baille ou mal zîè ! - (Cela t'aurait fait mal aux yeux de la regarder !)*

⁸ « Vouèla Cendrillon avec yon bel robe velou grande lakhè. - Ça té bail ou mal zîé. Li té tini bel zanneau dans zoreil li, - quate-tou-chou, bouoche, bracelet,

Et le costume martiniquais lui-même se transforme lentement. Chaque année, *les calendeuses* les femmes qui peignent et ploient les turbans, ont moins d'ouvrage, Les couleurs des douillettes sont moins éclatantes, taudis que le nombre, de jeunes filles de couleur « élevées en chapeau » augmente toujours, Elles sont habillées et élevées comme les filles des blancs. Il faut dire qu'elles sont beaucoup moins séduisantes vêtues à la dernière mode de Paris, à moins qu'elles soient blanches comme les blanches elles-mêmes. D'autre part, peu de jeunes filles blanches apparaîtraient à leur avantage dans la douillette et le mouchoir – non seulement à cause du contraste des couleurs, mais aussi parce qu'elles n'ont ni la ligne ample ni le torse cambré si particuliers aux sang-mêlé de grande stature. Bien que certaines femmes créoles soient très séduisantes, toutes celles qui adoptent le costume de la Martinique y sont à leur désavantage ; elles sont trop fluettes pour le porter avec succès.

Ces costumes ont été introduits par l'esclavage, bien qu'il ne les ait sans doute pas inventés. Ils étaient nécessairement destinés à disparaître en même temps que les conditions sociales particulières auxquelles ils appartenaient. Si la population tient encore aux *douillettes*, aux *mouchoirs* et aux *foulards*, c'est à cause du prix modique de ce costume. Une jeune fille peut s'habiller d'une façon très voyante pour environ vingt francs, chaussures non comprises, et des milliers de femmes ne portent jamais de souliers. Néanmoins, d'ici une décade, la mode sera sûrement devenue encore moins coûteuse et beaucoup plus laide.

Aujourd'hui pourtant, l'étranger ressent encore assez de surprise devant l'étrangeté et l'éclat de ces costumes pour souhaiter quelques explications sur leur origine ; mais il est très improbable qu'il obtienne une réponse satisfaisante. Après de longues recherches, j'ai dû abandonner tout espoir de pouvoir même esquisser l'histoire du costume de la Martinique, - d'abord parce que les livres et les renseignements sur ce sujet sont rares ou défectueux, et puis parce qu'une telle entreprise nécessiterait une connaissance que seul un spécialiste pourrait acquérir. Cepen-

tremblant, - toutt sote bel baggaïe comn ça. »

(Conte *Cendrillon*, d'après Turiault)

« Voilà Cendrillon avec une belle robe de velours à traîne. Cela faisait mal aux yeux de la regarder. Elle avait de beaux anneaux dans les oreilles, et un collier-choux à quatre rangs, des broches, des tremblants, des bracelets, - toute sorte de belles choses comme ça. »

dant j'eus de bonnes raisons pour supposer que ces costumes furent, à l'origine, adaptés d'après certaines modes des provinces françaises, et que les modes respectives de la Guadeloupe, de la Martinique et de Cayenne furent imitées des modes encore en vogue dans certaines parties de la mère patrie. Le costume de l'affranchie de jadis que porte encore la *da* rappelle un peu les robes des femmes du midi de la France, et surtout des environs de Montpellier. Peut-être un spécialiste saurait-il rattacher l'évolution des différentes coiffures créoles à d'anciennes formes de coiffures qui survivent encore dans les provinces de l'ouest et du sud-ouest de la France. Mais le goût local a modifié le style original au point de le rendre tout à fait méconnaissable pour ceux qui n'ont jamais étudié le sujet. La façon martiniquaise de plier, de nouer et de lustrer les madras est sans doute toute locale ; et on m'assure que les dessins des curieux bijoux à demi barbares, ont tous été inventés dans la colonie, où les *colliers-choux* sont encore fabriqués par des orfèvres locaux. Les acheteuses n'achètent qu'un, deux ou trois grains à la fois, et ne les enfilent que lorsqu'elles ont le nombre de perles suffisant. Voici le résumé de tout ce que j'ai pu apprendre sur ce sujet ; mais en feuilletant les différents auteurs et historiens qui ont écrit sur les Antilles, j'ai appris quelque chose d'infiniment plus d'importance que l'origine des *douillettes* ou des *colliers-choux* : les faits de cette lutte étrange entre la nature et l'intérêt, entre l'amour et la foi, entre les préjugés et la passion, qui forme l'histoire de l'évolution de la race mêlée.

II

L'évolution physique très apparente chez la fille de couleur moderne semblerait inconcevable si l'on considérait comme seuls facteurs originaux le colon paysan français et l'esclave ouest africain ; car leur croisement ne suffirait pas à expliquer tous les résultats physiques. Afin de bien les comprendre, il sera nécessaire de se rappeler que les deux races primitives se sont modifiées dans leur descendance à un degré surprenant, grâce à des conditions climatiques et locales.

Il est difficile de déterminer aujourd'hui l'époque précise où les esclaves furent introduits pour la première fois à la Martinique . Mais il est probable que l'établissement de l'esclavage coïncida avec la colonisation de l'île. Sans doute, les cent premiers colons venus de Saint-Christophe, qui débarquèrent en 1635 près de la

baie où se trouve actuellement la ville de Saint-Pierre amenèrent-ils des esclaves à leur suite, ou furent-ils pourvus de nègres peu après leur arrivée, Au temps du Père Dutertre, qui visita les colonies en 1640 et publia son histoire des Antilles Françaises à Paris en 1667, l'esclavage était déjà une institution florissante, la base même de toute l'organisation sociale. Suivant le missionnaire dominicain, les Africains qui habitaient alors la colonie étaient décidément répugnants ; il qualifie les femmes de « hideuses ». Nous n'avons pas de bonnes raisons d'accuser Dutertre de parti pris dans ses descriptions. Aucun écrivain du XVII^e siècle ne fut plus sensible à la beauté naturelle que l'auteur du *Voyage aux Antilles*, qui inspira Chateaubriand et qui, deux cent cinquante ans plus tard, enchante toujours ceux qui sont parfaitement familiers avec la nature des endroits et des choses dont il parle. Nul autre écrivain et voyageur de cette période n'a possédé, à un degré plus marqué, ce sentiment de pitié généreuse qui fait que les malheureux nous apparaissent sous un aspect illusoire et presque idéal. Cependant, il affirma que les négresses étaient, en règle générale, d'une laideur repoussante, et bien qu'il eût vu beaucoup de côtés étranges de la nature humaine, - car il avait été soldat avant de se faire moine, - il fut étonné de constater que les races avaient déjà commencé à se mêler. Sans doute, les premières femmes noires ainsi favorisées, ou affligées, selon le cas, appartenaient-elles aux plus beaux types de négresses ; car il note les différences remarquables entre les esclaves procurés sur différentes côtes de l'Afrique et parmi diverses tribus africaines. Cependant, c'était plutôt des différences de laideur ; ils étaient tous répugnants, mais certains l'étaient plus que d'autres. En admettant que les premières mères des mulâtres de la colonie appartenissent plutôt aux types physiques supérieurs, ce qui serait une supposition toute naturelle, nous voyons que, de l'avis du Père Dutertre, leur progéniture ne mérite pas d'autre sentiment que la pitié⁹. Dans un chapitre intitulé « *De la naissance honteuse des mulâtres* », il écrit :

⁹ Il est très possible, cependant, que les esclaves de Dutertre aient appartenu pour la plupart aux tribus africaines les plus laides, et que plus tard on les ait obtenus d'autres parties de la côte. Ecrivant un demi-siècle plus tard, le Père Labat déclare d'avoir vu une arrivée de nègres assez beaux pour inspirer un artiste : *J'en ai vu des deux sexes faits à peindre, et beaux par merveille* (vol. IV, ch. VII). Il ajoute que leur peau était extrêmement belle et d'une douceur de velours : « le velours n'est pas plus doux ». Parmi les 30.000 nègres en-

« Ils ont quelque chose de leur père et quelque chose de leur mère, de même façon que les mulets participent des qualités des créatures qui les ont engendrés ; car ils ne sont ni tout blancs comme les français, ni tout noirs comme les nègres : ils ont un teint livide qui provient des deux... »

Pourtant aujourd'hui on chercherait en vain un teint *livide* parmi tous ceux ainsi décrits : en moins de deux siècles et demi, les caractéristiques physiques de la race se sont complètement transformées. Et le plus surprenant, c'est la rapidité de cette transformation. À dater de l'époque du Père Labat, les Européens ne purent jamais « prendre de petits négillons pour des singes ». La nature s'était mise à remodeler le blanc, le noir et le métis, suivant l'environnement et le climat ; le descendant des premiers colons cessa de ressembler à ses pères ; le « singe créole » fit de réels progrès sur ses antécédents ¹⁰ ; le mulâtre donna certains signes de ces qualités physiques et de cette puissance morale qui, plus tard, allaient le rendre un danger pour l'intégrité même de la colonie. Dans un climat tempéré, un pareil changement aurait été si progressif qu'il n'aurait pas été remarqué pendant assez longtemps ; dans les tropiques, il s'effectua avec une rapidité qui surprend parce qu'elle révèle des forces naturelles en jeu.

« Sous le soleil des tropiques, écrit le docteur Rufz de la Martinique, - la race africaine aussi bien que la race européenne se modifie beaucoup dans sa reproduction. Chaque race donne naissance à un être tout à fait nouveau. L'Africain Créole vint à exister comme le Blanc Créole. Et de même que les rejetons des Européens qui émigrèrent des différentes parties de la France aux tropiques révélèrent des caractéristiques si identiques qu'il était impossible de deviner la source originale de la race, de même le nègre créole conçu soit par le Congolais à la lourde charpente, ou par le Sénégalais, mince et élancé, ou par le Mandingue plus souple et plus agile, apparut si remodelé, si homogène, et si adapté à son environnement, qu'il était tout à fait impossible de discerner dans ses traits quoi que ce fût de ses parents, de sa source originelle. La transformation est absolue. Et l'on peut affirmer seulement ceci : « Voici un créole blanc ; voici un créole noir » ; ou « Voici un blanc européen et voici un noir africain ». De plus, après quelques années pas-

voyés annuellement aux colonies françaises, il y avait sans doute beaucoup de représentants des belles races africaines.

¹⁰ « Leur sueur n'est pas fétide comme celle des nègres de la Guyane », écrit le voyageur Dauxion-Lavaysse, en 1813.

sées aux tropiques, l'aspect nerveux et décoloré de l'Européen peut créer des incertitudes sur son origine. Mais, à peu d'exceptions près, l'africain primitif, ou, comme on l'appelle ici, « le noir de la côte », est immédiatement reconnaissable.

... « Le nègre créole a des formes gracieuses et il est bien proportionné ; ses jambes sont minces, son cou est long ; - ses traits sont plus délicats, ses lèvres moins épaisses et son nez moins camus que ceux de l'africain ; il a les grands yeux mélancoliques du Caraïbe, mieux adaptés à exprimer des émotions... On découvrira rarement en lui la fureur sombre de l'africain, et rarement aussi une mine sauvage et rébarbative : il est brave, bavard et fanfaron. Sa peau n'a pas la même teinte que celle de son père ; elle est devenue plus satinée ; ses cheveux sont laineux, mais d'une laine plus fine. Tous ses contours sont plus arrondis ; on s'apercevra que le tissu cellulaire prédomine, comme dans les plantes cultivées, dont la fibre ligneuse et sauvage s'est transformée... ¹¹ »

Cette nouvelle race noire plus belle éveilla naturellement chez ses maîtres une attention plus sympathique que celle qu'ils devaient témoigner à ses ancêtres. Et les conséquences de cette sympathie à la Martinique et ailleurs provoquèrent le curieux article 9 du *Code Noir* de 1665. Cet article stipule premièrement que les affranchis qui auraient eu deux enfants d'une esclave, de même que les propriétaires qui auraient consenti à cela, seraient chacun condamnés à payer deux milles livres de sucre ; et deuxièmement, si le violateur de cet article était lui-même le

¹¹ Dr E. Ruz. *Etudes historiques et statistiques sur la population de la Martinique*, Saint-Pierre, 1850, vol. 1, p. 148-150.

On a généralement cru que la constitution physique de la race créole résistait au climat mortel des Antilles. La vérité est que des milliers d'Africains nouvellement importés meurent de la fièvre. La race nègre créole, aujourd'hui si prolifique, ne représente que les meilleurs survivants dans la longue et terrible lutte que l'élément esclave a dû soutenir pour s'adapter à son nouvel environnement. Pendant longtemps, il fallait 30.000 nègres par an pour alimenter les colonies françaises. Entre 1700 et 1789, pas moins de 900.000 nègres furent importés par Saint-Domingue seulement. Et pourtant en 1789, on trouve dans la Martinique moins de la moitié de ce chiffre (V. l'Histoire de Saint-Domingue par Placide Justin, p. 147). L'entière population esclave de la Barbade devait être renouvelée tous les seize ans, et pendant la même période la perte que les planteurs subirent par la mort d'esclaves (en estimant la valeur de chaque esclave à vingt livres sterling), fut de £ 1.600.000 ou 8.000.000 de dollars. (*Histoire des Colonies Européennes* de Burck. Edition française de 1767).

propriétaire des parents des enfants, la mère et les enfants seraient confisqués au profit de l'Hôpital, et privés toute leur vie du droit d'affranchissement. Cependant exception était faite si le père était célibataire au moment de son concubinage ; alors il pouvait échapper à la peine prescrite plus haut en épousant « suivant les rites de l'Eglise » l'esclave qui devenait de ce fait une affranchie, tandis que ses enfants étaient considérés libres et légitimes. Sans doute les législateurs ne pensèrent point que la première partie de l'article serait absolument inefficace, ni qu'aucun violateur de l'ordonnance ne chercherait à échapper à la peine prescrite, grâce aux moyens stipulés dans la provision. Cependant les faits prouvèrent le contraire. Les races continuèrent à se mêler. Le Père Labat note deux cas de mariage entre blancs et noirs, et il reconnaît que les enfants nés d'une de ces unions étaient de « très beaux petits mulâtres ». Ces unions légitimes furent certainement exceptionnelles, et l'une fut même dissoute à cause du ridicule qui avait rejailli sur le père ; mais les unions illégitimes semblent être devenues extrêmement fréquentes peu de temps après l'application de cette loi. Plus tard, elles allaient devenir habituelles. L'article 9 était évidemment défectueux, et en mars 1724, le *Code Noir* fut renforcé par une nouvelle ordonnance dont la sixième provision interdisait tout mariage, aussi bien que tout concubinage entre les deux races. Cependant cette nouvelle loi ne semble pas avoir été plus efficace que la précédente, même à la Martinique, où pourtant la moralité publique était plus saine qu'à Saint-Domingue. La race esclave s'était mise à exercer une influence que les législateurs n'avaient pas prévue. Un siècle s'était à peine écoulé depuis la colonisation de l'île ; mais pendant ce temps, le climat et la civilisation avaient transformé la femme noire. « Après une ou deux générations, écrit le Dr Rufz, l'Africaine réformée, affinée, embellie chez ses descendants, transformée en la « négresse créole », commença à exercer une fascination irrésistible, *capable de tout obtenir* » ¹². Les voyageurs du XVIII^e siècle furent confondus par le luxe de toilette et de bijoux des sombres beautés de Saint-Pierre. C'était, aux yeux des Européens, un scandale public ! Mais la négresse ou la mulâtresse créole, commençant à deviner son pouvoir, chercha à se faire accorder d'autres privilèges et d'autres faveurs que des robes de soie et des colliers de perles d'or ; elle chercha à obtenir non seulement sa propre liberté, mais aussi celle de ses parents, de ses frères, de ses sœurs et même de ses amis. Le succès de ses entreprises peut être facilement deviné

¹² Rufz, Etudes, vol. 1, p. 236.

d'après l'opinion des historiens créoles ; ils estiment que, si la nature humaine avait été laissée libre de suivre ses meilleurs mouvements, l'esclavage eût disparu au moins un siècle avant que l'émancipation ne fût proclamée.

En 1738, alors que la population blanche avait atteint son maximum (15.000) ¹³ et que le luxe colonial était arrivé à son apogée, la question de l'affranchissement volontaire devenait très grave. Le charme de la beauté métisse était devenu si puissant que les maîtres devenaient les esclaves de leurs esclaves ! Ce n'était pas seulement la *négresse* créole qui était survenue pour jouer son rôle dans ce drame étrange qui symbolisait le triomphe de la nature sur l'intérêt et la raison ; ses filles, - beaucoup plus belles qu'elle, - avaient grandi et l'aidaient à fournir une classe spéciale. Ces femmes, dont le ton de la peau rivalisait avec la couleur des fruits mûrs, et dont la grâce particulière, exotique et irrésistible, faisait d'elles des rivales formidables pour les filles de la race dominatrice, étaient sans doute physiquement supérieures aux filles de couleur modernes. Elles provenaient d'une sélection naturelle qui n'aurait pu avoir lieu dans aucune communauté autrement constituée ; c'étaient les enfants nées de l'union des types les plus beaux des deux races. Mais ce que l'esclavage seul pouvait permettre menaçait maintenant l'intégrité même de l'esclavage ; les instructions sur lesquelles se basait toute l'organisation sociale étaient sapées par l'influence des filles métisses. Une politique nouvelle, sévère et extrême, était nécessaire pour éviter le péril déjà visible. Des lois spéciales furent promulguées par le Gouvernement Français pour enrayer l'affranchissement et en limiter les raisons et les mobiles. Et la puissance de la femme esclave était si bien comprise par la métropole, qu'on fit à son sujet une loi extraordinaire. Il fut décrété que celui qui affranchirait une femme de couleur serait forcé de payer trois fois *sa valeur d'esclave* au gouvernement.

Ainsi entravée, l'émancipation fit des progrès beaucoup plus lents qu'auparavant, mais elle continua pourtant à s'affirmer. Le planteur pauvre, ou le marchand créole aux ressources moyennes, éprouvaient sans doute quelques difficultés à obéir aux entraînements de sa conscience ou de son affection, mais parmi les classes plus aisées les considérations pécuniaires n'affectaient guère l'affranchissement. Le pays s'était enrichi, et, bien que l'acquisition de la fortune ne provoque point chez certaines natures la générosité, la prospérité de toute une classe déve-

¹³ On m'assure que la population ne dépasse pas aujourd'hui 5,000 âmes. L. H.

loppe souvent des tendances de générosité préexistantes, et lui ouvre de nouvelles directions dans lesquelles s'exercer. Plus tard, au XVIIIe siècle, lorsque l'hospitalité en tant que devoir de *gentleman* atteignit des extrêmes fantastiques, - lorsque la libéralité était de règle dans la société entière, - lorsqu'un notaire appelé pour rédiger un acte, ou un prêtre invité à célébrer un mariage, recevait comme honoraire cinq mille francs en or, - en ce temps-là, il y eut certainement de nombreuses émancipations « Même si, aux colonies, dit un historien ¹⁴, l'intérêt et l'opinion publique furent opposés à l'affranchissement, le sentiment privé de chaque homme combattait cette opinion. La Nature reprit son emprise dans les cachettes secrètes des cœurs ; et comme la coutume locale tolérait une sorte de polygamie, l'homme riche se sentait naturellement contraint par l'honneur à obtenir la liberté des enfants de son sang... Il n'était pas rare de voir les femmes légitimes soigner les enfants naturels de leurs maris, - et *s'en faire les marraines*. ». La Nature semblait, en effet, se moquer de toutes les lois, de tous les préjugés de race. En vain la sagesse des législateurs essaya-t-elle de rendre la condition des affranchis plus humble, en décrétant des pénalités sévères pour le mulâtre qui voudrait se venger de l'insulte que lui ferait un blanc, en interdisant aux affranchies de porter les mêmes vêtements que ceux de leurs maîtresses de jadis :, « les belles affranchies trouvèrent dans un costume dont le négligé lui-même semblait être inspiré par la volupté, les moyens d'éviter cette infériorité sociale que la loi cherchait à leur imposer. Elles commencèrent à inspirer les plus violentes jalousies ¹⁵ ».

III

L'abolition de l'esclavage et les troubles politiques qui, au point de vue social, bouleversèrent la vie coloniale, n'améliorèrent pas beaucoup ce que les législateurs de 1625 et de 1724 avaient essayé de corriger. La *filles de couleur*, héritant du charme de la *belle affranchie*, continua à exercer une influence similaire et à suivre une destinée presque identique. La licence de la morale persista, quoique avec moins d'ostentation. Dernièrement elle s'est contractée, plus par la contrainte

¹⁴ Rufz : Etudes, vol. II, p. 311-312.

¹⁵ Rufz. Etudes, vol. 1, p. 237.

de la nécessité que par aucune autre influence. Certains principes éthiques, considérés autrefois comme essentiels à l'intégrité sociale, ont été très relâchés aux tropiques ; et, à l'exception de Saint-Domingue, la règle morale n'était pas plus élevée à la Martinique que dans les autres colonies françaises. Le décorum extérieur était parfois maintenu, mais il n'y avait aucune véritable retenue dans la vie privée ; il n'était pas surprenant qu'un homme riche eût plusieurs familles *naturelles* ; et presque chaque homme aisé avait des enfants de couleur. Le caractère superficiel des préjugés de race se manifestait partout dans des unions qui, bien qu'on n'y fit jamais allusion dans les conversations polies, n'étaient pas moins universellement connues. Et la *fascination irrésistible* des métisses démentait ouvertement la prétendue haine. La Nature, sous l'aspect de la belle *affranchie*, s'était moquée des codes de l'esclavage. Dans la *fille de couleur*, elle riait encore des préjugés de race, et ridiculisait la fable de la dégradation physique. Aujourd'hui, la situation n'a pas beaucoup changé ; avec, de tels exemples de la part de la race cultivée, que pouvait-on attendre de l'autre ? Les mariages sont rares entre blancs et *filles-de-couleur* ; la statistique officielle a fixé les naissances illégitimes à soixante pour cent ; mais je crois que la vérité s'approche plus de soixante quinze à quatre-vingts pour cent. Dans les journaux locaux, il est fort courant de voir des annonces comme celle-ci : *Enfants légitimes*, 1 ; *enfants naturels*, 25.

En parlant de la *fille-de-couleur*, il est également nécessaire de parler de l'extraordinaire stratification sociale de la communauté à laquelle elle appartient. La statistique officielle, qui attribue à 20.000 le chiffre des gens de couleur pour la population totale de 173.000 à 174.000 (le nombre de blancs de pure race est tombé à 5.000 !), n'indique pas du tout la vraie population de sang mêlé. Il n'existe qu'un très petit élément de sang africain pur ; cependant quand un créole blanc parle des *gens-de-couleur*, il veut certainement désigner les mulâtres. Les classifications de races sont dues à des sentiments d'origine politique ; et l'appellation « nègre » s'applique à plusieurs différentes teintes de couleur. Il y a cependant un peu de vérité naturelle au fond de cette classification. Là où le sang africain domine, les sympathies seront probablement africaines ; et le tournant n'est atteint que dans le vrai mulâtre, chez qui, en admettant que les proportions de sang mêlé sont à peu près égales, le blanc aurait l'influence prédominante dans des situations plus naturelles que celles de la politique existante. A la Martinique, en parlant des *filles-de-couleur*, on fait toujours allusion à des femmes chez qui l'élément blanc

domine. Un créole blanc, en général, ne daigne distinguer que celles qui sont presque blanches, - et le plus souvent il désigne toute la classe sous le nom de mulâtresses. Les femmes que la fortune et l'éducation ont placées dans une situation parallèle à celle des filles de créoles blancs, passent parfois pour blanches, ou au pis-aller c'est à voix basse qu'on parle d'elles comme étant *de couleur*. (Inutile de dire que ces dernières n'ont rien à voir avec les considérations présentes, on ne peut rien dire d'elles, si ce n'est qu'on peut les classer parmi les femmes les plus séduisantes et les plus raffinées des tropiques.) Comme il y a une gradation presque infinie du vrai nègre jusqu'au sang mêlé, il est impossible d'établir de classification de couleur reconnaissable à l'oeil nu ; et quelles que soient les lignes de démarcation entre les classes, elles doivent être sociales plutôt qu'ethniques. Dans ce sens, nous pouvons donc accepter la définition créole de *fille-de-couleur*, comme signifiant moins la fille de race de couleur visible que la mulâtresse, destinée dès sa naissance à une carrière semblable à celle de la belle *affranchie* du vieux régime ; car les cruautés morales de l'esclavage ont survécu à l'émancipation.

Physiquement la *fille-de-couleur* typique peut être classée, comme n'ont pas hésité à le faire les écrivains créoles blancs, parmi a les plus belles femmes de la race humaine ¹⁶ ». Non seulement elle a hérité des plus belles qualités physiques de chacune de ses races originaires, mais aussi de ce je ne sais quoi qui n'appartenait à l'origine à aucune des deux races, et qui a été créé par des conditions climatiques et physiques spéciales : une grâce, une souplesse de forme, une finesse des extrémités qui fait que toutes les lignes décrites par le fléchissement des membres ou la courbe des doigts font partie de courbes nettes, une peau d'une douceur satinée et d'une teinte de fruit mûr, absolument particulières aux Antilles.

Au moral, il est, bien entendu, beaucoup plus difficile de la décrire. Et ce que l'on peut dire en toute sécurité s'applique plutôt à la *fille-de-couleur* de la première moitié du siècle qu'à celle d'à présent. La race est maintenant en pleine période de transition : l'éducation communale et les changements politiques sont en train de

¹⁶ « La race de sang mêlé, issue des blancs et des noirs, est éminemment civilisable. Comme types physiques, elle fournit dans beaucoup d'individus, dans ses femmes en général, les plus beaux spécimens de la race humaine. » *Le Préjugé de Race aux Antilles Françaises*, par G. Souquet-Basiège, Saint-Pierre, Martinique, 1883, p. 661-662.

modifier le type ; il est impossible d'en deviner les conséquences ultérieures, car il est impossible de prédire sûrement quelles influences nouvelles viendront encore affecter son développement social. Avant l'ère actuelle de décadence coloniale, le caractère de la *fille-de-couleur* ne ressemblait pas à ce qu'il est aujourd'hui. Même illettrée, elle possédait pourtant un charme puéril qui avait le don de provoquer la sympathie, même chez les natures les plus rudes. On ne pouvait que se sentir attiré par cet être naïf, docile comme un enfant, si facilement heureuse ou peinée, et qui était apparemment aussi inconsciente dans sa bonté que dans ses défauts, désireuse seulement de donner sa jeunesse, sa beauté, ses caresses à quelqu'un en échange de la promesse qu'on l'aimerait, et qu'on prendrait soin d'une vieille mère ou d'un petit frère. Sa faculté étonnante d'être ravie de rien, ses jolies vanités et gentilles folies, ses soudaines sautes d'humeur du sourire aux larmes, pareilles aux brusques averses et aux coups de soleil de son climat passionné, tout cela touchait, attirait, gagnait et tyrannisait. Pourtant les joies et les peines si facilement créées n'indiquaient pas chez elle de très profonde réserves de sentiment ; c'était plutôt une sensibilité superficielle, comme le *zhèbe-m'amisé* ou *zhèbe-manmzelle*, dont les feuilles se replient au contact d'un cheveu. Cependant de semblables manifestations humaines attirent plutôt par rapport à leur visibilité, à mesure que le courant de l'âme, étant moins profond, coule plus distinctement. Pourtant nulle observation superficielle n'eût aidé l'étranger, charmé et surpris, à découvrir tout le caractère de la *fille-de-couleur*. Sans doute, le créole la comprenait-il mieux, et il la traitait probablement avec plus de vraie bonté. En fait, des siècles de privations de droits et d'espoirs naturels avaient donné à sa race, nourrie de passions non réprimées et d'une sujétion illimitée, un scepticisme inné quant à la durée de l'amour, ainsi qu'une merveilleuse faculté d'accepter la destinée d'être abandonnée, comme on accepte ce qui est naturel et inévitable. Et le désir de plaire qui, chez la *fille-de-couleur*, semblait dominer tous les autres mobiles, sauf l'affection maternelle, n'apparaissait absolument naturel qu'à ceux qui n'ont jamais réfléchi que ce sentiment lui-même avait été artificiellement développé par l'esclavage.

La *fille-de-couleur* était si peu exigeante, elle acceptait un cadeau avec un plaisir si puéril, elle se soumettait si docilement à la volonté de l'homme qui promettait de l'aimer ! Elle lui donnait des enfants, de si beaux enfants ! qu'il reconnaissait rarement, et qu'elle ne lui demandait jamais de légitimer. Et elle ne sollicitait pas d'affection perpétuelle, car elle considérait leurs relations comme étant

nécessairement temporaires et devant être brisées plus ou moins tôt par le mariage du père de ses enfants. Bien qu'elle fût parfois déçue en tout, maltraitée et abandonnée sans ressources, elle ne paraissait pas cependant perdre sa foi dans la nature humaine ; elle était née optimiste et croyait que tous les hommes étaient bons. Elle se résignait à changer un foyer pour un autre, qu'elle servirait mieux que n'importe quelle esclave... « *Née de l'amour*, dit un écrivain créole, *la fille-de-couleur vit d'amour, de rires et d'oublis...* ¹⁷ »

Puis vint le krach colonial !... On ne peut pas en contempler les résultats sans être ému. On contemple encore partout la beauté fantastique, l'immense mélancolie de la ruine tropicale. Des terrasses magnifiques, autrefois dorées par la canne à sucre, sont maintenant abandonnées aux herbes et aux serpents ; des demeures de planteurs sont désertes, et les arbres ont pris racine dans les appartements et poussent à travers les toits ; les allées sont envahies par l'herbe, ravinées par les pluies ; les arbres fruitiers sont étranglés par les lianes ; çà et là on voit le tronc de quelque magnifique palmier brutalement décapité, nu comme un mât ; de maigres et frêles bosquets de bananiers et de bambous remplacent lentement les géants séculaires des forêts, abattus pour être convertis en charbon de bois. Cependant il reste encore assez de beauté pour faire comprendre ce que dut être le paradis sensuel d'autrefois !

Et la fille-de-couleur a également changé. Elle est beaucoup moins humble et moins soumise, et un peu plus exigeante. Le raffinement physique et la délicatesse presque excessive que lui avaient léguées les affranchies du vieux régime, disparaissent peu à peu ; pareille à une plante de serre privée de son abri, elle retourne à une condition plus primitive ; elle se durcit et perd peut-être un peu de sa beauté en même temps que son impuissance. Elle se rend vaguement compte du péril de

¹⁷ En français dans le texte. Turiault : *Elude sur le langage créole de la Martinique*, Brest 1874. Page 136, il cite les vers suivants à propos de la fille-de-couleur :

L'Amour prit soin de la former
Tendre, naïve et caressante,
Faite pour plaire, encor plus pour aimer,
Portant tous les traits précieux
Du caractère d'une amante.
Le plaisir sur la bouche et l'amour dans les yeux.

sa race : le créole blanc, son amant et son protecteur, émigre et la domination des noirs devient de plus en plus probable. Puis, avec l'augmentation continue de la difficulté de vivre et la pression toujours plus grande de la population, des cruautés et des haines sociales, inconnues de ses ancêtres, se sont développées. Elle est encore aimée, mais elle affirme n'aimer que rarement un blanc, quels que soient les sacrifices qu'il fasse pour elle, et elle ne jouit plus de cette réputation de fidélité accordée autrefois à sa classe. Sans doute au fait, la fille-de-couleur n'a-t-elle jamais été capable de cette qualité d'affection imaginée ou exigée comme un droit. Son côté moral est encore à demi sauvage ; ses sentiments sont encore ceux d'un enfant. Si elle n'aime pas le blanc suivant le désir déraisonnable de celui-ci, il est, du moins certain qu'elle l'aime autant qu'il le mérite. La démoralisation qui lui est attribuée est plutôt fictive que vraie ; d'un être artificiel, elle se transforme en un être très naturel, et révèle de plus en plus dans ses souffrances le véritable caractère de la luxurieuse condition sociale qui l'a créée. En règle générale, même en doutant de sa fidélité, le créole reconnaît volontiers son bon coeur et admet qu'elle est capable d'une extrême générosité et d'un grand dévouement pour les étrangers et les enfants auxquels elle a l'occasion de s'attacher. Et même sa bonté naturelle contraste d'une façon si saisissante avec le caractère plus dur et plus subtil de l'homme de couleur, que l'on est presque tenté de douter qu'ils appartiennent à la même race. Un créole dit un jour en ma présence : « Les gens de couleur ressemblent absolument aux tourlourous ¹⁸. Il faut choisir les femelles et laisser les mâles ». Quoique les paroles eussent sans doute un double sens, elles n'étaient pas prononcées à la légère. Il faisait allusion à un fait curieux et incontestable ; le caractère de la *femme-de-couleur* est souvent infiniment supérieur à celui de l'homme de couleur. Et pour comprendre ceci, il faut se rappeler des différences existant dans l'histoire coloniale des deux sexes. Une citation du Général de Romanet ¹⁹, qui visita la Martinique à la fin du siècle dernier, fournit la clef de ce mystère. En parlant de l'impôt sur l'affranchissement, il dit :

¹⁸ Sorte de crabe de terre : la femelle, préparée d'une certaine façon, forme un mets délicieux.

¹⁹ *Voyage à la Martinique*, par J. R., général de Brigade, Paris, An XII, 1804, p. 106.

« Le gouverneur nommé par le souverain délivre les certificats de liberté, sur paiement fait par le maître d'une somme qui équivaut habituellement à la valeur du sujet. L'intérêt public justifie souvent le gouverneur à fixer le prix de l'esclave par rapport au désir ou à l'intérêt que manifeste le maître. Il est facile à comprendre que l'impôt sur la liberté des femmes doit être plus élevé que l'impôt sur la liberté des hommes, ceux-ci n'ayant d'autres avantages que leur utilité. Les femmes savent plaire ; elles possèdent les droits et les privilèges que le monde entier attribue à leur sexe ; elles savent agir de façon que même les chaînes de l'esclavage leur servent d'ornements. On les voit chargeant leurs orgueilleux tyrans des chaînes qu'elles portaient jadis, et les forcer à embrasser les cicatrices qu'ils leur ont infligées. Le maître devient l'esclave, et n'achète la liberté d'une esclave que pour perdre la sienne ».

Bien avant le temps du Général de Romanet, l'esclave de couleur pouvait gagner la liberté comme récompense de sa bravoure s'il combattait contre l'invasion ; ou bien il pouvait l'acheter grâce à une économie extraordinaire en travaillant comme ouvrier pour son propre compte à ses heures de repos. Mais dans les deux cas, son succès dépendait de qualités qui étaient le contraire d'aimables. L'esclave femme, elle, gagna la manumission, surtout par son don de provoquer l'amour. Dans la survivance et la perpétuation du plus parfait des deux sexes, ces caractéristiques si absolument différentes se définiraient de plus en plus au cours de générations successives.

Je trouve dans le « *Bulletin des Actes administratifs de la Martinique* » pour 1831 (N° 41), une liste d'esclaves auxquels on a accordé la liberté *pour services rendus à leurs maîtres*. Des soixante-neuf affranchissements rapportés ici, il n'y a que deux noms d'hommes, l'un un vieillard de soixante ans, - l'autre nommé Laurencin, qui dénonça une conspiration. Tous les autres noms sont ceux de jeunes filles, de jeunes mères ou d'enfants ; on y trouve de ces jolis noms singuliers si en vogue parmi la population créole, - Acélie, Avrilette, Mélie, Robertine, Céliane, Francillette, Adée, Catharinette, Sidollie, Céline, Coraline ; et, à peu d'exceptions près, leurs âges varient de seize à vingt et un ans. Cependant ces libertés furent accordées alors que Louis-Philippe avait aboli l'impôt sur l'affranchissement !... Le même bulletin contient une liste de libertés accordées à des hommes de couleur, mais seulement *pour services accomplis dans la milice*.

La plupart des écrivains français des Antilles dont j'ai pu consulter les œuvres parlent sévèrement des hommes de couleur en tant que classe ; parfois même l'écrivain semble être animé d'une haine très violente. Dès le XVIII^e siècle, Labat, qui, malgré toutes ses singularités personnelles, jugeait très justement les hommes, déclarait :

« Les mulâtres sont, en général, bien faits, de bonne taille, vigoureux, forts, industriels, adroits et hardis au delà de toute conception. Ils sont très vifs, mais adonnés à leurs plaisirs ; faux, orgueilleux, *cachés*, méchants, et capables des plus grands crimes. » Un historien de Saint-Domingue, qui a encore plus de préjugés que le Père Labat, les décrit « comme, étant physiquement supérieurs, quoique moralement inférieurs aux blancs » ; et il écrivait cela à une époque où la race noire venait de donner au monde les deux meilleurs épéistes qu'on eût encore vus : Saint-Georges et Jean-Louis !

L'historien Borde, commentant le jugement du Père Labat, fait l'observation suivante :

« La méchanceté, dont parle le Père Labat, ne se rapporte sans doute qu'à leur passion politique. Car les *femmes-de-couleur* sont, à coup sûr, les meilleures et les plus dociles personnes qu'il y ait au monde » (*Histoire de l'Ile de la Trinidad*, par M. Pierre-Gustave-Louis Borde, vol. I., page 222.) Le même auteur, parlant de leur bon cœur, de leur générosité envers les étrangers et les malades, déclare qu'elles « sont nées Soeurs de Charité ». Et il n'est pas le seul qui ait exprimé autant d'admiration pour leurs qualités morales. Ce que j'ai vu moi-même, pendant l'épidémie de 1887-88 à la Martinique, m'a convaincu que ces éloges adressés aux *femmes-de-couleur* ne sont pas exagérés. D'autre part, l'opinion créole sur les hommes-de-couleur est encore moins favorable que celle exprimée par le Père Labat. Les événements et passions politiques font qu'il est peut-être difficile d'estimer justement leurs qualités. L'histoire des hommes-de-couleur est la même dans toutes les colonies françaises. Soupçonnés par les blancs qui redoutaient leurs aspirations d'égalité sociale, soupçonnés par les noirs (qui les haïssent encore en secret, quoique gouvernés par eux), les mulâtres sont devenus un clan antipathique aux deux races et redouté de toutes deux. A la Martinique, on a essayé avec quelque succès de les dompter en accordant la liberté à tous ceux qui consentaient à servir dans la milice pendant une certaine période. Jamais on ne put les

obliger à travailler avec les nègres, et déjà un siècle avant l'émancipation, ils formaient la classe d'ouvriers habiles et de mécaniciens.

Aujourd'hui on ne peut plus dire que la *fille-de-couleur* vit « d'amour, de rires et d'oublis ». Elle a d'autres buts dans l'existence, l'amélioration de sa condition, et l'éducation supérieure de ses enfants, qu'elle espère bien libérer de la malédiction du préjugé. Elle s'accroche toujours au blanc, parce que par lui elle espère bonifier sa situation. Dans d'autres conditions, elle pourrait même espérer amener une sorte de réconciliation entre les deux races. Mais au cours des dernières quarante années, le gouffre s'est tellement élargi qu'aucun rapprochement ne semble possible pour le moment. Et il est même peut-être trop tard pour rendre à la colonie sa prospérité perdue, grâce à des réformes législatives ou commerciales. La croyance créole se résume dans l'exclamation que l'on entend répétée chaque jour : « *C'est un pays perdu !* »

Chaque année, le nombre des ruines augmente, et les blancs émigrent davantage. Et à chaque faillite nouvelle et à chaque départ, une *fille-de-couleur* se trouve abandonnée, seule et sans ressources, contrainte à refaire sa vie. Plus d'une a connu ainsi plusieurs fois la richesse et la misère consécutivement. Un jour, sa propriété est saisie pour dette ; le lendemain, elle a peut-être trouvé quelqu'un qui consent à lui donner de nouveau un domicile... Quoi qu'il arrive, elle ne meurt pas de chagrin, cette fille du soleil ; elle exhale sa peine dans une chanson, comme un oiseau. Voici une de ses petites improvisations, très populaire à la Martinique et à la Guadeloupe et qui fut composée dans cette dernière colonie :

« Adieu Madras !
 Adieu Foulard !
 Adieu dézinde !
 Adieu collier-choux !
 Bâtiment-là
 Qui sou labouè-là,
 Li ka mennein
 Doudoux-à-moin allé.

- « Bien le-bonjou',

Missié le Consignataire.
Moin ka vini
Fai yon ti pétition ;
Doudoux-à-moin
Y ka pati,
T'en prie, hélas ! –
Rétàdé li ».

Il lui répond avec bonté en français, car les *békés* sont toujours bons pour ces aimables enfants.

- « Ma chère enfant
Il est trop tard,
Les connaissances
Sont déjà signés,
Le bâtiment
Est déjà sur la bouée ;
Dans une heure d'ici,
Ils vont appareiller. »

- « Foulard rivé,
Moin té toujou tini ;
Madras rivé,
Moin té toujou tini ;
Dézindes rivé,
Moin té toujou tini,
- Capitaine sougonde
C'est yen bon gâçonl

« Toutt mouné tini
Yon mouné yo aimé ;
Toutt mouné tini
Yon mouné yo chéri ;

Toutt moune tini
Yon doudoux à yo.
Jusse moin tou sèle
Pa tini ça, -moin ! «

... La veille de la Fête-Dieu dans tous ces pays catholiques, les rues des villes sont pavoisées de bannières et décorées de festons et de branches de palmier. Et le long de la route que suivra la procession, de grands autels sont érigés à certains points et servent de reposoirs au Saint-Esprit. En patois créole, ils s'appellent « *reposouè Bon Dié* ». Chaque homme riche contribue à leur décoration en prêtant de belles faïences, des vases délicats en cristal, des bronzes, des peintures, des curiosités de toutes les parties du monde.

La procession finie, l'autel est dégarni et les objets rendus à leurs propriétaires : toute la splendeur disparaît... Et le spectacle de cette magnificence éphémère, qui se répète chaque année, a suggéré à ce peuple friand de proverbes, une comparaison pour la fortune instable de la *fille-de-couleur* - *Fortune milatresse*, *c'est reposoué Bon Dié*. (La fortune de la mulâtresse est comme le reposoir du Bon Dieu.)

Contes des Tropiques (1926)

Chapitre IV

« BÊTE-NI-PIÉ »

I

[Retour à la table des matières](#)

Saint-Pierre est, sous un rapport, plus favorisée que beaucoup d'autres villes tropicales ; les moustiques y sont très rares, bien qu'il soient innombrables dans les autres parties de la Martinique, même dans les villages montagnards les plus haut perchés. Le torrent d'eau claire qui coule continuellement à travers toutes ses rues l'a à peu près délivrée de ce fléau, et personne ne dort sous un moustiquaire.

Cependant Saint-Pierre n'est pas exempte d'autres plaies de la vie tropicale. Vous ne sauriez examiner avec trop de soin votre lit avant de vous y étendre, ni vos vêtements avant de les revêtir. Plusieurs insectes désagréables peuvent s'y cacher ; entre autres, une araignée grosse comme un crabe immense, ou un scorpion, ou un *mabouya* ou un *mille-pattes*, ou certaines fourmis énormes dont la morsure cuit comme une piqûre de fer rouge. Nulle personne ayant vécu à Saint-Pierre n'oublie facilement ces fourmis. Il en existe trois ou quatre espèces différentes dans chaque maison : la fourmi fou, petite, tachetée de jaune et dont les mouvements sont si rapides qu'on ne peut les suivre ; la grande fourmi noire, qui se laisse tuer plutôt que de lâcher sa proie ; la venimeuse fourmi rouge qu'on distingue difficilement, tant elle est petite ; et la minuscule fourmi noire qui ne mord jamais. Elles sont partout présentes et semblent vivre ensemble en parfaite har-

monie. Elles empestent les cuisines, les armoires et les coffres-forts, mais elles font aussi fonction de boueux. C'est merveilleux de les voir emporter un mille-pattes ou une punaise morts, les poussant toutes ensemble comme des manoeuvres entraînés, et guidant le cadavre autour des obstacles ou par-dessus avec la plus extraordinaire adresse.

À une certaine époque, en 1751, les fourmis ont failli détruire la colonie. Les historiens disent que les plantations dévastées par les insectes semblaient avoir été décimées par le feu. Dans certains endroits, on trouva sous terre des couches d'œufs profondes de deux pouces, et qui s'étendaient sur plusieurs hectares. Des enfants, laissés sans surveillance dans leur berceau pour quelques heures, furent dévorés tout vifs ! À cette même époque, d'immenses boules de fourmis vivantes furent rejetées par la mer sur divers points de la côte, phénomène qui s'est répété de mémoire d'homme dans les paroisses du nord-est. Le Gouvernement offrit en vain des récompenses pour les meilleures méthodes de détruire ces insectes, mais un jour le fléau disparut brusquement comme il était venu.

Il est impossible d'empêcher ces insectes d'entrer dans une maison ; il faut se résigner à la certitude de les rencontrer de temps à autre. Les grandes araignées, à l'exception des poilues, ne sauraient inspirer ni effroi ni dégoût ; elles sont même tolérées dans certaines maisons, où elles vivent en paix, parce qu'on croit qu'elles apportent le bonheur, et aussi parce qu'elles détruisent des quantités de ces énormes punaises qui corrompent tout ce qu'elles ne peuvent manger. Le scorpion est moins commun, mais il a la détestable habitude de se cacher, sous les lits, et sa morsure produit une fièvre brûlante. On craint aussi le *mabouya* avec beaucoup moins de raison ; c'est un petit lézard couleur de cendre, d'environ dix pouces de long ; il hante exclusivement l'intérieur des maisons, tandis que le lézard vert brillant habite les toits. Comme les autres reptiles de la même espèce, le *mabouya* peut courir sur des surfaces polies ou s'y cramponner, et il existe une croyance populaire qui affirme que, si on l'effraie le *mabouya* vous saute au visage et s'y accroche si fortement qu'on ne peut l'en déloger, sauf en le tailladant en morceaux. En plus, ses pattes possèdent, dit-on, la propriété de laisser certaines marques ineffaçables sur la peau de la personne à laquelle il s'est attaqué : « *ça ka ba ou lota* », disent les gens de couleur. Et cependant il n'y a pas d'animal plus timide ni plus inoffensif que le *mabouya*.

Mais l'envahisseur de la paix domestique le plus redouté et le plus insolent, c'est le scolopendre. Le système d'irrigation de Saint-Pierre a peut-être banni le moustique, mais par contre il a introduit le scolopendre dans presque toutes les maisons. Saint-Pierre subit le fléau des scolopendres. Tous les égouts couverts, les ruisseaux, les crevasses, les vasques, les fontaines et les piscines, l'espace compris entre le plancher et le sol, abritent des myriapodes. Et la *bête-à-mille-pattes* est la terreur de la population des va-nu-pieds : pas un jour ne se passe sans qu'un enfant, une bonne ou un ouvrier ne soient mordus par cet insecte.

La vue d'un scolopendre de grandes dimensions suffit pour ébranler les nerfs les plus solides. Il atteint en général douze centimètres de longueur ; mais dans les rhumeries et les raffineries de sucre, on en voit souvent qui dépassent beaucoup ces dimensions. La couleur du scolopendre varie du jaune au noir suivant son âge ; les jeunes ont souvent plusieurs couleurs différentes ; les vieux sont uniformément d'un noir de jais et ont une carapace d'une dureté surprenante, très difficile à briser. Si vous lui marchez accidentellement ou non sur la queue, la bête venimeuse se retournera immédiatement et vous mordra le pied, quelle que soit l'épaisseur du cuir de votre chaussure.

En général, le scolopendre se dissimule dans les cours, les fondations et les égouts ; mais pendant la saison des grandes pluies, il n'hésite pas à monter et à s'installer dans les salons et dans les chambres à coucher. Il a une manie agaçante de se pelotonner dans les « moresques » et les « chinoises », ces vêtements amples et légers que l'on revêt pendant la sieste ou avant de se retirer pour la nuit. Il aime aussi à se cacher dans le parapluie, article indispensable aux tropiques, et qu'il ne faut jamais ouvrir négligemment ! Il lui viendra peut-être dans l'idée de s'endormir dans un chapeau suspendu au mur (j'ai entendu parler d'un trigonocéphale qui fit cela dans une maison de campagne). Il a aussi la singulière habitude de grimper sur les longues robes à traîne, - douillettes, - des femmes martiniquaises, et de courir très vite et très légèrement jusqu'au cou de sa victime, où le chatouillement de ses pattes le trahit. Et quelquefois il se faufile dans votre lit et vous y mordra, parce que vous n'aurez pas le courage de rester parfaitement tranquille pendant qu'il vous chatouille... Avant de s'habiller, il faut se rappeler qu'il ne suffit pas de secouer un vêtement pour le déloger, il faut en examiner toutes les parties très attentivement, en particulier les manches des manteaux et les jambes des pantalons.

La vitalité de cette créature est prodigieuse. J'en ai gardé un treize semaines enfermé dans une bouteille, sans nourriture et sans eau ; et au bout de ce temps, il était aussi vif et dangereux qu'auparavant. Je le nourris. ensuite d'insectes vivants, punaises, vers de terre, plusieurs *lepismae*, et même un des effrayants mille-pattes qui ressemblent beaucoup aux scolopendres, mais qui sont plus minces et qui ont des pattes plus nombreuses : tout parut être également du goût de mon prisonnier. J'ai entendu parler d'un scolopendre qui avait presque un pied de long, et qui demeura dans un parasol de soie pendant quatre mois ; au bout de ce temps, il surgit tout à coup un jour, aussi agressif que jamais, pour mordre la main qui l'avait involontairement délivré...

Dans la ville, le myriapode n'a à se préoccuper que d'un ennemi naturel : la poule. La poule l'attaque avec joie, et l'avale souvent, la tête la première, sans même se soucier de le tuer ! Le chat le chasse également, mais en ayant soin de ne jamais en approcher sa tête : il le fait tourner rapidement par terre, de façon à l'étourdir, puis quand il juge l'instant propice, il le frappe à mort avec ses griffes. Mais si vous tenez à votre chat, vous ne lui permettrez de courir aucun risque, car la morsure du scolopendre pourrait être mortelle pour votre ami à quatre pattes. Ses mouvements rapides exigent du chat une grande dextérité pour se défendre... J'ai entendu parler de certains hommes qui avaient réussi à saisir un fer-de-lance par la queue, à le faire tourner à toute allure et en frapper la terre comme avec un fouet, sur quoi la tête redoutable se détachait, mais je n'ai jamais entendu parler à la Martinique de personne ayant osé manier un myriapode vivant.

Certaines superstitions se rapportant à cette créature ont pour résultat d'en diminuer le nombre. Si vous tuez un myriapode, c'est signe que vous recevrez bientôt de l'argent. Et si vous rêvez que vous en tuez un, c'est également bon signe. Ainsi tout le monde est ravi quand l'occasion se présente de tuer un myriapode en se servant généralement d'une lourde pierre ou d'un outil de fer pour accomplir ce haut fait, car un bâton n'est pas une arme suffisante. Il règne toujours une certaine excitation lorsqu'une *bête-ni-pié*, comme on appelle le scolopendre en patois, s'expose à la mort. Ceux qui le tuent récitent une sorte de litanie à chaque coup qu'ils lui portent, comme s'ils s'adressaient à un ennemi humain :

« *Quitté moin tchoué ou, maudi ! quitté moin tchoué ou, scélérat ! - quitté moin tchoué ou, Satan ! Quitté moin tchoué ou, abonocio ! etc.* » (Laisse-moi te

tuer, maudit ! Laisse-moi te tuer, scélérat Laisse-moi te tuer, Satan ! Laisse-moi te tuer, abomination !)

Le terme patois pour désigner le scolopendre n'est pas la simple corruption du français « bête-à-mille-pattes ». Parmi une population d'esclaves qui ne savaient ni lire ni écrire, il n'existait que les conceptions les plus vagues des valeurs numériques. Et le terme français : « bête-à-mille-pattes », ne s'adressait pas à l'imagination nègre. Les esclaves inventèrent eux-mêmes un nom tout aussi frappant, *bête-anni-pié*, - la bête qui est tout pieds, car *anni* en créole signifie *seulement*, mais dans le sens de *tout*. L'usage abrégé le terme qui devint « *bête-ni-pié* ». Cette appellation est amphibologique, car dans le patois créole il y a deux mots « *ni* », *l'un* signifiant avoir et l'autre *nu*. Ainsi le terme créole pour scolopendre pourrait être traduit de trois façons différentes ; la bête-qui-est-tout-pieds, - ou la « bête-aux-pieds-nus » - ou, avec une affirmation finement ironique, - « la bête-qui-a-des-pieds ».

II

Quel est le secret de l'horreur qu'inspire le scolopendre ? Elle ne se rapporte que très indirectement au fait que cet insecte est venimeux ; sa morsure se borne à provoquer une inflammation momentanée, et une fièvre de courte durée ; elle est moins à craindre que la morsure d'autres insectes et reptiles des tropiques, dont l'aspect n'inspire jamais la même répulsion. Les formes des créatures venimeuses ne sont pas toujours des formes de laideur. Le serpent a de l'élégance, ainsi que des teintes métalliques très attrayantes ; la tarentule et le *matoutou-falaise* ont une beauté géométrique. Les lapidaires ont de tout temps dépensé une rare adresse à imiter la grâce du serpent en or et en gemmes. Une princesse ne dédaignerait pas de porter une araignée en diamants. Mais quel art saurait utiliser avec succès. la forme d'un scolopendre ? C'est une forme absolument répugnante. Un squelette mal défini. Cela évoque l'idée d'une vieille épine dorsale de reptile, qui soudain animée, rampe sur ses fragments de côtes.

Aucune autre créature ne produit absolument le même sentiment que celui qu'inspire la vue d'un myriapode, - une répulsion intense et une crainte particulière.

re. Dès l'instant où vous l'apercevez, vous devinez qu'il est indispensable de le tuer. Vous ne sauriez trouver de paix tant que vous sentiriez chez vous l'existence d'une vie pareille ; l'intrusion d'un serpent vous ennuerait et vous dégoûterait moins. Il n'est guère facile d'expliquer la raison de cette répulsion. Sa forme y contribue certainement, car elle semble presque contraire aux lois de la nature. Mais la forme seule n'est pas uniquement responsable de l'impression que l'on ressent en voyant la « bête » se mouvoir. La vraie horreur du scolopendre est sans doute due à sa monstruosité de mouvement multiple et complexe comme celui d'une chaîne de vies se poursuivant, qui vous fait reculer brusquement comme devant un grouillement soudain de pourriture. C'est déconcertant ; une série de contractions, d'allongements et d'ondulations si rapides qu'on les distingue à peine. C'est alarmant aussi, parce que cela semble toujours sur le point de disparaître, et parce que vous savez que, si vous le perdiez de vue, ne fût-ce qu'un instant, vous risqueriez de le retrouver entre votre peau et vos habits. Mais ce n'est pas tout : le sentiment que produit le scolopendre est encore plus complexe, aussi complexe en fait que l'organisation visible de cette créature. Car durant la poursuite, qu'il se retire ou qu'il attaque, qu'il s'enfuit ou qu'il se cache, il déploie plus que de l'instinct, du calcul et de la ruse, il révèle une espèce d'intelligence malveillante. Il sait tromper, terrifier et feindre avec une adresse surprenante : c'est un prestidigitateur abominable !

III

Je vais quitter ma chambre après avoir déjeuné, lorsque la petite Victoire, qui m'apporte mes repas sur un plateau de bois, pousse un cri aigu :

- *Gadè, Missié, ni bête-ni-pié assous dos ou !...*

J'ai une bête à mille pattes sur le dos !

J'arrache mon habit et le jette à terre ; la petite bonne, qui a une horreur nerveuse des scolopendres, grimpe sur une chaise. Cependant je ne vois rien sur mon habit ; je le soulève par le col et le retourne avec précaution ; toujours rien. Tout à coup, l'enfant pousse un cri et j'aperçois la tête de l'insecte tout près de ma main ; l'exécrable créature se cachait dans un pli perpendiculaire du veston, que je laisse

tomber juste à temps pour ne pas être mordu. Immédiatement le scolopendre se fait invisible. Alors je soulève l'habit par un pan et le retourne très vite, mais l'insecte glisse aussi rapidement dans la direction opposée et disparaît de nouveau. Je viens de bien le voir pour la première fois ; il a près d'un pied de long ; il se détache en une teinte vert-jaunâtre contre le drap noir, avec des pattes roses et une tête violette ; il est évidemment très jeune ! Je retourne l'habit une seconde fois ; la même manoeuvre écoeurante se répète. Des ondulations de couleur livide se répandent sur lui comme il s'allonge et se replie. Lorsqu'il court, sa forme n'apparaît qu'à moitié ; c'est seulement lorsqu'il s'arrête pour contourner l'habit que l'on discerne vraiment la panique de ses pattes. Quand il est tout à fait exposé, elles se meuvent avec une rapidité invisible, comme une vibration ; on ne voit qu'une espèce de vapeur rosâtre qui se dégage autour de lui, et dont on n'oserait pas plus approcher un doigt que du halo vaporeux qui encercle une scie circulaire en mouvement. Deux fois encore je retourne mon habit avec le même résultat ; je remarque que le scolopendre court toujours vers ma main jusqu'à ce que je la retire : il feint !

Avec un bâton, je soulève l'une après l'autre toutes les parties de l'habit ; tout à coup, je l'aperçois enroulé sous une manche ; il a l'air tout petit ! Comment a-t-il pu me paraître si grand il y a seulement un moment ? Mais avant que je puisse le frapper, il m'a dépassé en un scintillement et a disparu. Alors je découvre qu'il a la propriété de se magnifier, de dilater à volonté la répulsion de sa forme ; et il s'amplifie invariablement pour faire face à l'attaque.

C'est très difficile de le déloger ; il déploie une activité et une ruse étonnantes pour trouver des plis où se cacher. Au risque d'abîmer le contenu des poches, je donne de violents coups de pied à l'habit que je soulève ensuite, croyant le trouver mort. Mais il surgit tout à coup je ne sais d'où, plus grand et plus méchant que jamais, et retombant à terre il se précipite vers mes pieds : c'est une sortie ! Je le frappe sans succès avec le bâton ; il se retire dans un angle de la chambre entre les lambris et le plancher, qu'il parcourt à toute vitesse, et gagne l'encadrement de la porte ; puis il se glisse derrière une charnière, et commence à traverser le mur de l'escalier. Là une domestique le frappe à mort.

- Il faut toujours viser la tête, me dit-elle. Ne marchez jamais sur la queue. Celui-ci est tout petit, mais les grands vous effraient si vous ne savez pas les tuer.

Je ramasse la carcasse avec une paire de ciseaux. Maintenant qu'il est tout contracté, il ne paraît plus formidable du tout : il a à peine dix centimètres de long, il est mince comme du carton et encore moins lourd. Il n'a aucune substantialité, aucun poids : il n'est qu'une apparence, un masque, une illusion... Mais me souvenant de quelque chose de spectral, de rusé, de prestigieux qui le magnifiait et l'animait il y a seulement un moment, je suis presque tenté de croire, comme certains sauvages, que quelques formes animales sont habitées par des démons.

IV

- Qu'y a-t-il qui vit encore et qui se cache dans les vieux égouts noirs de la Pensée, bigoterie, préjugé, ou quoique ce soit du domaine moral, à quoi on puisse comparer un scolopendre ?

- Vraiment je ne sais, répondit l'ami à qui j'avais posé cette question. Mais vous n'avez qu'à vous adresser au monde végétal pour trouver son sosie ! Avez-vous jamais vu ceci, ajouta-t-il, en ouvrant un tiroir et en retirant un objet répugnant, qui, comme il le pressait dans sa main, ressemblait à un long bouquet épais de scolopendres desséchés.

- Touchez-les, dit-il en me tendant une masse de corps articulés et plats.. et de pattes hérissées.

- Pour rien au monde ! répondis-je avec un dégoût étonné.

Il rit et ouvrit sa main. Alors la masse se dilata. Regardez maintenant, s'écria-t-il.

Je vis que tous ces corps étaient unis aux extrémités et poussaient ensemble sur une épaisse tige annelée : c'était une plante !

- Mais voici le fruit, continua mon ami, en prenant du même tiroir une noix ovoïde merveilleusement bosselée, grande comme un oeuf de cane rougeâtre et vernie par la nature d'une façon si exquise qu'on l'eût prise pour une sculpture en bois de rose, toute fraîche des mains de l'ébéniste. À sa place, parmi les feuilles et les branches, on eût dit un objet délicieux devenu la proie d'une multitude de scolopendres. À l'intérieur, il y avait un noyau dur et lourd comme du bois de fer,

mais on me dit qu'avec le temps ce noyau s'effrite en poussière, bien que la belle noix demeure toujours intacte.

Les nègres l'appellent le *coco-macaque*.

Contes des Tropiques (1926)

Chapitre V

MA BONNE

I

[Retour à la table des matières](#)

Je ne puis pas apprendre l'heure à Cyrillia : j'ai essayé jusqu'à ce que notre patience à tous deux fût prête à se rompre. Cyrillia croit encore qu'un jour ou l'autre elle apprendra à dire l'heure, mais je suis bien certain du contraire.

- *Missié*, me dit-elle, « *lézhé pa aïen pou moin ; c'est minitt ka fouté moin yon travail !* » [Les heures ne sont rien pour moi, ce sont les minutes qui me fichent tout, le mal !]

Et cependant Cyrillia est aussi ponctuelle que le soleil ; elle m'apporte toujours mon café et une tranche de corossol à cinq heures précises du matin. Son réveil, c'est le *cabritt-bois*. Elle dit que le grand grillon se tait à quatre heures et demie ; et c'est la cessation de son chant qui la réveille.

- *Bonjou', Missié. Coument ou passé la nuit ?*

- Merci, ma fille. J'ai bien dormi.

- Il fait très beau temps. Si *Missié* veut aller à la plage, les peignoirs sont prêts.

- Bon Cyrillia... J'y vais.

Telle est régulièrement notre conversation chaque matin.

A Saint-Pierre, personne ne déjeune avant environ onze heures. Mais après un bain de mer matinal, on se sentirait un peu faible dans la matinée si l'on ne prenait pas une légère collation. Cyrillia me prépare toujours quelque chose à mon retour de la plage : un petit pot d'eau de coco toute fraîche, ou un *mabiyage*, ou une bavaroise, ou encore un *cocoyage*.

Je préfère le *cocoyage*. Cyrillia prend une noix de coco verte, elle en tranche un côté de façon à faire un trou béant, et elle verse ensuite l'eau opalescente dans un bol ; elle y ajoute alors un oeuf frais, un peu de genièvre, de la muscade râpée et beaucoup de sucre. Enfin elle bat ce mélange avec un *baton-lélé*. Le *baton-lélé* est un article de cuisine indispensable dans tout ménage créole ; c'est une branche très mince à plusieurs rameaux, qui pointent à angles droits comme les rais d'une roue. En faisant tourner rapidement ce bâton entre les doigts, on mélange le breuvage instantanément.

Le *mabiyage* est moins agréable, mais c'est un breuvage matinal très populaire parmi les classes pauvres ; cela se compose d'un peu de rhum blanc et d'une bouteille de bière de racines très amère, qu'on appelle *mabi*. Le goût du mabi ressemble à celui de mélasse et d'eau agrémentées parfois d'un peu de quinquina.

La *bavaroise* est un mélange de lait frais, de sucre et d'un peu de genièvre ou de rhum hollandais, que l'on bat avec le *baton-lélé* en une épaisse crème blanche. C'est, après le *cocoyage*, le meilleur des breuvages du matin ; cependant il faut très peu d'alcool dans de ces mélanges. Ce n'est qu'avant le repas de midi qu'on peut se risquer à prendre un apéritif sérieux - *yon-ti pônch*, du rhum et de l'eau sucrée de beaucoup de sucre, ou de sirop de sucre.

On emploie rarement le mot sucre à la Martinique, si l'on considère que le sucre est encore le produit principal de l'île. On y substitue en général le mot *doux*. Cependant doux a une signification plus étendue ; cela peut désigner du sirop et des bonbons quelconques ; dédoublé, sous la forme de *doudoux*, cela signifie le fruit du corossol aussi bien qu'un amoureux. *Ça qui le doudoux ?* est le cri du vendeur de corossol. Si dans une épicerie (*graisserie*) un nègre demande du *sique* au lieu de *doux*, c'est pour qu'on ne suppose pas qu'il désire du sirop. En règle générale, il n'emploiera le mot *sique* que lorsqu'il fait allusion à la qualité du sucre qu'il désire, ou du sucre en baril. Le *doux* entre de mille façons étonnantes dans la consommation domestique. Les nègres sucent le lait frais, le « por-

ter »anglais, la bière et le vin ordinaire. Ils font cuire divers légumes au sucre, comme par exemple les petits pois ; ils sont particulièrement friands d'eau sucrée et d'*eau-pain*, du pain et de l'eau bouillis, passés au tamis, mélangés à du sucre et aromatisés de cannelle. L'étranger s'accoutume, sans ressentir de mauvais effets, à toute cette sucrerie. Dans un climat septentrional, il en résulterait pour le moins une attaque bilieuse ; mais sous les tropiques, où le peuple préfère le poisson salé et les fruits à la viande, l'emploi exagéré du sucre ou du sirop semble être véritablement bienfaisant.

... Lorsque Cyrillia a préparé mon *cocoyage* et rincé les serviettes-éponges dans de l'eau fraîche, elle s'apprête à aller au marché, et elle s'enquiert de ce que j'aimerais pour mon déjeuner.

Et je lui réponds :

- N'importe quoi, pourvu que ce soit créole, Cyrillia. Je veux savoir ce que mangent les gens de ce pays.

Et elle fait toujours de son mieux pour me contenter sous ce rapport ; chaque jour elle m'initie à des plats inconnus, à des poissons ou à des fruits bizarres.

II

Cyrillia est parvenue à me donner une bonne idée de la diversité et du caractère du *mangé-Créole* ; et après une année entière d'observations, j'ose m'aventurer à le décrire. Par *mangé-Créole*, j'entends la nourriture du peuple même, - de la population nègre. Car la cuisine de la petite classe de blancs riches est surtout européenne, et dénuée de tout intérêt local. Pourtant je ferai remarquer que la façon de cuire est plutôt provençale que parisienne, et appartient plutôt au midi qu'au nord de la France.

La viande, qu'elle soit fraîche ou salée, entre pour peu dans la nourriture des classes pauvres. Cela est dû, en partie, au prix élevé de toute viande ; mais cela provient aussi de la préférence naturelle que les nègres manifestent pour les fruits et le poisson. Lorsqu'on achète de la viande fraîche, c'est, en général, pour faire une daube ou un ragoût ; sans doute la viande salée est-elle plus populaire ; et les

légumes propres à l'île, et la farine de manioc sont préférés au pain. Il n'y a guère que deux potages populaires qui soient particuliers à la cuisine créole ; ce sont le *calalou*, un potage de *gombo* à peu près semblable à celui de la Louisiane : et la *soupe-d'habitant* ou soupe paysanne. Cette dernière se compose de yams, de carottes, de bananes, de navets, de *choux-caraïbes*, de citrouille, de porc salé et de piments, tout cela cuit ensemble ; les vendredis, on omet la viande salée.

La nourriture préférée, la vraie « viande » du peuple, c'est la morue salée. La façon la plus appréciée et la plus ordinaire de la préparer s'appelle *féroce*. Et ce n'est pas du tout désagréable au goût. La morue est tout bonnement frite, et servie avec de l'huile, du vinaigre et du piment ; la farine de manioc et des *avocados* sont considérés les compléments indispensables de ce plat. Et comme la farine de manioc fait partie de tout repas créole, il ne serait pas inutile d'en dire un mot ici.

Chaque personne qui en connaît le nom sait, sans doute, que la racine du manioc est un poison, et que les éléments toxiques doivent en être retirés par la pression et la dessiccation avant qu'on puisse la moudre en farine. La farine de manioc de bonne qualité ressemble à la farine d'avoine très grossière ; elle est sans doute aussi nourrissante. Même lorsqu'elle devient aussi coûteuse que le pain, on la préfère encore, car elle sert de farine à toute la population, pour qui le mot « farine » ne signifie que la farine de manioc. Si l'on veut désigner la farine de blé, on l'appelle « farine *Fouance* [farine de France]. Bien que dans les journaux locaux l'on trouve des annonces de certaines farines américaines, elles sont toujours *farine-Fouance* pour le peuple, pour qui tout ce qui est étranger est français. La bière américaine est de la *bière Fouance* ; les petits pois en conserve américains sont des *ti-pois-Fouance* ; et tout étranger blanc qui parle français est un *yon béké-Fouance*.

En général on mange la farine de manioc crue, mêlée à un peu d'eau et battue en une pâte épaisse ; plus elle est épaisse mieux cela vaut ; il existe un dicton, *d'eau passé farine* [plus d'eau que de farine], qui décrit la condition d'une personne particulièrement pauvre²⁰. Lorsqu'on ne la sert pas avec du poisson, on mélange parfois cette farine à l'eau et à la mélasse raffinée (*sirop-battrie*) : ce mets,

²⁰ On a essayé de faire du pain avec une part de farine de manioc pour trois parts de farine de blé. Le résultat fut excellent : mais on n'a jamais fait d'effort sérieux pour mettre le pain de manioc sur le marché.

qui est très agréable, s'appelle *cousscaye*. Il y a aussi une recette qui consiste à faire bouillir la farine avec de la mélasse en une sorte de *pudding* ; cela s'appelle alors du *matété*, et les enfants en sont très friands. Ces deux noms, *matété* et *cousscaye*, sont, dit-on, d'origine caraïbe : l'art même de préparer la farine de la racine de manioc est certainement un héritage des caraïbes, qui ont légué bien des mots bizarres au patois créole des Antilles Françaises.

De toutes les préparations de morue avec lesquelles on mange la farine de manioc, j'ai préféré le *lamori-bouilli*, - du poisson bouilli qui a été trempé assez longtemps pour enlever le surplus de sel ; on le sert ensuite avec de l'huile d'olive et du piment. Ceux qui n'ont pas de domicile ou qui ne possèdent pas d'endroit où faire la cuisine, achètent leur nourriture toute cuite aux *màchannes lapacotte* ; celles-ci se font une spécialité du *macadam* [de la morue cuite à l'étuvée avec du riz. Mais dans toute famille nègre on se régale parfois de *lamori-au-laitt*, (morue à l'étuvée au lait et aux pommes de terre) ; de la *mori-au-gratin* (morue dont on a enlevé les arêtes et qu'on fait bouillir au beurre avec des oignons et du poivre) - *coubouyon-lamori* (morue cuite au beurre et à l'huile) - *bachamelle*, de la morue désossée et cuite avec des pommes de terre, des piments, de l'huile, de l'ail et du beurre.

Le piment est le condiment indispensable de tous les plats, qu'ils soient crus ou cuits. Tous les mets créoles se servent très pimentés, *en pile*, *en pile piment*. Parmi les différentes espèces de piment, je citerai le *piment café*, plus grand mais à peu près de la même forme qu'un grain de café de Libéria, et dont une extrémité est d'un violet rouge ; le *piment-zouèseau*, piment d'oiseau, petit, long et écarlate ; et le *piment capresse*, très long, dont une extrémité est pointue et l'autre arrondie. Bien mûr, ce piment est d'un rouge vif, et il est si fort que si on en brise l'écorce dans une pièce fermée, l'appartement entier est immédiatement imprégné d'un parfum violent. À moins d'être entraîné comme un Mexicain à manger des piments, il est probable que vous regretterez votre première rencontre avec la capresse !

Cyrellia m'a raconté l'histoire suivante à propos de ce légume infernal.

III

ZHISTOUÉ PIMENT

Té ni yon manman qui té ni en pile, en pile yche ; et yon jou y Pa té ni aïen pour y té baill yche-là mangé. Y té ka lévé bon matin-là sans yon sou : y pas sa ça y té doué fai, -là y té ké baill la tête. Y allé lacaïe macoumé-y, raconté la peine-y. Macoumé baill y toua chopine farine-manioc. Y allé lacaïe laut macoumé, qui baill y yon grand trai piment. Macoumélà di y venne traipiment-à, épi y té pè acheté la-mori, pisse y ja té ni farine. Madame-là di : « Méci, macoumé », y di y bonjou' ; épi y allé lacaïe-y.

Lhé y rivé àcaïe y limé difé : y metté canari épi dleau assous difé-à ; épi y cassé toutt piment-là et metté yo adans canari-là assous difé.

Lhé y ouè canari-à ka bouï, y pouend baton-lélé, épi y lélé piment-à : aloss y ka fai yonne calalou-piment. Lhè calalou-piment-là té tchouitt, y pouend chaque zabsiett yche-li ; y metté calalou yo fouète, assou, épi ta-y. Epi lhè

L'HISTOIRE DU PIMENT

Il y avait une fois une maman qui avait beaucoup d'enfants. Et un jour elle n'avait rien à donner à manger à ces enfants. Ce matin-là, elle se leva de très bonne heure, sans posséder un sou au monde. Et elle était si tourmentée qu'elle avait perdu la tête. Elle alla à la case d'une amie et lui raconta son ennui. L'amie lui donna trois chopines de manioc ; alors elle frappa à la case d'une autre amie, qui lui donna un grand plateau plein de piments. L'amie lui dit de vendre ces piments et d'acheter de la morue. La ménagère lui dit : « Merci, *macoumé* (ma commère). Elle lui dit au-revoir, et retourna chez elle.

Dès qu'elle fut chez elle, elle alluma du feu et mit son *canari* (pot de terre) plein d'eau à bouillir. Puis elle cassa tous les piments et les jeta dans le *canari*.

Aussitôt qu'elle vit que le *canari* bouillait, elle prit son *bâton-lélé* et agita tous ces piments et en fit un *calalou-piment*. Lorsque le *piment-calalou* fut cuit, elle prit chacune des assiettes des enfants et y versa le calalou pour le refroidir. Et

calalou-là té bien fouète, y metté farine nans chaque zassiett-là. Epi y crié tout moune vini mangé. Tout moune vinli metté yo à-tabe.

elle mit aussi son assiette à refroidir ainsi que celle de son mari. Puis quand le calalou fut tout à fait froid, elle versa de la farine de manioc dans chacune des assiettes. Ensuite elle appela tout le monde pour venir manger, et ils accoururent et s'assirent à table.

Pouémié bouchée mari-à pouend, y rété : - y crié : a Aïe ! ouaill ma fem ! » Femm-là réponne mari-y : « Ouail ! mon mari ! » Cès ti mamaille-là crié : « Ouail ! Manman ! » Manman-à réponne « Ouail ! ychesmoin ! »... To tout pouend couri, quitté caïe-là sèle, - épi yo tout tombé la rivié à touempé bouche yo. Cès timanaille-là bouè dleau si tellement jusse temps yo tout néyè : té ka rété anni manman-là épi papa-là. Yo té là, bo la rivié, qui té ka pleiré. Moin té ka passé à l'hé-à ; -moin ça mandé yo : « Ca zautt ni ? »

À la première bouchée que le mari avala, il s'arrêta et cria : « Aie ! Ouail ! ma femme ! » La femme répondit à sort mari : « ouail ! mon mari ! » Les petits enfants se mirent à crier tous ensemble : « Ouail ! Maman ! » Et leur maman leur répondit : « Ouail ! mes enfants ! »... ils sortirent tous en courant et laissèrent la maison vide et ils se précipitèrent dans la rivière pour apaiser leur soif. Et ces petits enfants se mirent à boire, et à boire jusqu'à ce qu'ils se noyèrent. Et il n'y avait plus personne que le papa et la maman. Ils demeurèrent sur les rives de la rivière à pleurer. Et je passais justement à ce moment. Et je leur demandai : « Qu'avez-vous, bonnes gens ? »

Nhomme-là lèvé - y baill moin, yon sèle coup d'piè, y voyé moin lautt bô lavié-ou ouè moin vini pou conté pa ba ou.

Alors cet homme se leva et me lança un coup de pied qui me projeta de l'autre côté e la rivière. Et comme vous voyez, j'arrive en courant pour vous raconter cette histoire.

IV

... Quatre plats forment le luxe des jours de fête des pauvres ; ce sont le *manicou*, le *ver-palmiste*, le *zandouille* et la *poule-épi-diri* ²¹.

Le *manicou* est un brave petit marsupial, qui pourrait être appelé l'opossum de la Martinique ; il combat le serpent bien qu'inférieur en force, et c'est le plus grand ennemi des rats des champs. Au marché, le *manicou* se vend deux francs cinquante au plus bas prix : en général on le sale avant de le faire cuire.

Le grand ver, ou plutôt la grande chenille, appelé *ver-palmiste*, loge dans les faîtes des palmistes, surtout après que le chou a été coupé et que l'arbre commence à mourir. C'est la chenille d'un scarabée curieux, dont les trompes l'ont fait surnommer par les créoles l'éfant, l'éléphant. Ces vers se vendent sur la Place du Fort deux sous pièce. On les fend en deux et on les fait rôtir vivants ; il paraît qu'ils ont le goût d'amandes. Je n'ai jamais essayé de vérifier l'exactitude de cette affirmation, et je suis heureux de constater que peu de créoles blancs aiment cette nourriture barbare.

Les *zandouilles* sont de délicieux saucissons faits de couenne de lard, et qui ne se vendent au marché que le dimanche. Elles coûtent un franc cinquante pièce et plusieurs femmes sont célèbres à la Martinique pour leur façon de les préparer. J'en ai mangé qui sont aussi agréables au goût que les fameux pâtés de porc de Londres. Les *zandouilles* de Lamentin sont, paraît-il, les meilleures.

²¹ Il faut que je mentionne un plat clandestin : *chatt* ; inutile de dire que les chats ne sont pas vendus, mais volés. Il est vrai qu'il n'y a qu'une classe de pauvres très restreinte qui mange du chat ; mais ils en mangent tant dans cette classe que les chats sont devenus très rares à Saint-Pierre. La coutume est purement une superstition ; il est affirmé que si vous mangez du chat sept fois, ou si vous mangez sept chats, ni sorcière, ni sorcier, ni *quimboiseur* ne pourront jamais vous faire du mal ; et pour que le repas soit entièrement efficace, il faut le manger la veille de Noël... Le nombre mystique *sept* existe à propos d'une autre et meilleure superstition créole ; si vous tuez un serpent, sept grands péchés vous seront pardonnés : *ou ké ni sept grands péchés effacés*.

Mais c'est certainement la *poule-épi-diri* qui est le plat le plus populaire ; c'est aussi le plus coûteux et les pauvres se l'offrent rarement. En Louisiane, un mets presque identique, du poulet cuit au riz, s'appelle *jimbalya*. Les Martiniquais considèrent ce plat comme une délicatesse telle, que lorsqu'on veut gronder une personne trop exigeante ou qui est difficile à satisfaire, on lui demande : - « *Ca ou lè'encô-poule-épi-diri ?* » [Que voulez-vous encore ? De la poule au riz ?] Et les petits enfants méchants deviennent d'une sagesse exemplaire lorsqu'on leur fait la promesse suivante :

Aïe ! ché, bô doudoux !

Doudoux ba ou poule-épi-diri :

Aïe ! ché, bo doudoux !

(Aïe ! chéri, embrasse doudoux Doudoux te donnera de la poule au riz ! Aïe ! chéri, embrasse doudoux !)

Je ne saurais dire jusqu'à quel point le riz contribue au succès de ce plat. mais en général le riz prime toutes les autres céréales ; il est au moins six fois plus recherché que le maïs. *Diridoux* [du riz bouilli au sucre] se vend tous les jours en quantités prodigieuses, surtout au marché, où l'on en vend au détail en petits tas, roulés dans des feuilles de bananes ou de *cachibou*, à cinq centimes pièce. *Diriaulaitt*, véritable pudding au riz, est aussi excessivement apprécié.

V

Tout le monde mange des *akras*, qui se vendent un sou pièce. *L'akra* est un petit beignet dans la composition duquel entrent beaucoup de choses différentes : soit de la morue, soit des *titiri*, des haricots, des cervelles, des *choux-caraïbes*, « des petits pois aux yeux noirs » [*poix-ziè-noué*], ou des écrevisses [*akra-cribiche*]. S'ils se composent de carottes, de bananes, de poulet, de *choux-palmistes*, etc., et s'ils sont sucrés, on les appelle des *marinades*. La première fois qu'on en mange, cela semble un plat trop gras pour un climat aussi chaud ; mais en s'habituant aux conditions de la vie des tropiques, on s'aperçoit bientôt qu'une certaine quantité de nourriture à l'huile est à la fois saine et nécessaire.

Parmi les légumes les plus populaires, le haricot est le plus recherché. On préfère les haricots, rouges, mais les haricots bouillis et servis froids, avec beaucoup d'huile et de vinaigre, forment une salade très appréciée. Ensuite viennent, par ordre de préférence, les *choux-caraïbes*, les *patates*, les *zignam*, le *camanioc* et la *cousscouche* : tous ces légumes sont d'immenses tubercules, les véritables pommes de terre des tropiques. Le *camanioc* est plus fin que le *chou-caraïbe*, et bouilli devient plus blanc et moins dur ; en apparence, il ressemble beaucoup à la racine de manioc. mais ne possède pas d'éléments toxiques. La *cousscouche* est le plus agréable de tous les tubercules : la meilleure pomme de terre d'Irlande ne la vaut pas. On fait cuire la plupart de ces tubercules en une sorte de bouillie appelée *migan* : il y a ainsi la *migan-choux*, fait de *choux-caraïbes* : la *migan-zignames*, fait de yams ; la *migan-cousscouche*, etc ; on sert généralement des crabes ou des crevettes avec la *migan*. Le petit crabe rose, appelé *tourlourou* [en patois *touloulou*] est particulièrement goûté. La *migan* se fait aussi avec le fruit-à-pain. De très grandes bananes ou plantains sont bouillis avec de la morue, avec des *daubes*, des ragoûts et des oeufs. Le fruit-à-pain remplace avantageusement les légumes. Il doit être très cuit, et son goût ressemble à des pommes de terre séchées et confites. La *fleu-fouitt-à-pain*, ou fleur-du-fruit-à-pain, longue racine en forme de cosse dont l'extérieur est recouvert de graines minuscules très rapprochées les unes des autres comme des têtes d'épingles, et dont la moelle intérieure est extrêmement élastique, forme un délicieux bonbon.

VI

A la Martinique, on fait une énorme consommation de bananes ; on y mange plus de bananes que de légumes, et chaque année on augmente la culture des bananiers. Le 'nègre semble reconnaître instinctivement la valeur économique de la banane, sur laquelle l'attention avait été depuis longtemps attirée par Humboldt, qui estimait que tandis qu'un arpent de blé suffirait à peine à nourrir trois personnes, un arpent de bananes suffirait à en nourrir cinquante.

Les bananes et les figues-bananes sont les fruits les plus appréciés par le peuple. On les prépare de mille façons et on les sert avec toutes sortes de poissons et de viande. Cependant ce que nous appelons des bananes aux Etats-Unis n'est pas

connu sous ce nom à la Martinique : on les appelle des *figues*. Ici ce sont les plantains qui sont dénommés *bananes*, Du reste, la nomenclature populaire vous surprend souvent : choux peut vouloir dire soit une espèce de racine [choux-caraïbe], soit le faite d'un chou-palmiste ; Jacquot désigne parfois un poisson ; *cabane* ne signifie jamais cabane, mais un lit ; un *cricket* n'est pas un grillon, c'est une grenouille. Et au moins cinquante autres mots du vocabulaire populaire possèdent des significations tout aussi trompeuses. Si vous voulez désigner de vraies figues, figues séchées, il faut dire *figues-Fouance* [figues de France] ; autrement personne ne vous comprendra.

Il y a ici plusieurs sortes de bananes appelées *figues* : les quatre espèces les plus recherchées sont les figues-bananes ou plantains ; les *figues makouenga* qui poussent dans les bois et qui ont la peau rouge ; les *figues-pommes*, qui sont très grandes et jaunes, et les *ti-figues-dessé*, petites bananes de dessert, que l'on voit sur toutes les tables de Saint-Pierre. Elles sont petites, sucrées et toujours agréables, même lorsqu'on n'a pas d'appétit pour d'autres fruits.

Il faut un certain temps pour s'accoutumer à beaucoup de fruits tropicaux, ou du moins pour trouver la patience et l'inclination de les manger. Un grand nombre, bien qu'ayant un goût délicieux, ont vraiment des noyaux très agaçants, tels les goyaves mûres, les cerises et les barbadines ; même les corossols et les *pommes-cannelle* ne sont au fond que d'immenses noyaux très durs enfouis dans une pulpe au goût exquis. La *sapote* ou *sapotille* a moins de noyau, et on apprend à l'aimer. Ses pépins sont grands et plats ; on les casse facilement en deux avec l'ongle ; entre les deux moitiés se trouve une peau blanche, très mince. Il faut une certaine adresse pour enlever cette pellicule sans briser le pépin, et l'on dit que c'est une preuve d'affection que de réussir. Peut-être la forme de la pellicule, qui est celle d'un cœur, est-elle responsable de cette tradition populaire. La jolie fille de couleur demande à son doudoux : *Ess ou ainmain moin ? - pouloss tiré ti la-peau-là sans cassé-y.* [M'aimes-tu ? Alors enlève cette petite peau sans la déchirer.] Et malheur à lui s'il la déchire !... Le fruit martiniquais le plus désagréable est, je pense, la *pomme d'Haïti*. Elle est attrayante d'apparence ; mais elle a une odeur et un goût musqués fort nauséabonds. Peu de créoles blancs en mangent.

Cependant les oranges méritent toutes les louanges. Il y a néanmoins plusieurs fruits qui ressemblent à des oranges, et qui sont beaucoup plus remarquables. Il y a le *chadèque*, qui atteint ici trois pieds de circonférence, et qui a une douce pulpe

rosée. Et il y a le *fruit-défendu*, sorte de bâtard de l'orange et du *chadèque*, très supérieur à tous deux. Les gens de couleur soutiennent que ce fruit monstrueux est le même qui poussait au Paradis sur l'arbre fatal. *c'est ça mênm qui fai moune ka fai yche conm ça atouèlement !* [c'est le même fruit qui fait que le monde fait des enfants comme ça actuellement !] Le *fouitt-délendu* est, en effet, merveilleux à sa façon, mais le fruit qui me surprit le plus à première vue fut le *zabricot*.

« *Ou lè yon zabricot ?* » [Voulez-vous un abricot ?] me demanda Cyrillia un jour.

Je répondis que j'aimais beaucoup les abricots et que j'en mangerais plus d'un seul. Cyrillia parut étonnée, pourtant elle ne dit rien ; mais quand elle revint du marché, elle posa deux abricots sur la table, en observant :

« *Ca ké fai ou malade mangé tout ça !* » [Vous serez malade si vous mangez tout cela !]

Je ne pus même pas en manger la moitié d'un ! Imaginez une prune plus grande que le plus grand navet, avec une peau pareille à celle d'une pomme reinette, à la chair ferme et sucrée, couleur carotte, et un noyau plus gros qu'un œuf de canard et dur comme un roc. Ces fruits sont aromatiques tout en étant très sucrés ; et leur prix varie de cinq à dix centimes suivant leur grosseur. L'arbre de ce fruit, originaire des Antilles, a donné naissance à une curieuse croyance parmi les aborigènes de Haïti. Ils affirment que ses fruits forment les aliments des morts ; et quoique torturé par la faim, un Indien des bois préférerait rester sans nourriture que de dépouiller un de ces arbres de son fruit, dans la crainte de priver les esprits de leur nourriture... Mais on ne trouve aucune trace de cette croyance parmi les gens de couleur de la Martinique.

Ces fruits sont du luxe chez les pauvres, qui mangent surtout des mangues et des bananes. C'est une besogne un peu malpropre que de manger une mangue ordinaire, dans laquelle chaque particule de la pulpe est attachée au noyau ; on préfère la ronger en solitude ! Mais il y a des mangues cultivées dont la chair, plus épaisse et plus belle, se découpe en tranches, de façon qu'il est possible de manger le fruit presque entier sans le sucer et sans se salir. Parmi les variétés de mangue qui ont été greffées, certaines sont aussi délicieuses que les oranges. Sans doute y a-t-il à la Martinique autant de variétés de mangues qu'il y a chez nous de variétés de pêches. Je n'en connais pourtant que quelques espèces) comme, par exemple, la

mangue-Bassignac ; la *mangue-pêche* ; la mangue verte, très grosse et oblongue ; la *mangotine*, toute petite et ronde ; la *mangue-quénette*, petite aussi et presque oviforme ; la *mangue-zézé*, très sucrée, petite et de forme aplatie ; la *mangue d'or*, qui vaut cinquante centimes pièce ; la *mangue-Lamentin*, variété très cultivée ; et la superbe *Reine-Amélie*, grand fruit jaune qui, même à la Martinique, se vend cinq sous pièce !

VII

...« *Ou c'est bonhomme câton ? - ou c'est zimage, non ?* »

Cyrillia veut savoir si je suis un bonhomme en carton ou une image, que je ne mange pas. La vérité est que je suis un peu suralimenté, car dans les tropiques l'étranger ne peut manger comme les indigènes ; mais mon abstinence la surprend. Dans le nord, nous mangeons surtout pour produire des calories. Dans les tropiques, excepté si on a l'habitude de prendre beaucoup d'exercice physique, ce qui est fort difficile, il est impossible d'avoir grand appétit. Cyrillia n'admet pas que je me nourrisse entièrement de *mangé-Créole*. Elle insiste pour que j'absorbe de temps en temps des biftecks et des rôtis, et-elle essaye de me tenter aussi avec toutes sortes de ces desserts bizarres et délicieux, en particulier avec des gâteaux faits de noix de coco râpée et de sirop de sucre [*tablett-coco-rapé*] que l'on apprend vite à aimer. Pourtant je n'arrive pas à manger suffisamment pour calmer les inquiétudes de Cyrillia.

Ce n'est pas du reste le seul reproche qu'elle ait à me faire. Je fais ou je dis constamment des choses qui la choquent. Les Créoles sont peut-être les êtres les plus prudents qui soient. L'étranger qui marche au soleil sans parasol, ou qui se tient en plein courant d'air, provoque chez le Créole de l'étonnement et de la compassion. Les plaintes de Cyrillia, au sujet de mon insouciance en matière d'hygiène, se terminent toujours par ces mots : *Yo pa fai ça ici* ». [On ne fait pas ça ici.] Parmi les actes dangereux que je commets, je note ceux de me laver les mains ou le visage pendant que je suis encore en transpiration ; d'enlever mon chapeau immédiatement en rentrant d'une promenade ; de sortir tout de suite après un bain, et de me laver le visage au savon.

- Oh Cyrillia ! Quelle sottise ! Pourquoi ne me laverais-je pas la figure au savon ?

- Parce que ça vous aveuglera, dit Cyrillia, *ça ké echoué limié zié ou*, [Cela tuera la lumière de vos yeux.]

Il n'y a personne de plus propre que Cyrillia ; du reste, le bain quotidien est de rigueur par tous les temps parmi les gens du peuple. Pourtant des milliers de personnes ne se servent jamais de savon, pour le visage, croyant, comme Cyrillia, que cela « tue la lumière des yeux ».

Un jour, j'avais fait une grande promenade au soleil, et je revenais avec une soif telle que toutes les vieilles histoires de voyageurs souffrant du manque d'eau dans les déserts me revinrent à la mémoire avec une signification nouvelle. Et des visions de simouns s'élevèrent devant moi. Quelle joie d'apercevoir et de saisir la lourde *dobanne* rouge aux lèvres épaisses, toute fraîche et couverte de la rosée de *l'Eau-de-Gouyave* qui la remplissait jusqu'au bord, *-toutt-vivant*, comme dirait Cyrillia ! Mais tout à coup j'entends un cri perçant et Cyrillia m'arrache la jarre des mains en me demandant : « *Ess ou lè to oué cô-ou ? Saint Joseph !* » [Est-ce que vous voulez tuer votre corps ?] Les créoles emploient le mot « corps » en parlant de tout ce qui peut arriver à soi-même : « faire du mal à son corps », « marier son corps », « enterrer son corps », etc. Peut-être cette expression provient-elle d'un désir excessif de prouver sa foi profonde dans l'existence de l'âme ?... Cyrillia me fit un petit punch au rhum et au sucre, et me dit de ne jamais boire de l'eau si fraîche en rentrant d'une promenade, à moins que je ne veuille « tuer mon corps... » Cette fois elle parlait sagement. Une boisson d'eau froide, absorbée immédiatement après avoir marché, se résout en une transpiration abondante et glacée, pendant laquelle les courants d'air sont vraiment dangereux. On ne redoute pas les rhumes ici ; mais les pleurésies sont fréquentes et sont parfois dues à des imprudences de ce genre.

Chez moi, j'ai rarement l'occasion de commettre même une imprudence involontaire ; car Cyrillia possède le don d'ubiquité, et elle est toujours sur le qui-vive, de crainte que quelque chose de terrible ne m'advienne. C'est une gouvernante zélée et une cuisinière remarquable. Il y a certainement beaucoup à faire et elle n'a qu'une enfant pour l'aider ; mais elle semble n'être jamais pressée. Sa batterie de cuisine est tout ce qu'il y a de plus simple ; un fourneau à charbon de bois, en bri-

ques, quelques pots de terre [canari], et quelques grils. Et cependant, avec ces instruments sommaires elle arrive à préparer autant de plats qu'il y a de jours dans l'année. Je ne l'ai jamais vue s'occuper autour de son canari plus d'une heure à la fois ; pourtant tout est dans un ordre parfait. Quand elle ne travaille pas, elle est tout à fait heureuse d'être assise à la fenêtre, elle s'amuse à regarder la vie de la rue, ou elle joue avec un petit chat qu'elle a si bien dressé qu'il comprend tout ce qu'elle lui dit.

VIII

Avec l'obscurité, tous les habitants de l'île se retirent chez eux. Les rues deviennent silencieuses et la vie de la journée disparaît. A huit heures, presque toutes les fenêtres sont fermées, et les lumières éteintes ; à neuf heures, tout le monde dort. Il n'y a pas de soirées, pas de réunions nocturnes, sauf pendant les rares saisons théâtrales et pendant le Carnaval. L'existence active se règle presque sur le lever et le coucher du soleil... Le soir, l'unique plaisir qui soit permis à l'étranger, c'est de fumer tranquillement sur son balcon ou devant sa porte. Il ne faut pas songer à lire, d'abord parce que les livres sont rares, ensuite parce que les lampes sont défectueuses, et enfin parce que les insectes se pressent immédiatement autour des bougies ou des lumières. J'ai la chance d'avoir un balcon assez large pour contenir un rocking-chair. Et parfois Cyrillia et le petit chat viennent me tenir compagnie avant l'heure du coucher. Le chat grimpe sur mes genoux et Cyrillia s'assied à même le balcon.

Un soir très clair, Cyrillia s'amusait beaucoup à regarder les nuages ; ils flottaient très haut et le clair de lune les rendait brillants comme du givre. Comme ils changeaient de forme sous la pression du vent, Cyrillia semblait découvrir en eux des choses merveilleuses ; des moutons, des navires avec leurs voiles, des vaches, des visages et peut-être même des zombies.

- *Travaill Bon Dié, joli,-anh ?* [N'est-ce pas que le travail du Bon Dieu est joli ?] me dit-elle enfin... « Il y avait Mme Rémy, qui vendait les *foulards* et les *madrass* les plus fins de Saint-Pierre ; eh bien, elle étudiait les nuages. Elle dessinait les dessins des nuages sur ses *foulards* ; chaque fois qu'elle voyait un très

beau nuage, ou un bel arc-en-ciel, elle en faisait tout de suite un dessin en couleur, et elle l'envoyait en France pour qu'on fasse des foulards exactement pareils... Mais depuis qu'elle est morte, vous ne voyez plus d'aussi jolis foulards !...

- Cyrillia, aimeriez-vous regarder la lune avec mon télescope ? lui demandai-je. Laissez-moi vous le chercher.

- Oh non, non ! s'écria-t-elle, comme si elle était choquée.

- Mais pourquoi non ?

- *Ah ! faut pa gâdé baggaie Bon Dié conm ça !* [Il ne faut pas regarder les « choses » du Bon Dieu comme cela.]

Je n'insistai pas. Après un petit silence Cyrillia reprit :

- Mais une fois j'ai vu le soleil et la lune qui se battaient. C'était ce qu'on appelle une éclipse, n'est-ce pas ?... Ils luttèrent longtemps. Je les regardai. Nous avons mis une terrine pleine d'eau par terre, et nous avons regardé dans l'eau pour les voir. Et la lune a été plus forte que le soleil. Oui, le soleil a dû céder à la lune... Pourquoi se battent-ils ainsi ?

- Mais ils ne se battent pas, Cyrillia.

- Mais si, puisque je les ai vus. Et la Lune est beaucoup plus forte que le Soleil.

Je n'essayai pas de contredire ce témoignage oculaire. Cyrillia continuait à regarder les jolis nuages. Puis elle dit :

- N'aimeriez-vous pas avoir une échelle assez longue pour grimper jusqu'à ces nuages et voir de quoi ils sont faits ?

- Mais, Cyrillia, ce sont simplement des vapeurs, des brumes. J'ai souvent été au milieu des nuages.

Elle me regarda, surprise. Puis, après un moment de silence, elle me dit avec une ironie dont je ne l'aurais pas crue capable :

- Alors vous êtes le Bon Dieu ?

- Voyons, Cyrillia, c'est très facile d'atteindre les nuages. On voit des nuages en haut de la montagne Pelée ; les gens y vont bien. Moi-même, j'ai été entouré de nuages.

- Ah, mais ce ne sont pas les mêmes nuages. Ce ne sont pas les nuages du Bon Dieu. Quand vous êtes sur le Morne de la Croix, vous ne pouvez pas toucher le ciel.

- Ma chère Cyrillia, il n'y a pas de ciel à toucher. Le ciel n'est qu'une apparence.

- *Anh, anh, anh !* Pas de ciel ! Vous dites qu'il n'y a pas de ciel ?... Alors qu'est-ce qu'il y a là-haut ?

- L'espace, le bel espace bleu, Cyrillia.

- Et à quoi donc sont attachées ces étoiles ?

- À rien. Ce sont des soleils, mais tellement plus éloignés que notre soleil qu'ils nous paraissent petits.

- Non, ce ne sont pas des soleils. Ils n'ont pas la même forme que le soleil... Il ne faut pas dire qu'il n'y a pas de ciel ; c'est vilain. Mais d'ailleurs, vous n'êtes pas Catholique.

- Ma chère Cyrillia, je ne vois pas quel rapport cela a avec le ciel.

- Alors, où demeure le Bon Dieu ? s'il n'y a pas de ciel ? Et où est le Paradis ? Où est l'Enfer ?

- Un enfer dans le ciel, Cyrillia ?

- Le Bon Dieu a fait le Paradis dans une partie du Ciel et l'Enfer dans une autre partie, pour les méchantes gens... Ah, vous êtes un Protestant ! Vous ne savez pas les choses du Bon Dieu ! Voilà pourquoi vous parlez ainsi.

- Qu'est-ce qu'un Protestant, Cyrillia ?

Vous en êtes un. Les Protestants ne croient pas à la religion, ils n'aiment pas le Bon Dieu.

- Eh bien, je ne suis ni Catholique, ni Protestant. - Oh, vous ne voulez pas dire cela ! Vous n'êtes sûrement pas un « maudit ». Il n'y a que les Protestants, les Catholiques et les maudits. Je suis sûre que vous n'êtes pas un maudit... Mais il ne faut pas dire qu'il n'y a pas de ciel...

- Pourtant, Cyrillia...

- Non. Je ne vous écouterai pas. Vous êtes un Protestant. D'où vient la pluie s'il n'y a pas de ciel ?

- Mais Cyrillia, les nuages...

- Non. Vous êtes un Protestant. Comment pouvez-vous dire de pareilles choses ? Il y a les Trois Rois et les Trois Valets, les belles étoiles qui viennent à l'époque de Noël, - tout là-bas ! si belles et grandes, grandes, grandes ! Et vous dites qu'il n'y a pas de ciel !

- Peut-être suis-je *un maudit*, Cyrillia !

- Non ! non ! Vous n'êtes qu'un Protestant. Mais ne me dites plus qu'il n'y a pas de ciel. C'est mal !

- Bien, Cyrillia, je ne le dirai plus. Mais je dirai qu'il n'y a pas de *zombis*.

- Je sais que vous n'êtes pas un *maudit* : vous avez été baptisé.

- Comment le savez-vous ?

- Parce que si vous n'aviez pas été baptisé, vous verriez des *zombis* partout, même en plein jour. Tous les enfants qui n'ont pas été baptisés voient des *zombis*.

IX

La sollicitude que Cyrillia professe pour moi s'étend au delà des lieux communs de l'hygiène et du régime, jusque dans le domaine des choses spirituelles. Elle craint beaucoup que quelque chose ne m'advienne par l'intermédiaire des sorciers [*sociès*], ou des *zombis*. Surtout par les *zombis*. Cyrillia croit aux *zombis* avec une fermeté qui rend toute discussion inutile. Cette croyance fait partie de sa nature intérieure, c'est quelque chose d'héréditaire et d'ancien comme l'Afrique, aussi caractéristique de sa race que l'amour de rythmes et de mélodies totalement différents de nos conceptions musicales, mais qui possèdent, pourtant, même pour les gens civilisés, un charme inexplicable et émouvant.

Zombi ! Le mot est plein de mystère, même pour ceux qui le créèrent. Les explications de ceux qui le prononcent ne sont jamais bien lucides ; ce mot semble éveiller des idées sombrement impossibles à définir, des imaginations appartenant

à l'esprit d'une autre race, et d'une autre ère inconcevablement ancienne. Lutin est peut-être le mot de notre langage qui offre la meilleure analogie avec *zombi* ; pourtant l'un n'est pas entièrement traduit par l'autre. Tous deux ont, cependant, un point commun, ou ils se confondent : cette région du surnaturel qui est le plus primitif et le plus vague ; et les rapports les plus étroits qui existent entre l'imagination sauvage et la civilisée se trouvent dans ces craintes, que nous disons puérielles, de l'obscurité, des ombres et des choses rêvées. Une forme de la croyance dans les *zombis*, se rapprochant de certaines superstitions spirituelles propres à différentes races primitives, semble avoir été suscitée par le cauchemar, par cette forme de cauchemar dans laquelle les personnes qui nous sont les plus familières se transforment lentement, hideusement, en des êtres malveillants. Le *zombi* vous trompe sous l'apparence d'un compagnon de voyage, d'un vieux camarade, comme les esprits du désert des Arabes ; ou même sous la forme d'un animal. En conséquence, le nègre créole redoute tout ce qu'il rencontre de vivant sur une route déserte après la tombée de la nuit : un cheval errant, une vache, un chien même ; et les mères grondent leurs petits enfants en les menaçant de faire chercher un *chat-zombi* ! « *Zombi ké nana ou !* » [Le zombi te mangera !] est en général une menace très efficace à la campagne, où l'on croit qu'après le coucher du soleil on peut rencontrer des *zombis* partout. En ville, on estime que les heures régulières de leur apparition sont entre deux et quatre heures du matin. Du moins, c'est ce que me dit Cyrillia :

« *Dèshè, toua zhè-matin : c'est lhè zombi. Yo ka sôti dèshè, toua zhè ; c'est lhè yo. A quatrhè yo ka rentré ; angelus ka sonné* ». [Deux heures, trois heures du matin, c'est l'heure des zombis. A quatre heures, ils retournent d'où ils sont venus ; l'angélus a sonné.]

Pourquoi ? je demande.

C'est pou moune pas joinne yo dans la rue. [C'est pour que les gens ne les rejoignent pas dans la rue], répond Cyrillia.

- Est-ce qu'ils ont peur du monde, Cyrillia ?

- Non, ils n'ont pas peur, mais ils ne veulent pas que le monde connaisse leurs affaires.

Cyrillia me dit aussi qu'il ne faut pas regarder par la fenêtre quand un chien hurle la nuit. Ce chien est peut-être un « mauvais-vivant ». « S'il voit que je le

regarde, il dira : *Ou tropp quirièse quitté cabane ou pou gâdé zaffai lezault* ». [Vous êtes trop curieux de quitter votre lit comme cela pour vous mêler des affaires des autres.]

- Et alors, Cyrillia ?

- Alors il vous crèvera les yeux, - *y ké coqui zîé ou*, - il vous rendra aveugle.

Un jour, je dis :

- Mais Cyrillia, avez-vous jamais vu des *zombis* ?

- Comment ! J'en vois souvent. Ils se promènent dans ma chambre la nuit ; ils marchent comme vous et moi. Ils s'assoient dans les fauteuils à bascule, et se balancent très doucement en me regardant. Alors je leur dis : « Que faites-vous ici ? Je n'ai jamais fait de mal à personne. Allez-vous-en ! » Et ils s'en vont.

- À quoi ressemblent-ils ?

- À des gens, - parfois à des gens très beaux [*bel mouné*]. J'en ai peur. Je ne les vois que lorsqu'il n'y a pas de lumière. Tant que la lampe brûle devant la Vierge, ils ne viennent pas. Mais parfois l'huile manque et la lumière meurt...

Dans ma chambre il y a des feuilles de palmiers séchées, et quelques fleurs flétries sont clouées au mur. C'est Cyrillia qui les a mises là. Elles viennent des repositaires érigés pour la dernière procession de la Fête-Dieu. ; elles sont bénies et ont, paraît-il, le don d'éloigner les *zombis*. C'est pourquoi elles sont clouées au mur, au-dessus de mon lit.

On ne saurait être meilleur pour les animaux que Cyrillia ne se montre en général. Tous les animaux du voisinage la martyrisent ; chiens et chats la volent avec la plus grande impudence sans la moindre crainte d'être battus. Je fus donc très surpris un soir en la voyant s'évertuer à attraper un scarabée qui s'approchait de la lumière, et lui plonger délibérément la tête dans la flamme de la bougie. Lorsque je lui demandai comment elle pouvait être si cruelle, elle me dit :

- *Ah ! ou pa connaît choïe pays-ci* [Ah ! vous ne connaissez pas les choses de ce pays]

Les *choses* auxquelles elle faisait allusion étaient des Choses Surnaturelles. La croyance populaire veut que certaines créatures ailées, qui volent autour des bougies la nuit, soient peut-être des *engagés* ou des *envoyés*, des mauvaises gens qui

ont le pouvoir de se transformer, ou même des *zombis envoyés* par les sorciers pour faire du mal.

- Il y avait une femme à Tricolore, me dit Cyrillia, qui cousait beaucoup la nuit. Et un grand scarabée entra dans sa chambre et se mit à voler autour de la bougie et l'ennuya beaucoup. Un soir, elle réussit à l'attraper, et elle lui brûla la tête dans la flamme. Le lendemain, une femme qui était sa voisine vint la voir, la tête toute bandée.

- *Ah ! macoumé*, dit l'ouvrière, *ça ou ni dans guiôle-ou ?* [Ah, ma commère, qu'avez-vous à la tête ?] Et l'autre lui répondit, très fâchée : « *Ou ni toupet mandé moin ça moin dans guiôle moin ! - et cété ou qui té brilé guiôle moin nans chandell ou hiè-souè* ». (Vous avez le toupet de me demander ce que j'ai à la tête, quand c'est vous-même qui m'avez brûlé la figure hier soir dans votre chandelle.)

Un matin, très tôt, vers cinq heures, Cyrillia, en ouvrant la porte d'entrée, aperçut un crabe immense qui descendait la rue. Il s'était, sans doute, échappé de quelque tonneau, car c'est l'habitude ici de garder des crabes vivants dans des barils, pour les engraisser, en les nourrissant de maïs, de mangues et surtout de cayenne verte ; on évite de faire cuire les crabes aussitôt après les avoir attrapés, car ils ont peut-être mangé des pommes de mancenillier à l'embouchure des rivières.

Cyrillia poussa un cri de détresse en apercevant ce crabe, et je l'entendis qui se parlait à elle-même :

- *Moi le toucher ! Jamais ! Qu'il aille se promener ! Est-ce que je sais si ce n'est pas un crabe arrangé [yon crabe rangé], ou un envoyé ?* Tout le monde sait que j'aime les crabes. Pour deux sous je puis acheter un beau crabe, et savoir d'où il vient.

Le crabe descendait toujours la rue : sa vue provoquait partout la consternation. Personne n'osait le toucher ; les femmes lui criaient :

« *Misérable ! - Envoyé Satan ! - allez, maudi !* »

Certaines l'aspergeaient d'eau bénite. Sans doute ce crabe parvint-il sain et sauf à la mer !... Ce même soir, Cyrillia me dit .

- Je crois que ce crabe était un petit *zombi*. Je vais brûler une lumière toute la nuit pour l'empêcher de revenir !

Un autre jour, pendant mon absence, un nègre, à qui j'avais prêté deux francs, vint chez moi et acquitta sa petite dette. Cyrillia m'apprit la chose à mon retour, et me montra l'argent bien enveloppé dans un morceau de papier brun. Elle me dit qu'il ne fallait pas y toucher, elle m'en débarrasserait au prochain marché. Comme je me moquais de ses craintes, elle dit :

- Vous ne connaissez pas les nègres, *Missié*. Ils sont jaloux et méchants. Je ne veux pas que vous touchiez cet argent, car je n'ai pas une bonne opinion de toute cette affaire.

Lorsque je commençai à mieux connaître les dessous de la vie martiniquaise, je compris comment beaucoup de superstitions similaires naissaient et se justifiaient dans des cerveaux simples et illettrés. Le sorcier nègre n'est au pis qu'un empoisonneur. Mais il possède un art très curieux qui défia longtemps toute investigation sérieuse, et qui, au commencement du XVIII^e siècle, fut attribué, même par les blancs, à une influence diabolique. En 1723 et en 1725, plusieurs nègres furent brûlés vifs, accusés d'être des sorciers en ligue avec le diable. C'était une époque d'ignorance relative ; mais, même aujourd'hui, il se produit des faits qui étonneraient le médecin le plus pratique et le plus sceptique. Voici un exemple : un laboureur, renvoyé d'une plantation, jure de se venger ; le lendemain matin, « l'atelier » tout entier est incapable de travailler. Chaque homme et chaque femme de l'exploitation est dans l'impossibilité de marcher ; chaque personne a les jambes horriblement gonflées. *Yo té ka pilé maléfice* : - ils ont marché sur un maléfice. Quel est ce maléfice ? Tout ce qu'on peut arriver à déterminer, c'est que certaines petites graines piquantes ont été éparpillées à terre, là où les travailleurs ont l'habitude de passer nu-pieds. D'ordinaire, le fait de marcher sur ces graines n'offre pas d'inconvénients ; mais il est évident que, dans la circonstance présente, elles ont dû être préparées d'une façon spéciale, peut-être trempées dans un poison quelconque ou dans du venin de serpent. En tout cas, le médecin juge plus prudent de traiter ces inflammations comme des morsures de serpent. Et après plusieurs jours, les ouvriers peuvent parfois, reprendre leur travail.

X

Pendant que Cyrillia s'occupe de son canari, elle se parle à elle-même, ou bien elle chante. Elle a une voix basse et sonore, et elle chante des chansons étranges que cette génération a oubliées : plaintes créoles des jours passés, aux rythmes bizarres, et aux fractions de modulations qui son sûrement africaines. Mais le plus souvent, elle se parle à elle-même, comme le font toutes les Martiniquaises. C'est un murmure continu, pareil à celui d'un ruisseau.

Au commencement, je croyais qu'elle parlait à quelqu'un, et je lui criais :

- *Epi quiless mounne ça ou ka palé-à ?* [Et puis à qui parlez-vous ?]

Mais elle répondait toujours

- *Moin ka pâlé anni co moin.* [Je parle seulement à mon corps] C'est l'expression créole pour se parler à soi-même.

- Et de quoi vous parlez-vous si souvent à vous-même, Cyrillia ?

- Je me parle de mes petites affaires [*ti zaffai moin*]... C'est tout ce que je puis jamais en tirer. Mais lorsqu'elle ne travaille pas, elle demeure assise pendant des heures à regarder par la fenêtre. En cela, elle ressemble au petit chat. Tous deux, ils semblent prendre le même plaisir silencieux à regarder la rue, ou les hauteurs vertes qui s'élèvent au-dessus des toits, le morne d'Orange. Parfois alors elle rompt le silence de la façon la plus étrange, si elle croit que je ne suis pas trop absorbé par mes paperasses pour répondre à une question.

- *Missie ?* - timidement.

- Eh ?...

- *Di moin, ché, ti manmaille dans pays ou, toutt piti, piti, ess ça pâle anglais ?* [Dis-moi, cher, les petits marmots dans ton pays, les tout petits, petits, parlent-ils anglais ?]

- Mais certainement, Cyrillia.

- *Toutt piti, piti ?* ceci avec un accent de surprise grandissant.

- Mais naturellement.

- C'est drôle, ça !...

Elle ne comprend pas.

- Et les petits *manmaille* de la Martinique, Cyrillia, *touutt piti, piti*, ne parlent-ils pas créole ?

- *Oui ; mais touutt moune ka pàlé nègue ; ça facile.* [Oui, mais tout le monde peut parler nègre ; ça, c'est facile.]

XI

Il n'y a pas de meubles dans la chambre de Cyrillia ; la bonne martiniquaise vit d'une façon aussi simple et aussi rudimentaire qu'un animal domestique. Un mince matelas, recouvert d'un drap et soulevé au-dessus du sol par un léfant, forme son lit. Le *léfant*, ou éléphant, se compose de deux morceaux carrés et épais de coutil très dur, bourré de sciures de bois, et placés bout à bout. Cyrillia a un bon oreiller cependant, *bourré épi flèches canne* [bourré des flèches de la canne à sucre]. Une malle bon marché aux charnières brisées renferme sa modeste petite garde-robe ; quelques mouchoirs ou fichus qui lui servent de coiffures, une *douillette* de rechange et un peu de linge fort déchiré. Cependant elle est toujours nette, propre et fraîche. J'aperçois dans un coin une paire de sandales, telles que les femmes de la campagne en portent parfois : patins de bois avec une bandelette de cuir pour le cou-de-pied, et deux courroies plus petites. Mais elle ne les met jamais. Epinglées au mur, il y a deux lithographies françaises : l'une représente la Esméralda de Victor Hugo dans sa prison avec sa chèvre apprivoisée ; l'autre la Laurence de Lamartine avec sa biche. Ces deux gravures sont très vieilles, tachées et mordues par la *bête-à-ciseau*, sorte de *lépisma*, qui détruit les livres, les papiers et tout ce qu'il trouve exposé. Sur une planche je vois deux bouteilles : l'une remplie d'eau bénite, l'autre de tafia-camphré, qui est l'unique remède que Cyrillia connaisse pour les rhumes, les fièvres et les maux de tête. Il y a aussi un petit singe en laine, de trois pouces de haut, jouet poussiéreux d'un enfant mort depuis longtemps, une statuette de la Vierge et une tasse ébréchée remplie de fleurs fraî-

ches et gaies, l'offrande fleurie faite à la Vierge, et la lampe de la Vierge, une veilleuse, petite mèche flottant sur de l'huile d'olive dans un verre minuscule.

Je sais que Cyrillia a acheté ces fleurs au Marché du Fort, où il y a toujours des vieilles femmes qui ne vendent que des bouquets pour la Vierge, et qui crient aux passants : - *Gagné ti bouquet pou Viège-ou, ché !* (Achetez un petit bouquet pour votre Vierge, cher.) Elle vous le demande. Donnez-lui un tout petit, *ché co-cott !...*

Cyrillia dit qu'il ne faut pas respirer les fleurs que l'on donne à la Vierge. Ce serait lui dérober leur parfum... La petite lampe est toujours allumée dès six heures, car à six heures la Vierge est supposée passer dans toutes les rues de Saint-Pierre, et partout où une lampe brûle elle entre et bénit la maison.

- *Faut limé lampe ou pou fai la-Viège passé dans caïe-ou*, dit Cyrillia. [Il faut allumer la lampe afin que la Vierge entre chez vous.] Cyrillia parle souvent à la petite statuette comme si c'était son bébé en lui donnant des petits noms d'affection, et lui demandant si elle est contente des fleurs.

Cette statuette de la Vierge est brisée. Ce n'est que la moitié d'une Vierge. Cependant Cyrillia l'a arrangée de telle façon que si je n'avais pas été extrêmement curieux, je n'eusse jamais deviné son malheur. Elle a trouvé une petite boîte à poudre sans couvercle, sans doute jetée négligemment par la fenêtre par quelque riche et belle dame ; elle a rempli la petite boîte de paille, et elle a fixé la statuette mutilée toute droite dans cette boîte, de sorte qu'on ne devinerait jamais qu'elle n'a pas de pieds. La petite Vierge est amusante ainsi, regardant au-dessus du rebord de sa boîte, et elle ressemble à un jouet brisé qu'un enfant a essayé de raccommoder. Mais cette Vierge a aussi des offrandes ; Cyrillia lui achète des fleurs qu'elle plante tout autour d'elle entre la paille et la boîte. Après tout, la Vierge de Cyrillia est une vérité tout aussi sérieuse que n'importe quelle statuette d'argent ou d'ivoire dans les « homes » des riches. Et sans doute les prières qu'on lui adresse sont-elles d'une beauté plus simple, et viennent-elles plus directement du cœur que beaucoup d'autres murmurées chaque jour dans des chapelles luxueuses. Et plus on regarde cette petite Vierge, plus on sent qu'il serait presque impie de sourire à ce jouet brisé de la foi.

- Cyrillia, *mafi*, lui demandai-je un jour, après avoir découvert la petite Vierge ; n'aimeriez-vous pas que je vous achète une *chapelle* ?

La *chapelle* est un petit autel-étagère orné de statuettes, etc., que l'on voit dans toute chambre à coucher créole.

- *Mais non, Missié*, me répondit-elle en souriant. *Moin aime ni ti Viège moin, pa lè gagnin dautt*. J'aime ma petite Vierge ; je n'en veux point d'autre. J'ai connu beaucoup de chagrin ; elle a été avec moi pendant mon chagrin ; elle a entendu mes prières. Ce serait mal de ma part de m'en défaire. Quand j'ai mis un sou de côté, je lui achète des fleurs. Quand je n'ai pas d'argent, je grimpe au long des mornes et je lui cueille des jolies fleurettes. Mais pourquoi *Missié* désire-t-il m'acheter une *chapelle* ? *Missié* est Protestant.

- Je croyais que cela vous ferait plaisir, Cyrillia.

- Non, *Missié*, je vous remercie. Cela ne me ferait pas plaisir. Mais *Missié* peut me donner autre chose qui me rendrait très heureuse ; j'ai souvent pensé le demander à *Missié* mais...

- Dites-moi ce que c'est, Cyrillia.

Elle demeura un instant silencieuse, et puis elle me répondit :

- *Missié* fait des photographies...

- Vous désirez que je vous photographie, Cyrillia ?

- Oh non ! *Missié*, je suis trop vieille et trop laide... Mais j'ai une fille. Elle est belle, - *yon bel bois*, comme un bel arbre, comme nous disons ici. j'aimerais tant avoir son portrait.

C'était un appareil photographique appartenant à un amateur maladroit qui avait donné à Cyrillia l'idée de me demander cela. Je n'aurais pu entreprendre ce travail avec succès ; mais je lui remis un mot pour un photographe très adroit, et quelques jours plus tard le portrait fut envoyé à la maison. La fille de Cyrillia était certainement belle, elle était grande et presque couleur d'or, avec des traits agréables. Et la photographie était réussie, quoique moins bien que l'original. La moitié de la beauté de ces gens dépend de la beauté du teint, un teint si exquis que j'ai même entendu des créoles-blancs déclarer qu'aucun teint de blanc ne peut s'y comparer ; la plus grande partie du charme qui reste est formée par la grâce, la grâce du mouvement. Et la photographie ne saurait rendre ni l'un ni l'autre. Je fis encadrer le portrait pour Cyrillia, afin qu'elle put l'accrocher à côté de ses petites gravures.

Quand arriva le portrait encadré, elle était sortie. Je le portai dans sa chambre et j'attendis pour voir l'effet que cela lui produirait. En rentrant, elle alla droit chez elle, et il s'écoula un laps de temps si long sans que je l'aperçusse, que j'allai à pas furtifs jusqu'à la porte de sa chambre pour l'observer. Elle se tenait devant le portrait, le regardant et lui parlant comme s'il était vivant. -

- *Yche moin ! yche moin ! oui ! ou toutt bel, yche, moin bel !* [Mon enfant ! mon enfant ! Oui, tu es toute belle ! Mon enfant est belle !] Tout à coup elle se retourna, peut-être remarqua-t-elle mon ombre ou devina-t-elle ma présence. Ses yeux étaient mouillés. Elle tressaillit, rougit et puis se mit à rire

- Ah, *Missié !* vous me guettez, *ou guetté moin...* Mais c'est mon enfant. Pourquoi ne l'aimerais-je pas ?... Elle est si belle là-dessus.

- Elle est belle, Cyrillia ; et j'aime vous voir l'aimer.

Elle regarda fixement le portrait pendant quelque temps en silence, et puis se tournant de nouveau vers moi, elle me dit sérieusement -

- *Pouki yo pa ka fai potrai pàlé-anh ?... pisse yo ka tiré y toutt samm ou : c'est ou-menm !... Yo douè fai y pàlé' tou* [Pourquoi ne font-ils pas un portrait qui parle, dites ? Car ils le dessinent tout comme vous ! C'est vous : ils devraient le faire parler.]

- Peut-être arrivera-t-on à faire cela un de ces jours, Cyrillia,

- Ah ! ça serait bien. Alors je pourrai lui parler... *C'est yon bel moun moin fai, - y bel, joli moun !... Moin sé causé épi y...*

Et en contemplant sa belle émotion enfantine, je pensai : Maudite soit la cruauté qui voudrait se persuader qu'une âme est pareille à une autre, qu'une affection peut se remplacer par une autre, que la bonté individuelle n'est pas une chose à part, originale, et qui n'a point son pareil sur terre, mais qu'elle n'est que la caractéristique générale d'une classe ou d'un type, qui peut être recherché, trouvé, et utilisé à volonté !... Maudit soit celui qui nie la divinité de l'Amour ! Chaque cœur, chaque cerveau dans les millions d'êtres humains - aussi sûrement que le chagrin existe, sent et pense d'une façon spéciale, différente de tout autre : et la bonté de chacun ne ressemble à aucune autre bonté, et possède aussi son caractère infiniment précieux. Car tout humble, toute petite qu'elle soit, c'est quelque chose de tout à fait unique, car Dieu ne répète jamais son travail. Nul battement de cœur

n'est vil, nulle douceur n'est méprisable, nulle bonté n'est vulgaire. Et la Mort, en supprimant une vie, la plus simple des vies ignorées, supprime ce qui n'apparaîtra plus à travers toutes les éternités à venir, puisque chaque être est le total d'une chaîne d'expériences infiniment différentes de toutes les autres... Les larmes heureuses de Cyrillia feraient peut-être sourire certains, mais ce sourire me paraîtrait un péché impardonnable contre Celui qui donne la Vie.

Contes des Tropiques (1926)

Chapitre VI

« PA COMBINÉ, CHÉ. ! »

I

[Retour à la table des matières](#)

... Le mot français frisson exprime mieux qu'aucun terme anglais ce vague tressaillement de tout l'être, comme si un toucher surnaturel vous faisait frémir des cheveux jusqu'aux pieds, que produit parfois le plaisir intense et que l'on ressent le plus souvent et aussi le plus fortement, pendant l'enfance, alors que l'imagination est encore si puissante et si sensible que l'être tout entier tremble à la vibration d'un souvenir. Et il me semble que ce mot électrique exprime mieux que tout autre ce long frémissement de joie stupéfaite qu'inspire le premier contact avec le monde tropical, une sensation d'étrangeté dans la beauté, pareille à l'effet que produisent dans l'enfance des contes de fées et des histoires d'îles fantômes.

Car toute irréelle en paraît la vision. La transfiguration que subissent toutes choses dans la lumière prodigieuse et les étranges vapeurs de la mer des Antilles, la fusion d'azur aveuglant des cercles du ciel et de la mer, les flèches de terre aux teintes de gemmes qui surgissent de l'océan, les couleurs irisées et les formes étonnantes de collines, la magnificence inimaginable des palmiers, les hauts bois voilés et gainés de vignes qui flamboient comme des émeraudes ; tout cela vous rappelle d'une façon étrange des choses à demi oubliées, les fables de l'enchantement. Et c'est en vérité un enchantement, mais un enchantement qui n'est dû qu'à

ce Grand Sorcier, le Soleil, dont vous commencez à peine à soupçonner le pouvoir.

Et vous pénétrez dans la vie de la cité tropicale comme, dans les rêves, on pénètre dans la vie d'un siècle mort. Dans toutes les rues étranges, par-dessus les jaunes façades lumineuses, le beau violet brûlant du ciel semble tout proche, et l'on voit dans ces ruelles une jeunesse qui est bonne à contempler comme un fruit mûr. Et le parler du peuple est doux comme un roucoulement ; et les yeux des jeunes filles brunes vous caressent du regard en passant... L'Amour connaît peu de contrainte ici, où la Nature semble continuellement crier comme le sombre marchand de corossols. « *Ça qui là, doudoux ?* »

Combien souvent, dans une silhouette qui vous croise, ne discerne-t-on pas un idéal presque réalisé, et ne cesse-t-on de la suivre d'un regard jamais las, jusqu'au moment où une autre, une autre encore, et encore une autre apparaissent pour provoquer la même idée esthétique et la même louange silencieuse.

Combien souvent ne soupire-t-on pas après le don de l'artiste qui peut fixer ces lignes fugitives et saisir la couleur et tout le charme exotique d'un type spécial !... On découvre un charme étrange, même dans le timbre de ces voix de sang-mêlé qui tendent toujours vers le contralto et qui résonnent comme de l'argent sonore. Quelle est donc cette qualité mystérieuse de la voix qui a le pouvoir d'accélérer les battements du poulx, même lorsque le chanteur est invisible ? Les oiseaux sont-ils seuls à la connaître ?

Il vous semble que vous ne vous lasserez jamais d'observer cette vie pittoresque, d'étudier les costumes brillants aux couleurs de papillons, la demi-nudité statuesque des classes laborieuses, la grâce instinctive des attitudes et la simplicité des manières. Chaque jour apporte un nouveau plaisir, une nouvelle surprise. Par la fenêtre de votre logis, vous notez continuellement quelque chose de neuf, quelque chose qui enchante vos sentiments de l'étrange et du beau. Même dans votre chambre, tout vous intéresse par sa bizarrerie ou son originalité : vous aimez les objets qui vous entourent : les grands « rocking-chairs » silencieux qui vous bercent et vous endorment ; - l'immense *lit-à-bateau* en lourd bois poli, avec ses côtés richement sculptés qui descendent jusqu'à terre, et son compagnon inévitable, le *sopha*, de même forme mais beaucoup plus petit, et dont on ne se sert que pour la sieste ; et les épais vases de terre rouge, ou *dobannes*, dans lesquels l'eau pota-

ble se conserve toute fraîche, même pendant les journées les plus chaudes, mais que l'on remplit toujours trois fois entre le lever et le coucher du soleil avec l'eau fraîche de la montagne, « *d'leau toutt vivant* », - et les *verrines*, hauts vases de verre aux tiges de bronze, dans lesquels les bougies brûlent tranquillement malgré le courant d'air ; et même ces amusants petits angelots et petites Vierges qui vous dévisagent du haut de leur étagère dans une encoignure au-dessus de la lampe à huile, qu'il vous faut allumer tous les soirs en leur honneur, tout hérétique que vous êtes !

Vous adoptez tout de suite et sans réserve ces coutumes domestiques créoles qui résultent d'une connaissance séculaire du climat, abstention absolue de nourriture solide avant midi, repos après le déjeuner ; et chaque repas vous semble aussi étrange qu'agréable. Il n'est pas du tout difficile de s'habituer aux petits pois cuits au sucre, aux œufs aux tomates, au poisson salé bouilli dans du lait, à la moelle de palmier en salade, aux gâteaux à la noix de coco gratinée et aux plats de *titiri* à l'huile, - petits poissons microscopiques dont mille suffiraient à peine pour remplir une sous-tasse, Et vous êtes surtout surpris par l'interminable variété de légumes et de fruits de toutes les formes et de tous les goûts concevables.

Et il semble impossible que la répétition des petits événements les plus ordinaires de cette tranquille vie domestique, simple et démodée, puisse jamais devenir monotone, même en se réitérant tous les jours pendant des mois et des années. L'accueil musical de l'enfant de couleur qui frappe à votre porte avant l'aurore, - « *Bon-jou, Missté* », en vous. apportant une tasse fumante de café noir et une tranche de corossol ; le sourire de la silencieuse jeune fille brune qui vous sert les repas dans votre chambre sur un plateau qu'elle balance sur sa tête coiffée d'un madras brillant, et qui demeure auprès de vous pendant que vous dînez, guettant chaque occasion de vous servir, marchant sans bruit sur ses jolis pieds nus ; les façons agréables de la *màchanne* qui vous vend le fruit, de la porteuse qui livre le pain, de la blanchisseuse qui lave le linge à la rivière, et des gens qui circulent autour de votre existence avec leurs plateaux, leurs turbans, leurs *foulards* et leurs *douillettes*, leur grâce primitive et leur parler créole : tout cela ne cessera jamais d'avoir du charme pour vous. Il vous est impossible de ne pas être touché par la sollicitude que ces personnes bienveillantes témoignent pour votre santé, parce que vous êtes un étranger ; ni de leurs conseils sur les heures où il faut sortir et celles où il faut rester chez moi, sur les routes à suivre et les sentiers à éviter à

cause des serpents. Tombez-vous malade, cette sollicitude s'intensifie et devient du dévouement. Elles vous soignent sans lassitude ; elles auront recours à toute leur étonnante connaissance des herbes pour vous guérir, et graviront les mornes à minuit, malgré le risque des serpents et la crainte des *zombis*, pour cueillir des plantes étranges à la lueur d'une lanterne.

Une joie surnaturelle, une bonté instinctive, un désir sincère de plaire, la faculté enfantine d'être enchanté des moindres petites choses, telles semblent être les caractéristiques de toute cette population de couleur. Sans doute vous montre-t-elle ses meilleurs côtés ; mais ce que vous en connaîtrez ne vous paraîtra pas moins agréable, parce que vous soupçonnez qu'il y a autre chose que vous ignorez. Quelle ingéniosité bienveillante elle déploie pour vous faire des surprises, ou pour vous donner quelque objet amusant, - plante fantastique, poisson grotesque, oiseau singulier. Quel visible plaisir dans le désir d'être agréable, et quelle innocente franchise de sympathie !... La promptitude que cette race de couleur manifeste à plaindre autrui vous semble d'une beauté enfantine : vous oubliez que c'est aussi un trait sauvage, tant vous en éprouvez le charme nouveau. Personne n'a honte de verser des larmes sur la mort d'un animal favori : toute mésaventure qui arrive à un enfant suscite un vif émoi et l'offre immédiate de secours. Et ce sentiment de compassion s'étend souvent d'une façon à demi poétique aux objets inanimés. Je nie souviens, d'une matinée de juin, où un *schooner* à trois mâts, à l'ancre dans la baie, prit feu et dut être lancé à la dérive. Une foule immense se réunit sur les quais, et j'observai plusieurs étranges manifestations de désespoir, d'un désespoir pareil à celui qu'un petit enfant ressent pour le malheur d'un jouet auquel il attribue de la sensibilité, et qui n'est pas moins sincère pour être déraisonnable. Comme les flammes léchaient les cordages, les mâts s'écroulèrent, et toute la foule poussa un long gémissement, comme si elle assistait à une tragédie humaine. Et on entendit de tous côtés des cris de pitié :

- *Pauv' malhère !*

- *Pauv' diabe !*

- *Toutt baggaïe y pou allé, cassé !* (Tous ses bagages sont brûlés) sanglotait une jeune fille, les larmes ruisselant sur son visage. Elle semblait croire que le navire était un être vivant...

Et chaque jour, la naïveté de cette humanité exotique vous touche un peu plus ; chaque jour cette Nature farouche, somnolente et splendide, qui se complaît en des couleurs furieuses, vous ensorcelle davantage. Et l'obligation anticipée de devoir quitter tout cela un jour ou l'autre, - la douleur déjà prévue de l'adieu, - pèse sur vous, même - dans vos songes.

II

Lecteurs, si vous êtes de ceux qui ont soupiré en vain d'apercevoir un instant ce monde des Tropiques, dont la description de la beauté charmait votre enfance et fortifiait en vous cet étrange mesmérisme de la mer qui attire le cœur de tout garçon, moi, qui ai soupiré comme vous et qui, conduit par la chance, vis enfin la réalisation de mon désir, je puis vous affirmer que la magnificence de la réalité dépasse de beaucoup tout ce que l'imagination peut créer. Ceux qui ne connaissent que les pays où tous les procédés pour la satisfaction des besoins humains ont été perfectionnés sous le terrible aiguillon de la nécessité, ne peuvent guère s'imaginer, l'ensorcellement de cette Nature qui règne sur les zones de couleur et de lumière. Enclose dans leurs cercles primordiaux, la terre demeure radieuse et jeune, comme dans ce temps pré-glacial dont quelque souvenir transmis jusqu'à nous a pu créer les cent traditions de l'Age d'Or. Et la prédiction d'un paradis à venir, d'un royaume fantôme de repos et de lumière perpétuelle n'est peut-être que la somme des souvenirs et des désirs de l'homme exilé pour la première fois de son héritage, rêve né de la grande nostalgie des races qui émigrent pour peupler le Nord blafard ?

... Mais avec la réalisation de l'espoir de connaître cette Nature magique, vous apprenez que la vérité diffère de l'idéal préconçu plutôt qu'elle ne le surpasse. A moins de pénétrer dans le monde torride équipé d'extraordinaires connaissances scientifiques, vos anticipations vous auront sans doute trompé. Peut-être vous étiez-vous représenté l'effet de l'été perpétuel comme une joie physique, comme une prolongation indéfinie du plus beau temps d'été dont vous eussiez jamais joui chez vous. Sans doute avez-vous entendu parler des fièvres, des risques de l'acclimatation, de la chaleur intense, et des insectes venimeux qui pullulent. Mais vous pensiez pourtant connaître les quelques précautions à prendre, et les statisti-

ques de la température climatérique ont réussi à vous persuader que la chaleur n'est pas difficile à supporter. L'énervement auquel sont sujets tous les habitants blancs des tropiques vous semblait une langueur agréable, un détachement non douloureux de tout effort, dans un pays où l'effort physique est moins nécessaire qu'ailleurs, une douce tentation à paresser pendant de longues heures dans un hamac à l'ombre d'arbres géants. Peut-être avez-vous lu, avec les yeux de la foi, que la torpeur du corps favorise l'activité de l'esprit, et croyez-vous que la puissance intellectuelle est parfois stimulée et fortifiée par les influences tropicales. Vous croyez que l'énervement ne se révélera que par une bienheureuse indolence qui laissera le cerveau libre de penser avec lucidité ou de se plonger dans des rêves romanesques.

III

Tout d'abord vous n'êtes pas déçu ; la désillusion tarde longtemps à venir. Sans doute avez-vous lu la délicieuse idylle de Bernardin de Saint-Pierre (nous ne sommes pas à l'Ile Maurice, mais la vie d'autrefois y était bien pareille) ; et vous essaieriez de découvrir des personnages idylliques parmi la belle humanité qui vous entoure, et des paysages idylliques parmi les mornes ombragés de forêts primitives, et les vallées où courent les fils de cent ruisseaux. Je ne sais si les visages et les formes que vous cherchez vous seront révélées ; mais vous ne pourrez vous plaindre de ne point reconnaître une beauté tout idyllique dans le paysage le plus ordinaire. Et quelles que soient les connaissances artistiques que vous possédez, elles vous apprendront simplement à vous émerveiller toujours davantage devant le pourpre de la mer, devant l'opulence violette du ciel et la violente beauté des vertes frondaisons, devant les teintes lilas du crépuscule et l'ensorcellement de couleur que donne l'éloignement dans une atmosphère irisée, devant les améthystes, les agates, les perles et les ors estompés des cimes lointaines. Jamais, vous dites-vous, jamais on ne se lasserait d'errer parmi ces vallées merveilleuses, de gravir ces routes silencieuses sous une ombre émeraude jusqu'aux hauteurs d'où la ville paraît toute petite, et d'où les navires à l'ancre semblent moins grands que les mouchérons qui s'accrochent à un miroir, ou de nager dans cette baie bleue dont l'eau claire est chaude toute l'année. Ou, seul, dans une avenue de palmiers colos-

saux où les oiseaux bourdonneurs scintillent et volent comme une pluie de feux de bijoux, vous sentez combien le talent du poète ou du peintre est insuffisant pour fixer la sensation de cette splendeur impériale aux blancs piliers, et vous croyez deviner pourquoi les créoles exilés par la nécessité en des climats plus froids tombent malades et meurent du mal du pays, comme le fit plus d'un dans la lointaine Louisiane après les tragédies politiques de 1848.

Mais vous n'êtes pas un créole, et vous devez payer un tribut de souffrance au climat des tropiques. Vous aurez à apprendre que 90° Fahrenheit aux Tropiques ne ressemblent en rien à 90° Fahrenheit en Europe ou aux États-Unis : on ne peut gravir sans danger les mornes pendant les heures chaudes de l'après-midi ; en faisant une longue promenade, on risque sérieusement d'attraper la fièvre ; pour pénétrer dans les grands bois, il faut se frayer un chemin avec un coutelas à travers des plantes grimpantes, des lianes, parmi les serpents, les insectes venimeux, les plantes vénéneuses et les exhalations malariales ; vous apprendrez aussi que la plus fine poussière est pleine d'ennemis invisibles mais irritants, et que c'est une folie que d'essayer de vous reposer sur une pelouse ou à l'ombre des arbres, surtout à l'ombre des tamariniers. Ce n'est que lorsque l'expérience vous aura bien convaincu de ces faits, que vous commencerez à avoir quelque idée générale des conditions de là vie aux Antilles.

IV

... Lentement la connaissance vient... Pendant des mois, la vitalité d'un Européen vigoureux résiste au climat débilitant ; et la constitution de l'Américain supporte encore mieux cette épreuve. L'étranger se flatte peut-être que, de même que les hommes habitués à un violent travail dans une chaleur étouffante, comme ceux qui peinent dans les fonderies, dans les mines, dans la chambre de chauffe des navires, ou dans les aciéries, il s'accoutumera sans perdre ses forces à ce drainage continu de ses pores, à la violence épuisante de cette étrange chaleur immobile, qui vous contraint à changer de vêtements plusieurs fois par jour. Mais peu à peu, il découvre que ce n'est pas la chaleur seule qui le débilité, mais le poids et la nature septique d'une atmosphère chargée de vapeur, d'électricité et d'agents inconnus, qui ne sont pas moins néfastes à l'existence humaine que pro-

pices à la vie végétale. S'il a appris ces règles de vie sage qui lui ont déjà servi dans un climat tempéré, il ne les abandonnera pas dans son nouvel environnement et elles lui serviront sans doute, surtout s'il est assez prudent pour éviter de longer la côte la nuit, de s'exposer aux brumes de l'aube ou à la rosée, et de renoncer à tout effort physique sérieux. Néanmoins, il se rendra compte des changements extraordinaires qui s'opèrent en lui, et surtout de la sensation toujours plus accusée d'avoir un poids dans le cerveau, qui l'oblige à des repos fréquents ; il constatera aussi un curieux développement de la sensibilité nerveuse pour ce qui est des changements atmosphériques, des goûts et des odeurs, du plaisir et de la douleur. La perte complète de l'appétit lui apprendra bientôt à suivre la coutume locale de ne rien manger de solide avant midi. Il devient abstinent, mange peu, et découvre que son palais est devenu très exigeant ; il comprend que certains fruits et certaines boissons ne sont, en effet, comme l'affirment les créoles, appropriés qu'à des conditions physiques particulières, correspondant à des heures particulières de la journée. On ne doit manger du corossol que le matin après le café noir ; le vermouth ne se boit qu'entre neuf et dix heures et demie du matin, le rhum ou toute autre liqueur forte ne se prend qu'après les repas ou après une fatigue, le vin seulement aux repas et alors très modérément, car, fait assez surprenant, le vin est considéré nuisible dans ce pays où les liqueurs plus fortes comptent parmi les premières nécessités de l'existence.

Et il s'attendait, au pis aller, à se sentir paresseux et à perdre son énergie physique. Mais aujourd'hui ce n'est plus une simple langueur qui l'opprime ; c'est un sentiment d'épuisement vital pénible, comme la souffrance d'une convalescence ; le moindre effort détermine une transpiration assez abondante pour saturer ses habits, et ses membres sont douloureux comme à la suite d'une fatigue musculaire ; les vêtements les plus légers semblent presque insupportables ; l'idée même de dormir sous un drap est une véritable torture, car le poids d'un mouchoir de soie est pénible. On souhaiterait vivre comme un sauvage, nu dans la chaleur. On brûle d'une soif impossible à apaiser, on a le désir de stimulants, on éprouve une difficulté à respirer et parfois des palpitations si précipitées qu'elles sont inquiétantes.

Puis vient enfin la crainte absolue de tout exercice physique. On pourrait, sans doute, obtenir un soulagement quelconque en se résignant à adopter les douces habitudes indolentes des créoles blancs, qui ne font jamais un pas à pied quand ils peuvent aller à cheval, et qui ne montent jamais à cheval s'ils ont la faculté de se

faire porter en voiture. Mais les natures du Nord se refusent généralement à accepter cette dernière nécessité avant d'avoir lutté péniblement.

Mais même alors, l'étranger n'a pas encore deviné complètement les pouvoirs maléfiques de ce climat qui réussit à remodeler le caractère des races en deux générations, modifiant jusqu'à la forme du squelette, approfondissant les cavités des orbites pour protéger les yeux contre la lumière aveuglante, transformant le sang, assombrissant la peau. À la suite des modifications nerveuses des premiers mois, viennent des modifications et des changements plus graves ; à la perte d'énergie corporelle succède une perte correspondante d'activité et de force cérébrale. Toute l'étendue de votre pensée diminue, se contracte, se rétrécit jusqu'au cercle étroit qui entoure le *Moi* physique, l'orbe intérieur, de sensations purement matérielles ; le souvenir s'affaiblit de façon effrayante ; le cerveau agit difficilement, lentement, avec incohérence, un peu comme dans les rêves. Toute lecture sérieuse, toute pensée vigoureuse devient impossible. Vous sommeillez sur le projet le plus important ; vous vous endormez à poings fermés sur le livre le plus captivant.

Ensuite c'est la révolte vaine, la lutte désespérée et inutile contre ce pouvoir occulte qui engourdit la mémoire et ensorcelle la volonté. À la résolution d'agir, de penser, d'étudier, répond une douleur inaccoutumée aux tempes, aux yeux, aux centres nerveux du cerveau. Et un grand poids pèse toujours sur votre tête, qui s'alourdit continuellement. Ensuite vient une lassitude qui vous domine et vous stupéfie comme l'effet d'un narcotique. Et cette obligation de dormir, de tomber dans le coma, s'imposera toutes les fois que vous vous aventurerez à entreprendre un travail cérébral dans vos heures de loisir, après le déjeuner ou pendant la chaleur de l'après-midi. Pourtant la nuit, vous pouvez à peine dormir. La chaleur immobile, qui baigne la peau d'une lourde transpiration, rend votre corps fiévreux, comme aussi un chatouillement et un brûlement inexplicables de toute la peau. Avec l'approche de l'aube, l'air devient plus frais et le sommeil vous gagne, un sommeil d'épuisement, maladif et sans rêves. Et lorsque vous voudrez vous lever avec le soleil, vous ressentirez un étourdissement, un engourdissement tels, que ce n'est qu'avec le plus grand effort que vous parviendrez à vous tenir debout les cinq premières minutes. Vous éprouvez une sensation analogue à la conception du poète sur la mort dans la vie et qui rappellent des vieilles histoires de résurrec-

tion ; c'est comme si toute l'électricité de la volonté s'était échappée, comme si toute la force vitale s'était évaporée pendant la chaleur de la nuit.

V

On peut dire sans crainte, je crois, que pour une certaine classe d'invalides le climat agit comme un stimulant, comme un tonique qui produit parfois des résultats étonnants dans un temps donné, mais qui devient dangereux s'il est prolongé au delà de ce temps. Après un séjour de quelques mois, votre premier enthousiasme se dissipe ; la Nature cesse d'affecter vos sens de la même façon ; vous n'éprouvez plus le frisson. Cependant vous avez peut-être essayé de vous mêler autant que possible à la vie exotique, au milieu de laquelle vous vivez ; peut-être en avez-vous adopté les coutumes et appris le langage. Mais mentalement, il vous est impossible de vous y mêler, vous ne circulez sur son courant que comme une goutte d'huile : vous vous sentez toujours seul.

La journée la plus longue aux Antilles n'a que douze heures cinquante-six minutes ; votre premier mécontentement résulta, sans doute, de la brièveté des jours. Il n'y a pas de crépuscule ; et toute l'activité cesse avec le coucher du soleil. La nuit tombée, on ne sort plus de la ville à cause des serpents ; la vie des cercles cesse ici à l'heure où elle commence ailleurs ; on ne fait pas de visites le soir ; après le dîner, à sept heures, chacun se prépare à se retirer pour la nuit. L'étranger, habitué à ce que les soirées se passent d'une façon plus sociable, arrive difficilement à se résigner à se coucher d'aussi bonne heure. L'activité naturelle d'un cerveau européen ou américain a besoin d'un exercice intellectuel quelconque, ou du moins d'échanger quelques idées avec des personnes sympathiques. Les heures qui s'écoulent pendant l'interruption des affaires à midi, ou celles qui suivent la fermeture des bureaux après le coucher du soleil, sont les seules pendant lesquelles des hommes occupés trouvent le temps de s'entretenir ; et ces heures-là ont toujours été consacrées au repos réparateur par la population indigène, dès l'établissement de la colonie. Donc, l'étranger redoute très naturellement la venue de la nuit, l'isolement inévitable des longues heures d'insomnie. Et s'il a recours à ces distractions contre la solitude qu'il trouvait chez lui, telles que la lecture ou l'étude, il comprend, comme jamais il ne l'a compris auparavant, tout ce que l'absence

de librairies, le manque de livres, l'inaccessibilité de toute lecture signifient pour l'homme du XIXe siècle. On doit s'adresser à l'étranger, même pour se procurer une revue, et il faut ensuite attendre des mois avant de la recevoir. Et cette faim mentale vous grignote le cerveau de plus en plus à mesure que l'on ressent moins d'inclination et de force pour tout effort, à mesure qu'il est plus difficile de s'accorder cette joie unique qui vous a d'abord rendu indifférent à tout autre plaisir, la joie d'être seul avec la Nature tropicale. Quand la léthargie a enfin complètement maîtrisé vos habitudes et votre volonté, et que vous devez vous avouer résigné à regarder la Nature de votre fenêtre ou du moins de la fenêtre d'une voiture, alors en vérité le manque de toute littérature devient une véritable torture. Ce n'est guère une consolation de constater que vous êtes à peu près seul de votre espèce à souffrir ainsi du climat aussi bien que de cette faim intellectuelle. Vous regardez passer avec étonnement et envie les jeunes filles qui traverseront toute l'île à pied avant le coucher du soleil, sous des fardeaux qu'un homme vigoureux soulèverait difficilement jusqu'à son épaule. Le même trajet à cheval vous éreinterait pour plusieurs jours. Vous vous demandez de quoi ces gens peuvent bien être faits, quelle vitalité surprenante anime ces minces corps de femmes, qui, sous le soleil ardent et malgré la dépense de force étonnante, demeurent froids comme les corps de lézards ou de serpents ! Et en opposant cette force sauvage à votre propre faiblesse, vous commencez à comprendre combien omnipotent est le mécanisme de ces puissances qui tempèrent et forment les habitudes des races, d'accord avec leur environnement.

... Enfin, si vous êtes destiné à vous acclimater, vous cesserez peu à peu de souffrir de ces conditions spéciales ; mais avant que cela puisse être, il faudra supporter une longue période d'irritabilité nerveuse ; des fièvres doivent affaiblir le sang, amollir les muscles, transformer votre clair teint du Nord en un brun mat. Il vous faut apprendre que vous ne sauriez vous adonner à des travaux intellectuels qu'au risque de votre vie ; que dans cette partie du monde, il n'y a rien d'autre à faire qu'à planter de la canne à sucre, du cacao, faire du rhum, cultiver le tabac, ou ouvrir une boutique pour y vendre des madras et des foulards, et manger, boire, dormir et transpirer. Vous comprendrez pourquoi les tropiques colonisés par des races européennes ne produisent ni science, ni art, ni littérature, pourquoi les habitudes et les pensées des siècles passés règnent encore là où le temps passe lentement, comme affaibli par la chaleur.

Et avec l'indolence obligatoire de votre vie, la longue exacerbation du système nerveux, viendra la première douleur de la nostalgie, la première lassitude des tropiques. Ce n'est pas que la Nature soit moins belle à vos yeux, mais que l'exaspération de sa beauté dangereuse, dont vous ne pouvez jouir que d'une distance prudente, vous révolte enfin. Les couleurs qui jadis vous ensorcelaient vous feront maintenant mal aux yeux par leur violence ; la vie créole qui vous apparut si simple, si douce, révélera une monotonie et un inconfort insoupçonnés. Vous vous demanderez combien de temps encore vous pourrez supporter la lumière prodigieuse, la chaleur de fournaise des aveuglantes journées bleues, la misère vide des nuits d'insomnie, la plaie des insectes et le bruit des mandibules des énormes hannetons qui dévorent les quelques livres que vous possédez. Vous vous lasserez de la grâce des palmiers, des couleurs gemmées des pics éternellement ennuagés, de la vue des grands bois que les lianes, les vignes et les serpents rendent impénétrables. Vous vous lasserez aussi de la mer tiède, parce que, pour en jouir, il faut vous lever à des heures où l'air matinal est encore froid et lourd de miasmes ! Vous vous lasserez surtout des fruits tropicaux et vous paieriez volontiers cent francs le plaisir de croquer à pleines dents une pomme du Nord, rose et juteuse.

VI

... Mais si vous croyez cette désillusion perpétuelle, si vous vous imaginez que le vieux charme a dépensé sur vous toute sa force, vous ne connaissez pas cette Nature. Elle n'en a pas encore fini avec vous ; elle a simplement engourdi un peu vos énergies. Elle ne s'inquiète pas de votre désir de lui obéir ; elle ignore les raisons humaines, et ne connaît que les molécules et leurs combinaisons ; et le sang aveugle de vos veines, épais de la chaleur et des habitudes du Nord, soutient encore une lutte désespérée et muette contre elle.

Mais peut-être la Nature réprimera-t-elle à jamais cette révolte, de cette façon.

Un jour, pendant la deuxième heure de l'après-midi, quelques instants après être sorti de chez vous, vous éprouverez tout à coup une sensation qui vous était inconnue jusqu'ici ; une crainte soudaine et étrange de la lumière. Vous avez l'impression que le feu bleu du ciel pénètre votre cerveau et le brûle, que le flam-

boiement des pavés blancs et des murs jaunes transperce votre vie même, créant une confusion cérébrale inconnue, effaçant toute pensée... Le monde entier prendrait-il feu ?... L'azur éclatant de la mer est éblouissant et douloureux comme l'embrasement d'un creuset ; le vert des mornes scintille et flamboie d'une façon surprenante. Puis survient un étourdissement inexplicable ; vous avancez en tâtonnant, les yeux fermés, craignant de les rouvrir sur cette torréfaction stupéfiante, devinant vaguement qu'il faut à tout prix vous éloigner de ce flamboiement, quelque part, n'importe où, loin du courroux blanc du soleil, du feu vert des collines et de la couleur monstrueuse de la mer... Puis, ne vous rappelant plus rien, vous vous retrouvez au lit avec une insupportable sensation de pesanteur dans l'occiput, avec un pouls qui bat fébrilement et une étrange douleur aiguë qui vrille vos yeux par intermittences... Et cette douleur augmente. s'étend, remplit tout le crâne, vous oblige à crier, et remplace toutes autres sensations, sauf la certitude vacillante que vous êtes très malade, plus malade que vous ne l'avez jamais été jusqu'ici...

...Et avec le reflux fatigant de la longue fièvre féroce, toute la chaleur semble s'évaporer de vos veines. Vous ne vous imaginez plus comme auparavant que ce serait délicieux de mourir de froid ; vous frissonnez, même lorsque toutes les fenêtrés sont fermées ; vous sentez des courants d'air imperceptibles pour des nerfs normaux., qui vous produisent un choc pareil à un éclaboussement d'eau froide chaque fois qu'une porte s'ouvre et se referme. La sueur même qui mouille votre front est glacée. Vous souhaitez des stimulants, de la chaleur. Votre sang s'est transformé ; la Nature tropicale s'est montrée bonne envers vous ; elle vous acclimata afin que vous puissiez demeurer auprès d'elle.

... Peu à peu, grâce aux soins bienveillants de ces gens de couleur parmi lesquels comme étranger il vous sera donné de vivre, vous retrouvez vos forces. Et il vous paraîtra peut-être que la douleur de demeurer quelque temps dans l'ombre de la Mort est plus que compensée par cette preuve si rare et si touchante de la bonté humaine. Comme ces natures de femmes sont infatigablement alertes, naïvement sympathiques et absolument dévouées ! Patientes pendant des semaines entières de journées étouffantes et de nuits sans sommeil, ce qui est cruellement anti-naturel pour elles, dont la vie se passe au grand air, elles luttent pour vous sauver sans un murmure de fatigue, sans la pensée d'une récompense. Elles se fient à leur propre adresse quand le médecin abandonne tout espoir, et elles montent jusqu'aux bois à la recherche de bonnes herbes lorsque tous les remèdes sont ineffi-

caces. Le rêve qu'on se fait des anges ne contient rien de plus doux que cette réalité de la tendresse féminine.

Et avec le retour de vos forces, vous, vous demanderez si cette maladie n'a point aiguë vos sens d'une façon extraordinaire, surtout les sens de l'ouïe, de la vue et de l'odorat. Une fois suffisamment remis pour être transporté sans danger, on vous mènera dans les montagnes afin de changer d'air. Et vous éprouverez l'impression que vous n'avez jamais auparavant joui aussi pleinement du plaisir des parfums, des gradations de la couleur, du timbre des voix... Vous vous êtes simplement acclimaté... Et tout à coup l'ancienne fascination de la Nature tropicale s'empare à nouveau de vous, plus fortement qu'autrefois. Le *frisson* de joie revient, et cette joie court à travers tout votre sang, et remplit votre cœur du désir inexprimé de rendre grâce !...

VII

... Mon ami Félicien était venu à la colonie tout droit des Vosges, avec les muscles et l'énergie d'un montagnard, et les joues roses comme celles d'une paysanne française. Il ne m'avait jamais paru être physiquement adapté pour l'acclimatement. Et je fus très inquiet à son sujet en apprenant sa première maladie sérieuse. Puis la nouvelle de sa convalescence me vint comme une heureuse surprise. Mais je ne fus guère rassuré, le soir où je le vis dans la petite maison où on l'avait transporté sur la cime d'une hauteur verte qui dominait la ville. Je le trouvai assis dans une berceuse sur la vérandah. Comme il était pâle et comme son sourire de bienvenue était spectral, lorsqu'il me tendit une main qui semblait tout en os !...

... Nous bavardâmes un bon moment. Il avait fait une de ces journées des Tropiques dont le charme pénètre et se confond avec la vie plus subtile de la sensation, et en devient pour toujours une partie lumineuse, baignant tous les rêves postérieurs de paix idéale dans une gloire de couleur céleste, transfigurant toutes les conceptions de la joie pure de vivre. La ligne de la mer était demeurée azurée depuis le matin, et le vent étésien, chaud comme une caresse, n'amena pas un seul nuage vapoureux pour voiler la beauté nue des cimes.

Et le soleil jaunissait, comme seul le soleil des Tropiques jaunit à sa mort. Des tons lilas s'étendirent lentement de l'ouest à travers la mer et le ciel ; les mornes, face à la lumière, prirent d'étonnantes teintes flamboyantes, dont un ton de vert si incandescent qu'on eût dit que toute la riche sève de leurs bois était en phosphorescence. Les ombres bleuèrent, les pics lointains empruntèrent des coloris à peine terrestres, violets et pourpres irisés se muant à travers des vapeurs d'or... Telles les couleurs de la *carangue* lorsque ce beau poisson des tropiques est retourné à la lumière et que ses verts de gemme se transforment en un bleu profond et un pourpre de prisme.

Allongés dans nos fauteuils, à l'abri de la vérandah du petit cottage, nous regardions l'étrange splendeur, nous vîmes la terre montagneuse se baigner lentement dans le flamboiement doré, la couleur changeante des mornes verts et la courbe de la mer. De petits oiseaux aux gorges de flamme filaient en longues courbes comme des charbons ardents projetés par des mains invisibles. D'en bas, de très loin, le murmure de la ville montait jusqu'à nous, tel un grondement d'orage. Nous demeurions si immobiles que les lézards verts et gris avançaient leurs petites têtes de derrière les colonnes de la vérandah pour nous regarder, comme s'ils se demandaient si nous étions vraiment vivants. Je me retournai tout à coup pour suivre des yeux deux papillons étranges, et aussitôt tous les lézards se cachèrent. C'étaient des *papillon-lanmo*, ces papillons de la Mort, comme on les appelle en patois créole ; leur larges ailes étaient noires comme le plus noir velours, et voletant contre la lumière jaune, on eût dit des silhouettes de papillons. Et devant mon souvenir de cette soirée merveilleuse, alors que je ne pensais guère que je voyais le visage de mon ami pour la dernière fois, passe toujours lentement la palpitation noire de ces ailes...

... J'avais entretenu Félicien de plusieurs questions que je croyais pouvoir l'intéresser ; et plus d'une fois je me sentis heureux en le voyant sourire. Mais enfin notre conversation languit. La splendeur toujours plus magnifique que nous contemplions ensorcelait nos sens, et dominait lentement nos volontés par la stupeur que nous éprouvions devant sa beauté. Puis comme le disque du soleil, énorme, d'or aveuglant, toucha le flot violet, et que le stupéfiant flamboiement orange fusa jusqu'au zénith, nous nous trouvâmes réduits à un silence respectueux et admiratif.

L'orange de l'occident s'approfondit, devint vermeille. Doucement et très vite la nuit s'éleva de la terre, comme une exhalaison indigo remplissant les vallées, inondant les ravins, noircissant les bois et ne laissant que les extrémités des pics qui accrochaient encore le flamboiement cramoisi. Forêts et champs résonnèrent d'un bruit précipité, pareil à celui des torrents, qui s'approfondissait toujours, produit par l'instrumentation et les voix d'innombrables petits êtres : un tintement comme de l'argent tombant sur une pierre ; les bêlements secs du *cabritt-bois* ; les cris des rainettes et le *ki-i-i-i-i-i* des grillons. D'immenses étincelles scintillantes s'élevèrent et retombèrent parmi les ombres, s'éteignant mystérieusement : c'étaient les lucioles qui s'éveillaient. Puis autour des branches du *bois-canon*, des formes noires qui n'étaient pas des oiseaux se mirent à voleter, des formes qui volaient en procession, silencieusement : chacune s'arrêtait un instant pour grignoter quelque chose à l'extrémité d'une branche, cédait ensuite sa place à une autre, et s'éloignait pour revenir du côté opposé... C'étaient les *quimbos*, les grandes chauves-souris.

Mais nous restions muets, encore dominés par l'émotion du coucher du soleil, par cette émotion fantomatique qui est l'expérience d'une race, la somme d'innombrables expériences ancestrales, la joie et la douleur de mille années confondues... Tout à coup une voix douce, suppliante perça le silence :

- *Pa combiné, ché ! pa combiné conm ça !* (Ne pensez pas cher ! ne pensez pas comme cela !)

Elle semblait à peine moins belle que le soleil couchant, cette mince métisse qui s'était approchée de nous inaperçue, marchant sans bruit sur ses pieds nus.

- Et vous, *Missié*, me dit-elle d'un ton de doux reproche, vous qui êtes son ami, pourquoi le laissez-vous penser ? C'est ça qui l'empêche de se remettre.

Combiné veut dire en créole penser intensément, et donc être malheureux, parce que pour cette race noire comme pour les enfants, il est impossible de réfléchir d'une façon intense à quoi que ce soit, à moins d'être violemment malheureux.

Pa combiné, non, ché, répéta-t-elle plaintivement, en caressant les cheveux de Félicien. C'est penser qui nous rend vieux... Et il est l'heure de dire bonsoir à votre ami...

- Elle est, si bonne, me confia Félicien, en souriant pour lui faire plaisir. Je ne saurais jamais vous dire combien. Mais elle ne me comprend pas. Si je suis silencieux, elle croit que je souffre. Elle n'est contente que lorsqu'elle me voit rire... Et elle me raconte des histoires créoles pendant des heures entières, pour m'amuser comme si j'étais un enfant.

Comme il parlait, elle glissa son bras autour du cou :

- *Doudoux*, insista-t-elle, et sa voix était comme le roucoulement d'une colombe : *Si ou ainmein moin, pa combiné, non !*

Et dans son étrange beauté exotique, sa grâce sauvage, sa souple caresse, le charme velouté de ses yeux, il me sembla que je voyais l'image de quelque chose qui n'appartenait ni à elle, ni au moment seulement, l'image de quelque chose d'étrangement sensuel : l'Esprit même de la nature tropicale, fait de chair dorée, et qui murmurait à chaque voyageur ensorcelé :

- Si tu veux m'aimer, ne pense pas!

Contes des Tropiques (1926)

Chapitre VII

Yé

I

[Retour à la table des matières](#)

Presque tous les soirs, un peu avant l'heure du coucher, j'entendais un groupe d'enfants dans la rue qui se racontaient des histoires. Car les histoires, les devinettes ou tim-tim, les chansons et les rondes font la joie des enfants de Saint-Pierre, qu'ils soient riches ou pauvres. Et j'aime tout particulièrement écouter ces histoires qui me semblent les plus bizarres que j'aie jamais entendues.

J'ai réussi à m'en faire dicter plusieurs, afin de pouvoir ensuite les écrire. D'autres furent notées à mon intention par des amis créoles avec plus de succès. Afin de garder toute leur simplicité primitive et la naïveté humoristique des détails, il faudrait les noter sténographiquement à mesure qu'on vous les raconte ; elles perdent beaucoup par le procédé plus long de la dictée. L'esprit simpliste du conteur est embarrassé par les interruptions et contraintes inévitables qui résultent de la dictée ; le conteur perd sa verve, se lasse et raccourcit volontairement la narration afin de terminer cette tâche aussi vite que possible. Il lui semble pénible de répéter une phrase plus d'une fois, du moins de la même façon, tandis que des questions fréquentes irritent parfois le plus docile à un point inouï, et qui prouve combien le contrôle continu de l'imagination nécessaire pour une dictée prolongée est pénible à un cerveau inculte.

Cependant, grâce à de la patience, je réussis à obtenir bien des curiosités de la littérature orale, représentant un groupe d'histoires qui, quelle que puisse être leur origine primitive, ont été transformées par la pensée et la couleur locale au point de former un type de *folk-lore* nettement martiniquais. Parmi ces histoires, plusieurs sont particulièrement populaires chez les enfants de mon quartier ; et je remarque que presque chaque narrateur embellit l'intrigue originale par des détails de sa propre invention et qu'il varie selon son bon plaisir.

Voici un de ces récits : c'est l'histoire de Yé et du Diable. L'histoire complète de Yé remplirait un grand livre, tant ses aventures sont nombreuses. Mais celle-ci me paraît la plus caractéristique de toutes. Yé est bien la figure la plus curieuse du *folk-lore* martiniquais. C'est le *Bitaco* typique, le nègre montagnard paresseux, le nègre campagnard dont les nègres citadins aiment à se moquer. Quant au Diable du *folk-lore* martiniquais, il ressemble de loin au *travailleur* ; mais quand vous êtes dangereusement près de lui, vous découvrez qu'il a les yeux et les cheveux rouges, deux petites cornes dissimulées sous son *chapeau-Bacoué*, des pattes de singe, et qu'il crache du feu. *Y ka sam yon gouôs, gouôs macaque ! ...*

II

Ça qui pa té connaît Yé ?... Qui donc à la Martinique n'a jamais entendu parler de Yé ? Tout le monde connaissait le vieux coquin. Il possédait tous les défauts possibles ; c'était le nègre le plus paresseux de toute l'île ; c'était le plus grand glouton du monde. Il avait un nombre prodigieux d'enfants ; *yon rafale yche*, une rafale d'enfants et ils étaient, la plupart du temps, à moitié morts de faim.

Eh bien, un jour Yé se rendit aux bois en quête de nourriture. Et il marcha dans les bois toute la journée, jusqu'à ce qu'il fût très fatigué. Cependant il ne découvrit rien à manger, il était sur le point de rentrer chez lui, lorsqu'il entendit tout près de lui un étrange craquement. Il alla voir ce qui se passait, se dissimulant derrière les grands arbres à mesure qu'il s'approchait de l'endroit d'où le craquement était parti.

Et il parvint tout à coup à une petite clairière où brûlait un grand feu devant lequel était assis un Diable. Ce Diable faisait rôtir un grand tas d'escargots, et le bruit que Yé avait entendu provenait de l'éclatement de leurs coquilles. Le Diable avait l'air très vieux ; il était assis sur le tronc d'un arbre-à-pain, et Yé put l'observer tout à son aise. Et après l'avoir regardé pendant quelques instants, Yé découvrit que le vieux Diable était tout à fait aveugle.

Le Diable tenait à la main une grande calebasse remplie de féroce, morue salée et bouillie mêlée à de la farine de manioc et assaisonnée d'innombrables piments (*épi en pile piment*) ; c'était précisément le mets dont les nègres comme Yé raffolent le plus. Et le Diable paraissait avoir très faim ; la nourriture disparaissait si vite dans le gosier du Diable que cela faisait mal à voir. Yé fut si malheureux qu'il comprit qu'il ne pourrait pas résister davantage à la tentation de voler le vieux Diable aveugle. Il s'approcha à pas furtifs très près du Diable, sans faire de bruit, et se mit à le voler. Chaque fois que le Diable portait la main à sa bouche, Yé, glissait ses doigts dans la calebasse et saisissait un morceau de féroce. Le Diable ne parut même pas intrigué ; il avait l'air de ne se douter de rien, et Yé se dit qu'il devait être un fameux imbécile. Il s'enhardit donc davantage, et prit des poignées de plus en plus grandes, mangeant plus vite que le Diable lui-même. Enfin il ne restait plus dans la calebasse qu'un tout petit morceau de *féroce*. Yé étendit la main pour s'en emparer, mais tout à coup le Diable saisit la main de Yé. Celui-ci eut si peur qu'il n'osa même pas crier : *Aie-aie !* Le Diable avala le dernier morceau, jeta la calebasse et s'adressant à Yé d'une voix terrible, il lui dit : *Ato saff ! ou c'est ta moin !* (Je t'ai, grand glouton. Tu m'appartiens !) Puis il sauta sur le dos de Yé, tel un singe gigantesque, et serrant ses jambes autour du cou du nègre terrifié, il lui cria : « Porte-moi jusqu'à ta case ; et dépêche toi »

*

* *

Lorsque les pauvres enfants de Yé l'aperçurent de loin, ils se demandèrent ce que papa portait ainsi sur son dos. Ils se dirent que c'était peut-être un sac de pain ou de légumes ; ou bien un régime de bananes, car la nuit tombait et ils ne voyaient plus très bien. Ils se mirent à rire, à montrer les dents, à danser et à crier : « Voici papa qui rapporte du manger ! papa rapporte de quoi manger ! » Mais lorsque Yé fut assez près pour qu'ils pussent distinguer ce qu'il portait ainsi, ils se

mirent à hurler, et coururent se cacher. Quant à la pauvre mère, elle leva les bras au ciel en désespoir.

Lorsqu'ils furent entrés dans la case, le Diable désigna un coin et dit . « Pose-moi là ! » Yé obéit. Et le Diable demeura assis dans ce coin sans bouger ni parler, toute la soirée et toute la nuit. Il paraissait un Diable très sage. Les enfants commencèrent à oser le regarder.

Mais à l'heure du déjeuner, comme la pauvre mère venait de se procurer quelque nourriture pour les enfants, du fruit-à-pain et des yams, le vieux Diable se leva tout à coup dans son coin et dit .

- *Manman-mô ! papa mô ! tout yche mô !* (Maman morte, papa mort, tous les enfants morts !)

Et il souffla sur eux et ils tombèrent tous à terre, *raidi-cadave !* Alors le Diable avala tout ce qu'il y avait sur la table. Lorsqu'il eut fini, il emplit toutes les marmites et tous les pots d'excréments ²², souffla de nouveau sur Yé et sa famille et murmura :

- *Tout moune lève !* (Que tout le monde se lève.)

Et ils se relevèrent tous.

Alors leur désignant les plats remplis de saletés, il leur dit :

- *Gobe-moin ça !*

Et ils furent forcés de l'avalier comme il le leur commandait.

Dorénavant, ils durent renoncer à manger.quoi que ce soit. Chaque fois qu'on préparait un plat quelconque, le Diable recommençait. Et il en fut ainsi le lendemain et le surlendemain, et tous les jours pendant très longtemps.

Yé ne savait que faire : mais sa femme déclara qu'elle avait une idée. Si seulement elle était un homme, elle se débarrasserait vite de ce diable !

- Yé, dit-elle, va donc trouver le *Bon Dié* (le bon Dieu) et demande-lui ce qu'il faut faire. J'irais moi-même si je le pouvais ; mais les femmes ne sont pas assez fortes pour gravir le Grand Morne.

²² Dans l'original : « *Y té ka monté assous tabe-là, épi y té ka fai caca adans toutt plats-à, adans toutt assiètt-là* ».

Alors Yé partit un matin de très bonne heure, avant l'aurore, et se mit à gravir la Montagne Pelée. Il grimpa et marcha jusqu'à ce qu'il parvînt au Morne de la Croix. Là, il cogna de toutes ses forces contre le ciel et le Bon Dieu passa en n a tête à travers un nuage et lui demanda ce qu'il voulait

- *Eh bien ! ça ou ni, Yé ? ça ou lé ?*

Lorsque Yé lui eut conté tous ses malheurs, le Bon Dieu s'écria :

- *Pauv ma pauv !* Je savais tout cela, Yé, avant que tu ne viennes. Je vais te dire ce qu'il faut faire, seulement je crois bien que ce sera inutile et que tu n'y réussiras point ! Car ta gloutonnerie te perdra, mon pauvre Yé ! Enfin, tu peux toujours essayer. Ecoute donc bien ce que je vais te dire. D'abord il ne faut rien manger avant de rentrer chez toi. Puis quand ta femme aura préparé le repas des enfants et que tu verras que le Diable s'apprête à se lever, il faut crier - *Tam ni pou tam ni bé !* Alors le Diable tombera foudroyé. Mais n'oublie pas de ne rien manger... ou *tanne ?*

Yé promit de se rappeler tout ce que le Bon Dieu lui avait dit, et de ne rien manger en redescendant la montagne. Puis il dit au revoir au Bon Dieu *bien con m y fautt*, et se mit en route. Et il ne cessait pas de se répéter les mots que le Bon Dieu lui avait appris : *Tam ni pou tam ni bé*.

Mais avant de parvenir à sa case, il lui fallait franchir un petit ruisseau, sur les rives duquel poussaient des goyaviers portant d'innombrables goyaves vertes. Pauvre Yé avait grand faim. Il fit tout son possible pour résister à la tentation, mais elle fut trop forte pour lui. Il brisa la promesse faite au *Bon Dié* ; il mangea toutes les goyaves, et puis il se mit à manger des *zicaques*, des prunes vertes et toutes sortes de fruits verts et aigres jusqu'à ce qu'il ne pût rien avaler de plus.

Et lorsqu'il parvint à son ajoupa, ses dents étaient tellement agacées qu'il eut la plus grande difficulté à dire à sa femme de préparer le dîner.

Ainsi tandis que toute la famille se réjouissait à l'idée d'être bientôt débarrassée du Diable, Yé était absolument incapable de dire quoi que ce fût. L'instant où le souper fut prêt, le Diable s'approcha comme d'habitude de la table. Alors Yé essaya de parler ; mais ses dents étaient si agacées qu'au lieu de dire *Tam ni pou tam ni bé*, il bredouilla simplement :

- *Anni toqué Diabe-là cagnan !* ce qui ne fit aucun effet sur le Diable qui paraissait habitué à ces paroles. Il souffla sur eux, les endormit tous, mangea tout le souper, remplit tous les plats de saletés et les réveilla en leur ordonnant :

- *Gobé moin ça !*

Et ils furent bien obligés de le « gober » jusqu'au dernier morceau.

La famille manqua mourir de faim et de dégoût. Deux fois encore Yé gravit la Montagne Pelée ; deux fois encore il gravit le Morne de la Croix, et deux fois il dérangerait inutilement le pauvre *Bon Dié*. Et chaque fois, à la descente, il continuait à se remplir la panse de fruits verts, de sorte qu'il ne pouvait parler distinctement. Le Diable demeurait dans l'ajoupa nuit et jour, et la pauvre mère se roulait à terre en s'arrachant les cheveux, tant elle était malheureuse.

Mais fort heureusement pour elle, un de ses enfants était futé comme un rat ²³ : c'était un petit garçon qui s'appelait *Ti Fonté* (petit effronté) et qui méritait bien son nom. Lorsqu'il vit sa mère pleurer ainsi, il lui dit :

- Maman, envoie donc papa voir le Bon Dieu encore une fois. J'ai une idée.

La mère connaissait l'intelligence de son fils ; elle était certaine qu'il ne parlait pas à la légère, et elle envoya le vieux Yé une dernière fois.

Yé portait toujours une *lavalasse*, grand manteau très long ; qu'il fût chaud ou froid, il ne sortait jamais sans ce vêtement qui contenait de chaque côté une très grande poche. Lorsque *Ti Fonté* vit son père se préparer à sortir, il sauta, *floup !* dans une de ses poches, et s'y cacha. Yé grimpa jusqu'au haut du Morne de la Croix sans se douter de rien. Lorsqu'il y parvint, *Ti Fonté* passa une oreille par l'ouverture de la poche de son père afin d'entendre tout ce que le Bon Dieu allait dire.

Cette fois le *Bon Dié* fut très fâché ; il parla avec colère et tança Yé vertement. Mais malgré tout, il était si bon, si généreux envers ce vaurien de Yé qu'il prit la peine de lui répéter plusieurs fois la formule : *Tam ni pou tam ni bé*. Et cette fois-ci le *Bon Dié* ne parlait pas en vain ; car il y avait là quelqu'un bien capable de retenir ses paroles. *Ti Fonté* écouta bien ; il aiguisa sa petite langue en

²³ Le grand rat des champs de la Martinique est dans le folklore martiniquais le symbole de toutes les ruses, et il mérite, sans doute, sa réputation.

songeant à sa mère et à tous ses petits frères et petites sœurs qui mouraient de faim en bas. Quant à Yé, il se bourra, comme d'habitude, de tous les fruits verts qu'il put trouver.

Dès que Yé eut enlevé son manteau, *Ti Fonté* en sortit d'un bond, *Plapp !* et courut à sa maman à qui il murmura :

- Maman, fais-nous un bon dîner. Aujourd'hui nous le mangerons nous-mêmes. Le *Bon Dié* n'a pas parlé en vain ; j'ai tout entendu.

Alors la mère prépara un *calalou-crabe*, un *tonton banane*, un *matété-cirique*, plusieurs calebasses de *couscaye*, *deux régimes-figues* (petites bananes), en somme un très beau dîner avec une *chopine* de tafia pour arroser le tout.

Le Diable était aussi sûr de lui que les autres soirs, et il se leva le moment où tout fut prêt. Alors *Ti Fonté* se dressa, lui aussi, d'un bond, et se mit à crier de toutes ses forces :

- *Tam ni pou tam ni bé !*

Et le diable poussa un cri si aigu qu'on l'entendit jusqu'au fond de l'Enfer, et tomba raide mort.

Pendant ce temps Yé, comme un vieil imbécile qu'il était, continuait à essayer de prononcer les paroles que le *Bon Dié* lui avait apprises, mais il pouvait seulement marmotter

- *Anni toqué Diabe-là cagnan*

*
* *

Sa femme avait grande envie de l'envoyer coucher tout de suite, au lieu de lui permettre de goûter aux choses excellentes qu'elle avait préparées. Mais comme elle était fort bonne, elle laissa Yé manger avec les enfants bien qu'il ne le méritât point. Et ils mangèrent et burent, se bourrant jusqu'à la pointe du jour, *pauv piti !*

Mais pendant ce temps, le Diable s'était mis. à puer, et il avait tellement gonflé que Yé ne put le bouger. Pourtant il fallait bien arriver à le sortir de l'ajoupa. Les enfants avaient tant mangé qu'ils étaient pleins de force, *Yo té plein là foce* ; et Yé se procura une corde qu'il attachait au pied du Diable. Et, aidé des enfants, tirant tous ensemble, ils arrivèrent à traîner le Diabe hors de la case jusqu'aux buis-

sons où ils l'abandonnèrent comme un chien crevé. Ils étaient tous très heureux d'être débarrassés de ce vieux Diable.

*
* *

Mais quelques jours plus tard, ce vieux vaurien de Yé partit à la chasse aux oiseaux. Il portait tout un lot de flèches avec lui. Tout à coup il se rappela le Diable et se dit qu'il aimerait le revoir une dernière fois. Ce qu'il fit.

Fouincq ! Quel spectacle ! Le ventre du Diable avait gonflé comme un morne : il était bleu, jaune et vert; on eût dit qu'il allait éclater. Et Yé, comme un vieil imbécile qu'il était, tira une flèche en l'air qui, en retombant, s'enfonça dans le ventre du Diable. Alors il voulut reprendre sa flèche, et grimant sur le Diable, il se mit à tirer jusqu'à ce qu'il eût réussi à l'arracher. Puis il porta la pointe de la flèche à ses narines, pour sentir l'odeur que pouvait avoir un diable mort.

Et immédiatement son nez se mit à enfler et atteignit les proportions d'un pot de raffineur, tel qu'on en voit sur une plantation de canne à sucre. Yé pouvait à peine marcher à cause du poids de son nez, et il fut obligé de retourner voir le Bon Dié, qui lui dit :

- Ah Yé ! Mon pauvre Yé ! Tu vivras et mourras un imbécile ! Car tu es sûrement le plus grand imbécile du monde ! Enfin, il faut tout de même que je t'aide à te débarrasser de ce nez. Voilà ce qu'il faut faire. Demain matin de très bonne heure, il te faut te lever et prendre un grand taya (fouet) et battre tous les buissons afin de chasser tous les oiseaux jusqu'à la Roche de la Caravelle. Là, tu leur diras que moi, le Bon Dié, je veux qu'ils enlèvent leurs becs et leurs plumes et qu'ils prennent tous un bon bain de mer. Pendant qu'ils se baigneront, tu n'auras qu'à choisir un nez parmi les becs sur la plage.

Yé fit ainsi que le Bon Dié le lui avait recommandé, et tandis que les oiseaux se baignaient, il se choisit un nez parmi tous les becs sur la plage : il laissa en échange son pot de raffineur.

Et le bec qu'il choisit était celui du coulivicou ²⁴. Et voilà pourquoi le coulivicou a l'air honteux jusqu'à ce jour.

²⁴ Le coulivicou, ou Colin Vicou, est un oiseau martiniquais au long corps maigre, et pourvu d'un énorme bec. Il a une expression triste et taciturne... Maig

III

Pauvre Yé ! Tu vis encore pour moi d'une façon intense ailleurs que dans ces histoires de boire et de manger qui révèlent si cruellement la longue faim de ta race d'esclaves. Car je t'ai vu couper la canne à sucre sur les flancs de montagnes bien au-dessus des nuages ; je t'ai vu grimper de plantation en plantation, le coute-las à la main, à l'affût des serpents, tout en errant ici et là en quête de travail lorsque la faim t'oblige à obéir à un maître, quoique tu sois né avec un ressentiment séculaire contre tous les maîtres ; je t'ai vu préférer porter deux cents kilos de bananes pendant cinquante milles jusqu'au marché, plutôt que de travailler aux champs ; je t'ai vu grimper à travers les bois grouillants de serpents jusqu'à quelque cratère éteint pour cueillir un *chou palmiste*, toujours affamé, toujours sans ressources. Et tu es encore un grand imbécile, mon pauvre Yé ! Tu as toujours ton essaim d'enfants, *rafale-yche*, et ils sont affamés, car tu as admis dans ton ajoupa un Diable qui dévore plus que tu ne peux gagner. Il dévore jusqu'à ton cœur et tes muscles merveilleux, et même ton pauvre cerveau simpliste ; le Diable Tafia !... Et maintenant il n'y a plus de *Bon Dié* qui puisse t'aider à te libérer, car le seul *Bon Dié* que tu as jamais vraiment possédé, ton maître créole d'autrefois, ne peut plus te protéger, et tu ne sais pas te protéger toi-même. D'une moralité impitoyable, la volonté de ce siècle éclairé a aboli à tout jamais le pouvoir patriarcal qui t'éleva vigoureux et sain sous un régime frugal, t'obligea à accepter par le châ-timent sa propre idée de la justice, mais te conserva pourtant aussi innocent qu'un enfant de la loi de la lutte pour la vie. Mais aujourd'hui, tu la connais, cette loi ! Tu es un citoyen de la République. Tu es libre de voter, de travailler ou de mourir de faim si tu le préfères, de faire du mal et d'en souffrir ; et tu es si stupéfait par cette révélation nouvelle que tu as presque oublié comment rire !

comm yon coulivicou (maigre comme un coulivicou) est une comparaison populaire pour décrire une personne très amaigrie par la maladie.

Contes des Tropiques (1926)

Chapitre VIII

Lys

I

[Retour à la table des matières](#)

Il n'est que quatre heures et demie . la faible lumière bleue du jour qui pointe s'allume doucement, et la petite Victorine est déjà à mon chevet avec ma tasse de café matinal, noir, parfumé et chaud. Comment ! si tôt ?... Puis avec un soudain battement de cœur, je me rappelle que c'est ma dernière matinée aux Antilles. Et l'enfant, ses grands yeux timides doucement lumineux, m'a glissé quelque chose dans la main... Deux morceaux de vanille enveloppés dans une feuille de banane, son pauvre petit cadeau d'adieu...

J'ai déjà emballé d'autres petits souvenirs. Presque toutes les personnes qui me connaissent m'ont donné quelque chose. Manm Robert m'a apporté un petit paquet de grains d'oranges, les grains d'une *orange-cadeau* ; tant que j'aurai soin de les porter dans ma poche, je ne manquerai pas d'argent. Cyrillia m'a donné un paquet de bouts et une jolie boîte d'allumettes françaises que le vent ne peut éteindre. Azaline, la blanchisseuse, m'a envoyé un petit miroir de poche. Gerbonnie, la *mà-channe*, m'a laissé hier soir un petit pot de gelée de goyave. Mimi, chère petite ! m'a apporté un petit chien en papier ! c'est son plus précieux jouet, mais ses beaux yeux noirs verseraient des larmes si j'osais le refuser... Oh Mimi ! que vais-je faire d'un petit chien en papier ? que vais-je faire des bâtons de chocolat, des noix de coco, de toutes ces cannes à sucre et de tous ces *corossols* ?

II

Il est cinq heures vingt à l'horloge de la Bourse. Les ombres des collines se rétrécissent et s'éloignent de la côte ; les longs quais s'étendent, jaunes, dans le soleil. Les tamariniers de la Place Bertin, les toits de tuiles rouges le long de la baie et la moitié du phare accrochent les reflets du levant... Puis au delà du phare, sur le cordage le plus éloigné du bout de vergue du sémaphore, une grande boule noire court soudain comme une araignée grimpant à son propre fil... *Navire venant du Sud !...* La malle est signalée. Et je n'ai pas encore eu le temps d'emballer dans une caisse en bois, achetée spécialement à cet effet, toutes les curiosités de fruits et de légumes, tous les bizarres petits cadeaux qu'on m'a envoyés. Si le marin Raduce n'était venu à mon aide, je n'aurais jamais été prêt, car je suis sans cesse interrompu dans mon emballage par des amis et des connaissances qui viennent me dire adieu. Manm Robert m'amène une jolie jeune fille, très blonde, avec un foulard violet serré autour de sa tête dorée. C'est la petite Basilique qui va faire sa *pouèmiè communion*. Alors je l'embrasse suivant l'ancienne coutume coloniale, une fois sur chacune de ses joues duvetées. Et elle priera *Notre-Dame du Bon Port* pour que le navire me ramène sain et sauf jusqu'à la lointaine New-York...

Et à ce moment même, l'appel du canon du navire vibre au-dessus de toute la ville, et s'enfonce derrière nous dans les collines, qui répondent de tout le tonnerre de leur artillerie fantôme.

III

Une jeune fille blanche qu'accompagne une vieille négresse attend déjà le bateau sur le quai du sud. Ce sera évidemment une de mes compagnes de voyage. Sa présence m'est tout à fait agréable ; une silhouette mince et gracieuse, un visage pas précisément joli mais sensible, avec le charme étrange de grands yeux violets sous des sourcils noirs...

Un ami qui est venu me voir partir me dit tout ce qu'il sait sur cette jeune fille. Mademoiselle Lys va à New-York pour y devenir institutrice ; elle quitte son île natale pour toujours. C'est une triste histoire, mais pourtant pas plus triste que celle de beaucoup d'autres douces jeunes filles créoles. Et elle part toute seule. Je la vois qui dit adieu à la vieille Titine et qui l'embrasse. *Adié encô, ché ; Bon-Dié ké béni oui* sanglote la pauvre servante, dont les larmes ruissellent sur sa bonne figure noire. Elle enlève le fichu bleu qui lui enserre les épaules, et l'agite tandis que le navire s'éloigne des marches en bois du débarcadère.

Quinze minutes plus tard, Mademoiselle et moi nous nous trouvons sous la tente qui ombrage le premier pont de la *Guadeloupe*. Il y a au moins cinquante passagers ; beaucoup se reposent dans de paresseux fauteuils de Demerara, dont les appuis-bras très allongés forment aussi des soutiens pour les jambes. Au-dessus de nous, suspendues aux supports des tentes, deux cages d'étain contiennent des perroquets, et je vois deux petits singes verts, pas plus gros que des écureuils, attachés aux barres d'écoutilles, deux *sakiwinkis*. Ils viennent des forêts de la Guyane Anglaise. Ils profèrent sans répit un piaillage grêle et aigu, pareil à celui d'oiseaux, pendant qu'ils montent, descendent, tournent en rond, avancent ou reculent jusqu'aux limites des petites cordes qui les attachent à l'écoutille.

La *Guadeloupe* a sept cents paquets à débarquer à Saint-Pierre. Nous avons amplement le temps, Mademoiselle au yeux violets et moi, de jeter un dernier et long regard sur le « Pays des Revenants ».

Je me demande quelles sont les pensées de cette jeune fille, car je ressens pour elle une sympathie singulière ; je suis de cette humeur sympathique qu'inspire souvent l'émotion naturelle que l'on éprouve à quitter les lieux et les gens auxquels on s'est attaché. Et maintenant, à l'instant de mon départ, alors qu'il me semble comprendre comme jamais je ne l'ai comprise auparavant la beauté de cette nature tropicale, et le charme simple de cette vie à laquelle je dis adieu, je me pose cette question : « Est-ce qu'elle n'aime pas tout cela comme je l'aime, et même beaucoup plus, à cause de tout ce qu'elle y laisse de sa propre existence ? »

Mais étant un enfant de ce pays, elle n'a pas vu d'autres cieux, elle s'imagine peut-être qu'il en existe de plus éclatants...

Nulle part sur cette terre, Yeux-Violets ! Nulle part sous ce soleil !... Oh ! la gloire sans aube d'un matin tropical ! Le bond soudain de la lumière gigantesque

par-dessus l'empourprement de cent pics, par-dessus le remous des mornes !... Et les brises matinales soufflant des collines, toutes fraîches du sommeil des forêts et lourdes d'odeurs végétales, épaisses, pleines de sève et sauvagement douces ! Et les grands vents farouches qui courent, ébouriffant et chiffonnant les cannes à sucre sur les flancs des montagnes avec un bruit de papier froissé !

Et les rêves puissants des bois, tout verdissants sous l'averse silencieuse des plantes grimpantes, et où éclate çà et là l'écume lilas, jaune ou rosée, des fleurs de lianes !...

Et l'éternelle apparition azurée de la mer qui encercle tout, qui, lorsque vous gravissez les montagnes, s'élève perpendiculairement derrière vous, et qui, lorsque vous redescendez, s'abaisse et s'étale à vos pieds !...

Et les lointains de velours violet du crépuscule ; et les palmiers qui se balancent sur le flamboiement orange du ciel qui paraît alors tout rempli des vapeurs d'un soleil fondu !...

IV

Comme les mornes et les cieux aux ombres bleues sont beaux dans la clarté de pierre précieuse de cette matinée parfaite ! Même la Pelée porte sa plus légère coiffure de gaze ; et tous les plis de sa robe verte prennent dans le soleil matinal une tendresse de tons inconnus. Les bizarres pignons de la ville colorée sèment sur toute la courbe de la baie bleue des taches rouges, jaunes ou blanc crèmeux, et dans cette lumière limpide, ils apparaissent aussi nettement que si on les regardait à travers des lentilles de diamants.

Là-bas, au-dessus du vert vif des collines familières, j'aperçois même les visages des statues, le Christ Noir sur sa croix blanche, et la Dame Blanche du Morne d'Orange parmi les palmiers aux courbes élancées... On dirait que l'île entière se pare de sa plus exquise beauté, qu'elle déploie toute sa sorcellerie, qu'elle essaie par son charme suprême de reprendre et garder son enfant prodigue, Mademoiselle aux Yeux-Violets !... Celle-ci regarde aussi.

Je me demande si elle voit les grands palmiers de, la voie du Parnasse s'inclinant dans le lointain pour nous dire adieu, comme de belles femmes qui se penchent. Je me demande s'ils n'essaient pas de lui parler ; et je m'efforce de m'imaginer ce qu'ils lui disent :

- Enfant, veux-tu vraiment abandonner tous ceux qui t'aiment ? Ecoute... Tu t'en vas vers un sombre pays gris, un pays d'âpres brises, un pays aux dieux étranges, un pays de dureté et de stérilité, où la nature elle-même se meurt pendant la moitié du cycle de l'année... Là-bas tu ne nous verras jamais !... Et là-bas, enfant, lorsque tu t'endormiras de ton long sommeil, ce pays n'aura pas la force de te relever ; un immense poids de pierre pèsera sur toi pour toujours ; tu ne te réveilleras que lorsque les cieux ne seront plus. Mais ici, chérie, nos racines aimantes te chercheraient et te trouveraient ; tu revivrais ! Pareilles aux prêtres aztèques, nous élevons le sang des cœurs vers le soleil !

V

Il fait très chaud... je tiens à la main un éventail japonais en papier orné d'un dessin excessivement simple : un bambou vert articulé, dont l'unique branche de feuilles pointues se découpe sur une double ligne d'un bleu pâle nébuleux, qui représente l'horizon au-dessus de la mer. C'est tout. Ce dessin paraîtrait peut-être bien futile à mes amis du Nord, mais il me donne un plaisir qui est presque une douleur.

Je sais si bien ce que l'artiste a voulu exprimer ! Mes amis du Nord ne le comprendraient que s'ils avaient vu des bambous croissant dans un site particulier. Tandis que je regarde cet éventail, je sais que je descends le Morne Parnasse par la route sinueuse et raide ; j'ai le sentiment des hauteurs se dressant derrière moi dans le vent ; des forêts m'enserrent des deux côtés et, devant moi, je vois l'azur confondu du ciel et de la mer, coupé par une tige de bambou se balançant juste au niveau de mes yeux. Et ce n'est pas tout. J'éprouve toutes les sensations de ce moment même, les odeurs végétales, la puissante lumière tropicale, la chaleur, la couleur d'une intensité impossible à reproduire.

Sans aucun doute, l'artiste qui, de son pinceau miraculeux jeta ce dessin sur cet éventail, a connu des moments semblables à ceux dont le souvenir s'éveille en moi, mais que je ne puis communiquer aux autres.

... Et il me semble maintenant que tout ce que j'ai tenté d'écrire sur ce « Pays des Revenants » sera, pour ceux qui ne l'ont jamais vu, aussi vague que le dessin qui orne cet éventail.

VI

Brrrrrr !... Le cabestan à vapeur lève l'ancre et *La Guadeloupe* tremble de toutes ses planches au moment où le torrent de fer de son câble se déroule en grinçant à travers les écubiers. Enfin le tremblement cesse, et Yeux-Violets essaie d'entrevoir une dernière fois sa bonne fidèle parmi la foule qui grossit sans cesse sur le quai... Ah ! la voilà qui agite la main !... Et Mademoiselle Lys secoue un mouchoir en réponse.

Tout à coup le choc du canon du départ frissonne pesamment dans nos cœurs, et par-dessus la baie où les hauts mornes s'emparent de ces roulements de tonnerre en une moquerie formidable. Puis il y a derrière le navire un grand murmure et un remous d'eau blanchissante, et puis un autre et un autre encore, et le remous devient un torrent écumant. L'énorme hélice s'est mise à tourner.

Tout le port bleu vire lentement sur lui-même et les pointes vertes de la terre sont repoussées vers la gauche et se rétrécissent sur la droite. Et puis les façades aux teintes innombrables, les tamariniers de la Place Bertin et le Phare, et les longs quais avec leurs troupes de femmes enturbannées, et les tours de la cathédrale, et les beaux palmiers et les statues sur les collines : tout cela vire, change de place et se met à s'éloigner de nous toujours et très vite.

Adieu, belle cité, cité embrasée par le soleil, cité aux nombreuses fontaines ! Chères rues aux reflets jaunes, blancs pavés que je connaissais par cœur, visages toujours attendus, voix toujours aimées ! Adieu, tours blanches avec vos cloches aux gosiers d'or. Adieu, collines vertes baignées par la lumière de l'été éternel, cratères couronnés de forêts, gais sentiers des montagnes grimpant sinueusement sous une profusion de fougères, d'angelins, de bambous et de palmiers, . qui

sommeillent au-dessus des morts ! Adieu, majesté des doux ombrages des vallées se déployant au soleil, champs vert-doré de canne à sucre, mûrissants jusqu'à la mer !...

La ville disparaît. L'île devient lentement une silhouette verte. Christophe. Colomb dut la voir ainsi du pont de sa caravelle, il y a presque quatre cents ans. A cette distance, on ne distingue pas plus de signes de vie que lorsqu'elle apparut pour la première fois à ses yeux. Et cependant il y a là des villes qui peinent et qui souffrent, et des cœurs très doux qui m'ont connu... Maintenant elle devient bleue, la silhouette si belle. Elle devient un rêve...

VII

Et la Dominique se rapproche, massant nettement ses collines en des nœuds, des gibbosités et des dentelures pourpres. Elle se rapproche de plus en plus, et çà et là le vert des collines transparaît à travers le pourpre en des éclats et des jaillissements de couleur.

Puis pendant un certain temps elle demeure immobile ; ensuite les lumières vertes s'éteignent de nouveau et toute la forme recule de biais vers le sud.

... Et ce qui au nord ressemblait à un nuage gris-perle se révèle lentement comme une autre île montagneuse, bossue, cornue et mamelliforme : la Guadeloupe laisse entrevoir son double profil. Mais la Martinique est encore visible, et la Montagne Pelée nous épie toujours par-dessus la rangée du midi. Le jour décroît ; l'ombre du navire s'allonge par-dessus l'eau d'un bleu de fleur. La Pelée change enfin d'aspect, elle pâlit comme un fantôme, mais ne s'efface toujours pas. Le soleil commence à baisser, comme il baisse toujours pour mourir dans les tropiques, rapidement, trop rapidement. Et sa gloire dore tout l'occident creux, et bronze les dos miroitants des vagues... Mais le fantôme gracieux de l'île refuse de disparaître, et nous hante toujours doucement à travers la brume splendide. Et le vent des tropiques souffle doux et chaud avec une caresse indicible. Peut-être est-ce une brise toute pareille, soufflant sur les eaux indiennes, qui inspira la prophétie de l'Islam sur le Vent du Dernier Jour, ce « Vent Jaune, plus doux que la soie,

plus embaumé que le muse », qui balayera les Esprits des Justes jusqu'à Dieu, lors du grand vannage des Ames...

Enfin, le fantôme de la Pelée disparaît à jamais à mes yeux dans la nuit indigo, et la lune s'élève, une jaune lune paresseuse, qui sommeille sur le dos comme dans un hamac... Encore quelques nuits, et nous apercevrons une mince et jeune lune debout, glissant toute droite sur son chemin, belle et froide comme une blonde jeune fille du Nord...

VIII

Et toujours à travers les nuits tièdes et les jours azurs, La Guadeloupe poursuit sa course. Son sillage est une rivière de neige sous le soleil, un torrent de feu sous les étoiles, et elle marche directement vers le Nord.

Nous passons sous les pics de Montserrat, belle Montserrat, doucement plissée comme une robe de velours vert qui glisse de la taille ! Nous troublons le joli sommeil de la ville de Plymouth derrière son paravent de palmiers, de jeunes palmiers minces et précieux comme les enfants créoles. Et nous passons aussi devant la haute Névis, avec sa trinité de cratères morts qui s'empourprent à travers la brume de l'océan ; devant Saint-Christophe, la montagne géante tout ennuagée, devant le surnaturel Saint-Martin, qui flotte au loin dans un brouillard d'or comme un rêve de l'été de ce même saint.

Devant le grand port bleu d'Antigoa la basse, hantée de requins, et bornée partout par de petites collines bleues et vertes.

Devant Santa Cruz, l'île de la Sainte-Croix, toute radieuse de verdure quoique presque pas boisée, et étendue sous la lumière tropicale, en une nudité belle comme celle d'une statue parfaite.

Devant les longs bras et les embrassements bleus de Porto-Rico à gauche, et devant Saint-Thomas, pauvre, vieux Saint-Thomas désespéré, regardant l'allée et venue du commerce, qui depuis longtemps a abandonné son port, guettant les navires qui jadis sollicitaient humblement son patronage, mais qui aujourd'hui se

tournent vers son rival espagnol comme des ingrats abandonnent un patricien ruiné.

Et devant la vision vaporeuse de Saint-Jean, devant l'ombre grise de Tortola. Et là-bas, plus faible, plus étrangement effacé, apparaît le fantôme doré de la Vierge Gorda.

IX

Et puis plus rien que l'énorme vision du ciel et de la mer.

Le ciel : une coupole d'un bleu éblouissant, sombrant et pâlisant au rebord du monde en un vert spectral, et d'une pureté absolue sauf vers le soir. Alors au coucher du soleil, s'approchent quelques légers nuages dorés qui flottent dans l'occident et pointillent le ciel comme une neige de feu.

La mer : nulle teinte de fleur ne peut maintenant servir de comparaison à la splendeur de sa couleur lumineuse. Elle a changé de ton, car nous sommes engagés sur le courant Azur : et elle est d'une magnificence qui dépasse celle du cyanogène en combustion...

Mais le soir, la Croix du Sud n'apparaît plus. D'autres changements se font sentir à mesure que les jours se succèdent : les heures de lumière se prolongent, le crépuscule s'attarde davantage, le vent fraîchit. Tous les matins, la brise semble un peu plus fraîche, un peu plus légère ; tous les midis, le ciel paraît un peu plus pâle, un peu plus lointain, se haussant toujours et pourtant plus vague, comme si sa couleur se ternissait en s'éloignant, et nous parvient plus faiblement d'altitudes plus vastes.

Mademoiselle Lys est gâtée comme une enfant par toutes les passagères. Et tous les passagers sont préoccupés de lui rendre le voyage aussi agréable que possible... Et pour tout cela, je crois qu'elle doit surtout savoir gré à ses beaux yeux !

X

Un matin embrumé et froid ; ciel pâle et eaux grises ; le sombre ciel du nord, dont l'horizon incolore s'arrondit dans une mer grise et aveugle... Quel froid soudain pèse sur le coeur au toucher du brouillard, avec la mélancolie spectrale de l'aube !... Et puis quel désir insensé de revoir l'azur disparu qu'on a laissé derrière soi !

Les petits singes piaillent plaintivement en frissonnant dans l'air frais. Les perroquets n'ont plus rien à dire : ils sont engourdis, immobiles sur leurs perchoirs, les yeux fermés...

... Une forme vague se dessine à babord sur les confins de la mer : un long et lourd banc de nuages qui indique l'approche de la terre. Et de cette direction quelque chose de surnaturel et de rigide s'en vient vers nous en flottant, quelque chose qui tamise la lumière et ombre la mer comme un déluge de rêve : c'est le brouillard de la côte de New-Jersey.

Tout de suite les machines ralentissent leur respiration. *La Guadeloupe* se met à pousser son sifflet d'alarme à des intervalles réguliers de deux minutes, car elle est maintenant dans la route de tous les transatlantiques. Et dans le lointain, nous entendons un glas lourd, le tintement de quelque grande cloche de brouillard.

... Tout est enveloppé d'un crépuscule blanc. La ligne de l'horizon a disparu ; il semble que nous soyons emmurés de fumée. Et, très brusquement a travers le vide vaporeux, surgit un énorme steamer, qui se dresse comme une montagne et passe si près de nous que nous distinguons même des visages. Puis il disparaît, laissant dans son sillon la mer agitée et écumante.

Comme je me penche au-dessus du garde-fou pour suivre les tourbillons du sillage, je sens quelque chose me tirer la manche : une main, une toute petite main noire, la main d'un des *sakiwinkis*. Un de ces petits singes, tirant sur toute la longueur de son attache, m'adresse cet appel muet demandant un peu de sympathie humaine ; ses yeux noirs d'oiseau sont fixés sur moi avec la plus étrange expression de supplication. Pauvres petits exilés des tropiques ! Je me baisse pour les

caresser, mais l'instant d'après je regrette ce geste ; ils poussent des cris si implorants lorsque je suis forcé de les quitter de nouveau !...

... Les heures se succèdent et *La Guadeloupe* glisse toujours à travers la pénombre blanche, précautionneusement, comme si elle avançait à tâtons. Elle fait toujours sonner son sifflet, tinter ses cloches jusqu'à ce qu'enfin une barque aux ailes brunes vole vers nous hors du brouillard, portant pilote... Comme tout cela doit paraître étrange à Mlle Lys, debout, silencieuse, près du garde-fou. Comme ce monde voilé doit lui sembler surprenant après la clarté saphir de son ciel des Antilles et l'immense splendeur de lapis-lazuli de sa mer des tropiques !

Mais le vent s'élève, s'affirme et se met à souffler très froid. Les nuées se dissipent devant son haleine. Le ciel blême montre de nouveau son horizon livide autour de la houle de la mer gris fer.

... O toi, pâle et beau ciel du Nord, ciel gris d'Odin, âpres sont tes vents et spectrales sont tes couleurs ! Ceux qui vivent sous ta brume ignorent la gloire verte de l'Été éternel, la splendeur azurée du jour dans le Sud ! Mais à toi appartiennent les éclairs de la pensée qui illuminent pour les yeux humains les espaces situés entre soleil et soleil. A toi appartiennent les générations de la Force, les lutteurs, les batailleurs, les hommes qui domptent la Naturel A toi appartiennent le domaine de l'inspiration et les oeuvres accomplies, les plus grands héroïsmes, les travaux qui durent, la connaissance supérieure, toutes les sorcelleries de la science !

Mais dans chacun de nous vit quelque chose de mystérieux qui est le Moi, et pourtant infiniment plus que le Moi, incompréhensiblement multiple, le total complexe de sensations, d'impulsions de timidités qui appartiennent à un passé inconnu. Et les lèvres de la petite étrangère venue des Tropiques ont pâli parce que ce quelque chose en elle, don spirituel de générations qui ont aimé la lumière, le repos et la couleur merveilleuse d'un pays plus radieux, se resserre maintenant autour de son cœur de jeune fille, terrifié par ce Nord pâle et austère... Et voici, s'étendant devant nous sur un mille de large en une majesté d'un gris de rêve, à travers les labyrinthes incalculables des mâts jusqu'aux lointains voilés de vapeur, qu'apparaît l'immense perspective du port de New-York !...

Tu ignores cette obscurité qui nous entoure, petite fille. Ce n'est qu'un crépuscule magique où nous entrons ; ce n'est que la pénombre mystique indispensable à

l'accomplissement de miracles ! Vois les formes merveilleuses qui se dressent devant nous, les immensités, les étonnements ! Et d'ici peu, tu contempleras d'autres merveilles encore plus grandes, lorsque nous serons pour toujours perdus l'un pour l'autre dans la Foule aux millions de cœurs de la Cité !... Tout est ombre ici, dis-tu ? Oui, c'est le crépuscule en effet, par opposition à cette gloire d'où tu es venue, Lys ! Ce n'est que le crépuscule, mais c'est le Crépuscule des Dieux.

- *Adié ché, Bon Dié ka béni où...*

Fin du texte